MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de

RÉCITS POLICIERS COMPLETS

NON ABRÉGÉS



SOMMAIRE

N° 4

Prix : 40 frs

★

Belgique : 12 frs
Suisse : 1 fr.

ÉDITION EN LANGUE FRANÇAISE DE " ELLERY QUEEN'S MYSTERY MAGAZINE "

Imprimé en France.

MYSTÈRE-MAGAZINE N° 5

(MAI 1948)

contiendra, entre autres, les récits suivants :

LE DRAME SE JOUAIT DERRIÈRE — par NGAIO MARSH

Tandis que la pièce se joue devant le public, derrière le plateau une vedette meurt dans sa loge fermée à clef. Meurtre ou suicide ?... C'est ce que tirera au clair l'Inspecteur Roderick Alleyn, de Scotland Yard.

UN PLAN BIEN ÉTUDIÉ — par JAMES HILTON

Une nouvelle de l'auteur du « **Maillet** » le récit qui eut un si grand succès dans notre numéro 1. Vous retrouverez dans cette histoire les mêmes qualités d'originalité et d'intérêt qui vous plurent dans la précédente.

CHERCHEZ LA FEMME — par KENNETH MILLAR

Mr. Rogers détective privé se trouve devant un cas assez troublant. Aussi pénibles que soient les conclusions qu'il tire, il n'hésitera pas à démasquer le meurtrier.

LE MEURTRIER A JOUÉ SERRÉ — par LÉONARD THOMPSON

Une histoire contée allégrement qui vous fera assister à une audience mouvementée de la Cour d'assises en Amérique et au cours de laquelle vous verrez à l'œuvre William Gray, un avocat d'un genre bien particulier.

... et de nombreuses autres nouvelles captivantes écrites par les maîtres du genre.



La formule qui a fait le succès de " MYSTÈRE-MAGAZINE " : des auteurs " chevronnés " au talent consacré et des jeunes dont le talent naissant mais déjà affirmé mérite d'être révélé au public.



MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de

RÉCITS POLICIERS COMPLETS

par les maîtres du genre

N° 4 - AVRIL 1948. - *Magazine mensuel publié par :*
Les Éditions OPTA, 96, *rue de la Victoire - Paris 9e - Tél. : TRI.* 16-31
Administrateur-Gérant : Maurice RENAULT.

Prix du numéro : France 40 *Frs. ; Belgique* 12 *Frs. ; Suisse* 1 *Fr.*
ABONNEMENTS *(6 nos) : France et Colonies :* 215 *Frs. (Recommandé* 275 *Frs.)*

LE BUREAU FERMÉ

par JOHN DICKSON CARR



Nous vous avions promis de publier les trois nouvelles policières où intervenait le Dr Gideon Fell, le héros de nombreux romans de John Dickson Carr. Le bureau fermé *complète aujourd'hui cette trilogie* (1). *Ceci ne veut pas dire, amis lecteurs, que nous ne publierons plus d'autres récits de cet excellent auteur, mais si le Dr Gideon Fell n'intervient pas dans ceux qui pourront suivre, croyez qu'ils n'en n'auront pas moins d'intérêt pour cela, car les ressources de J. D. Carr sont nombreuses... et ses lecteurs savent pertinemment qu'ils peuvent faire confiance à son imagination.*

Le bureau fermé *est une histoire typique du genre de l'auteur : l'histoire d'un crime commis dans des circonstances telles qu'il est matériellement impossible de comprendre comment il a pu être commis. Et pourtant...*



VOUS avez peut-être lu le compte rendu des faits. On a trouvé Francis Seton étendu par terre, mourant, derrière son bureau, le crâne fracturé. Il avait été frappé à trois reprises sur la nuque avec un morceau de manche à balai garni de plomb. On avait dévalisé son coffre-fort. Son corps fut découvert par sa secrétaire dactylographe, Iris Lane et par son bibliothécaire, Harold Mills, qui, pour employer les termes modérés des journaux, « furent interrogés ».

Jusque là, l'histoire est banale et rien n'explique pourquoi le commissaire Hadley du C.I.D. en perdit presque la tête, ni pourquoi un beau matin de juin le trouva, tambourinant dès dix heures à la porte du Dr Gideon Fell, devant sa maison de Chelsea.

L'été communiquait son charme aux vieilles maisons. Des reflets gris scintillaient sur la Tamise et sur le gazon veiné de parterres fleuris des jardins de ses quais. En haut, dans la bibliothèque aux grandes baies, le commissaire Hadley trouva le savant docteur en train de lire un magazine en fumant son cigare.

Le corps du Dr Fell débordait

(1) Voir « Mystère-Magazine » N° 2 : « Tragédie et Proverbes » et N° 3 : « L'à-côté de la question »

d'un fauteuil tout juste assez grand pour lui. Un rire silencieux faisait vibrer ses nombreux mentons et semblait descendre en rebondissant sur les plis de son gilet. Il regarda Hadley par-dessus ses lunettes et l'accueillit avec un plaisir qui alluma des reflets roses sur ses joues. Mais aux premiers mots d'Hadley, une expression désolée fit tomber les pointes de ses moustaches

— « Seton a repris conscience », dit Hadley, « je viens de lui parler ».

Le Dr Fell poussa un grognement. A contre-cœur, il reposa son magazine.

— « Ah ! » dit-il, « et Seton dément la version de la secrétaire et du bibliothécaire ? »

— « Non, il la confirme. »

— « Dans tous ses détails ? »

— « Dans tous ses détails. »

Le Dr Fell poussa un soupir et tira quelques bouffées de son cigare en le regardant si fixement qu'il en louchait légèrement. Sa grosse voix exprimait l'abattement.

— « Savez-vous, Hadley, que je m'y attendais presque ? »

— « Pas moi », répliqua Hadley avec aigreur. « Je n'ai jamais cru à cette histoire et je n'y crois toujours pas. C'est pour cela que je suis ici. Vous devez bien avoir une idée à propos de cet impossible voleur qui défonce à moitié la tête d'un homme et disparaît comme de la fumée. Mon idée à moi, c'est tout simplement qu'Iris Lane et Harold Mills ont menti. Si... Tiens !... »

Debout près de la fenêtre, il s'interrompit et regarda en bas, dans la rue. Il fit un geste si pressant que le Dr Fell, se leva à grand-peine en soufflant péniblement et s'approcha de son pas lourd.

Une jeune fille vêtue de blanc se tenait en plein soleil, sur le trottoir d'en face. Appuyée contre une palissade, elle regardait en l'air, en direction de la fenêtre. Quand le Dr Fell tira les rideaux, elle le regarda droit dans les yeux.

C'était ce que l'on appelle une jeune fille à l'allure sportive, elle avait un corps robuste aux formes harmonieuses et un visage carré mais très attirant. Ses cheveux brun foncé formaient une longue boucle dans son dos. Des yeux noisette éclairaient sa figure bronzée et grave. Sa bouche était peut-être un peu grande, mais découvrait, quand elle riait, de jolies dents. Elle n'était pas exactement jolie, mais la santé et la vigueur lui donnaient un charme qui valaient mieux encore.

— « Iris Lane », dit Hadley, avec une voix de ventriloque.

Malgré son air distrait, le Dr Fell était surpris. Il imaginait la secrétaire de Francis Seton comme une écervelée ou comme une rusée.

Quand elle aperçut les deux hommes à la fenêtre, le visage expressif d'Iris Lane laissa deviner à la fois de la déception, de la surprise et même de la crainte. Elle remua le genou, comme si elle allait taper du pied, dans un mouvement de colère. Pendant une seconde, ils

crurent qu'elle allait se retourner et s'enfuir. Puis elle sembla prendre une décision. Elle traversa la rue, et courut presque jusqu'à la maison.

— « Tiens, qu'est-ce que vous pensez ?... » commença Hadley, l'air songeur, lorsque le Dr Fell l'interrompit brusquement.

— « Elle veut me voir, idiot ! » hurla-t-il. « Ou tout au moins, elle voulait me voir jusqu'au moment où vous l'avez presque fait fuir de peur. »

Un instant plus tard, la jeune fille confirmait elle-même le bien-fondé de cette supposition. Elle s'efforçait de paraître calme et même enjouée, mais ses yeux se tournaient continuellement vers Hadley.

— « Il me semble décidément », dit-elle, après avoir jeté un bref regard autour de la pièce, « que j'attire toujours le commissaire. A moins que ce ne soit lui qui m'attire. Je ne sais pas. »

Hadley inclina la tête, sans se compromettre.

— « En effet, Miss Lane. Avez-vous quelque chose de particulier à dire, maintenant ? »

— « Oui. Je voulais parler au Dr Fell. Seul. »

— « Oh ! Pourquoi ? »

— « Parce que c'est ma dernière chance », répondit la jeune fille, en levant la tête. « Parce qu'il paraît qu'on ne renvoie jamais personne d'ici, pas même un chien perdu. »

— « Allons donc », protesta le Dr Fell, qui était cependant ravi, mais le cachait en faisant un tapage qui ébranla le lustre et en offrant des rafraîchissements. Hadley vit que le vieil homme était déjà à demi conquis et s'en désola.

Il semblait pourtant impossible de mettre en doute la sincérité de cette jeune fille. Elle restait assise toute droite sur sa chaise, ouvrant et refermant le fermoir de son sac blanc.

— « C'est très simple », expliqua-t-elle, en laissant retomber ses épaules. « Harold Mills et moi, nous étions seuls dans la maison avec M. Seton. Il y avait près de trois mille livres dans le coffre-fort de son bureau. »

Le Dr Fell fronça les sourcils.

— « Tiens », dit-il, « tant que ça » ?

— « M. Seton allait s'en aller », dit Iris Lane, faisant effort sur elle-même. « Il partait à l'étranger, pour passer une année en Californie. Il prenait toujours ses décisions brusquement : comme ça (elle fit claquer ses doigts). Nous n'en savions rien, Harold et moi, jusqu'au moment où il nous l'a annoncé, ce matin-là. Un employé de la banque a apporté l'argent ; M. Seton l'a mis dans le coffre et nous a expliqué pourquoi il l'avait demandé. Cela voulait dire que nous n'avions plus de situation. »

Et elle commença à raconter son histoire.

***

Naturellement, reconnut Iris, elle était à bout de nerfs, cette nuit-là.

En partie parce qu'elle perdait sa situation, sans préavis, en partie parce que l'air était lourd et orageux, dans la vieille maison de Kensington, et aussi à cause de Francis Seton lui-même.

Francis Seton était un bibliophile. Lorsque Iris avait répondu à son annonce demandant une secrétaire dactylographe, elle s'attendait à trouver un maigre vieillard à grosses lunettes. Au lieu de cela, elle s'était trouvée en présence d'une espèce d'homme-taureau bâti en force, avec des cheveux roux et des yeux bleus au regard naïf. Il avait une énergie prodigieuse. Il mettait de la vie dans la vieille maison, comme une toupie à musique. C'était un bibliophile passionné ; il savait se montrer généreux et attentionné, quand cela ne le dérangeait pas.

Mais il était sur le point de s'engager dans une nouvelle voie, en cette chaude et orageuse matinée, lorsqu'il appela Iris Lane et Harold Mills dans son bureau. Ils travaillaient dans la grande bibliothèque du premier étage. Le bureau qui communiquait avec cette bibliothèque était une vaste pièce, avec deux fenêtres donnant sur le jardin de derrière envahi par les broussailles.

Seton était debout près de sa table de travail, au milieu du bureau. Il sortait de gros paquets de billets de banque d'un sac de toile et en laissa tomber un dans la corbeille à papier.

— « Je pars en Amérique », dit-il avec la candeur confiante d'un enfant. « Au moins pour un an. »

(Il parut ravi de les voir sursauter.)

— « La crise ! » s'exclama Seton, en montrant un journal. « La crise », répéta-t-il en en montrant un autre. « J'en ai assez des crises ! La Californie est l'endroit rêvé pour moi. Orangeries et brise marine ! (C'est ce qu'annoncent les prospectus, en tout cas.) Et en outre je tiens à rendre le vieil Isaacson malade de jalousie avec mon *Vénus et Adonis* dans l'édition de 1593 et avec mon in-folio de 1623. »

Il baissa le front, l'air embarrassé.

— « Je ne peux pas vous garder », grommela-t-il. « Je voudrais bien vous emmener tous les deux avec moi, mais mes moyens ne me le permettent pas. Voilà, je suis désolé, mais c'est ainsi. Je vous donnerai un mois de salaire, en guise de préavis. Après tout, non : je vous donnerai deux mois de salaire en guise de préavis. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Rayonnant de soulagement, maintenant qu'il leur avait tout dit, il changea rapidement de conversation. Il rassembla ses liasses de billets et repêcha celle qui était tombée dans la corbeille à papier. Cela le rendait cramoisi de se pencher ainsi — le Dr Woodhall lui avait fait toutes sortes de recommandations au sujet de sa tension — mais il avait retrouvé toute son énergie.

Il y avait un petit coffre-fort contre le mur. Seton l'ouvrit à l'aide de sa clef, mit l'argent dans une boîte de métal et referma le coffre à clef. Sans le vouloir, Iris remarqua les chiffres inscrits sur les bandes entourant les paquets de billets : 1, 5, 10, 20 livres. Un trésor. Une petite fortune.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front d'Harold Mills, en raison, peut-être de la chaleur.

— « Et quand voulez-vous partir, Monsieur ? » demanda-t-il.

— « Partir ? Oh ! Ah ! » (Seton réfléchit). « Après-demain », décida-t-il.

— « Après-demain ! »

— « Samedi », expliqua Seton. « C'est un bon jour pour les départs de bateau. Oui, c'est ça, samedi. »

— « Mais votre passeport... » protesta Iris.

— « Tout est arrangé », répondit calmement Seton.

Un mot traversa alors l'esprit d'Iris Lane : « Vol. » Elle n'y pouvait rien. Il y a des moments où n'importe qui, à la vue de tant d'argent, entassé ainsi, éprouve des démangeaisons dans les doigts et échafaude des rêves fantastiques.

Elle n'avait nullement cette intention — comme elle l'expliqua plus tard à la police. Mais il y avait quelque chose qui poussait à la tentation dans tout ce qui arrivait. Hier encore, elle était tranquille. Depuis une semaine, elle était de retour de vacances passées en Cornouailles où elle n'avait rien eu à faire qu'à rester étendue sur le sable couleur citron dans un costume de bains couleur citron, ou à jouir du contraste entre le soleil qui lui rôtissait les épaules et l'eau salée de la mer vivifiante dont les vagues écumantes baignaient son corps. Elle envisageait l'avenir avec confiance.

Il y avait plus encore. Il y avait un homme, assez bien de sa personne, juste assez vieux pour que l'on puisse dire qu'il était encore jeune. Il venait faire des dessins sur la plage... des dessins tellement abominables qu'Iris fut soulagée quand elle découvrit que leur auteur était médecin, à Londres.

Le hasard voulut que la brise fît voler l'un de ces dessins devant elle et qu'elle le rattrapât... C'est ainsi qu'ils engagèrent la conversation. Le hasard voulut encore que cet homme, qui s'appelait Charles Woodhall fût le médecin de Francis Seton. Cette coïncidence étonna Iris Lane qui y vit un bon présage. Le Dr Woodhall lui plut. Il était aussi brillant causeur que Seton lui-même, sans avoir son infatigable aplomb. Et il comprenait quand il était bon de rester silencieux.

Vêtu d'un vieux pantalon de flanelle, d'une chemise et de souliers de tennis, une cigarette au coin de la bouche, le Dr Woodhall s'asseyait sur un pliant et dessinait inlassablement Iris. Il clignait les paupières quand la fumée lui entrait dans les yeux et des petites rides de gaîté se creusaient au coin de ses yeux

jusqu'à ses tempes légèrement grisonnantes. En même temps, il bavardait joyeusement de n'importe quoi : de la terre, du ciel et de la mer. Il s'excusait aussi de faire d'aussi mauvais dessins. Mais Iris, tout en lui donnant raison dans son for intérieur, les gardait tous. Ainsi se passèrent les deux semaines de vacances.

Ils devaient se revoir à Londres.

Et elle allait y retrouver une bonne situation.

L'avenir semblait riant... jusqu'à ce que Francis Seton bouleversât tout, ce matin-là.

L'orage qui avait menacé toute la matinée éclata l'après-midi.

Il apporta peu de détente à Iris. Elle continuait son travail avec Harold Mills dans la bibliothèque et ils travaillèrent longtemps après dîner, sous la lumière adoucie des lampes, devant les rayons de livres protégés par leur cage grillagée. C'était une pièce magnifique, avec d'épais tapis, comme dans toutes les autres pièces de la maison, mais il y avait des taches d'humidité. Iris avait mal à la tête. Elle avait expédié deux douzaines de lettres et organisé dans tous ses détails le voyage de Seton : il ne lui restait plus maintenant qu'à faire sa valise. Seton lui-même était dans le bureau, séparé d'eux par une porte fermée, rangeant ses papiers sur sa table.

Harold Mills posa sa plume.

— « Iris », appela-t-il doucement.

— « Oui ? »

Mills jeta un coup d'œil vers la porte fermée du bureau et reprit plus doucement encore.

— « Je voudrais vous demander quelque chose. »

— « Dites. »

Son ton l'étonnait. Il était assis devant sa table, à quelque distance d'elle, une lampe à sa gauche. La lumière de cette lampe faisait luire ses cheveux blonds et raides, soigneusement brossés tout autour de sa tête, son visage cireux et son pince-nez. Comme il était très jeune, il ne devait son air posé et pédant qu'à ce pince-nez et aux gestes de ses mains.

Les mots suivants lui échappèrent presque comme malgré lui.

— « Je voulais vous demander : est-ce que votre situation est bonne ? Du point de vue financier, je veux dire ? »

— « Oh ! oui. »

Elle n'en savait rien. Elle n'y pensait même pas. Le Dr Woodhall avait promis de passer dans la soirée pour voir Seton. Il était près de onze heures. Seton qui jurait toujours qu'il devait son extraordinaire vitalité à la régularité de ses habitudes, avait en effet une vie aussi bien réglée que la pendule de la cheminée. A onze heures, il fumerait la dernière des dix cigarettes qu'on lui autorisait par jour, il boirait son unique whisky-soda de la journée et serait au lit à onze heures et demie précises. Si le Dr Woodhall ne se dépêchait pas...

Iris avait de plus en plus mal à la tête. Mills continuait à parler, mais

elle ne l'écoutait pas. Elle en prit brusquement conscience et sursauta.

— « Pardon. Je crois que je n'ai pas compris... »

— « Je disais », répéta l'autre, d'une voix un peu hésitante, « que pour plus d'une raison, je suis désolé que nous soyons obligés de partir. »

— « Moi aussi, Harold. »

— « Vous ne comprenez pas. Mon emploi est assez particulier. Je n'en retrouverai pas d'autre aussitôt. » (Ses joues se colorèrent, sous son pince-nez). « Non, non ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne me plains pas. C'est très correct de la part de Seton de nous donner deux mois d'appointements. Mais j'espérais avoir trouvé ici une situation à peu près stable. S'il en avait été ainsi, il y a quelque chose que j'aurais voulu faire. »

— « Quoi donc ? »

— « J'aurais voulu vous demander de m'épouser », dit Mills.

Il y eut un silence.

Elle le regarda, ébahie. Elle n'avait jamais pensé qu'il pouvait être cet homme embarrassé et muet de timidité qu'elle voyait devant elle en ce moment, faisant craquer les articulations de ses poignets comme s'il n'était pas capable de rester assis tranquille. A vrai dire, elle n'avait jamais beaucoup pensé à lui. Et le visage d'Harold trahissait qu'il le savait.

— « Je vous en prie, ne dites rien. » (Il se leva). « Je ne veux pas que vous vous sentiez obligée de répondre quelque chose. » (Il se mit à arpenter la pièce à petits pas rapides). « Je n'ai pas été précisément... attentionné. »

— « Vous n'avez même jamais... »

Il l'interrompit d'un geste.

— « Oui, je sais. Ce n'est pas mon genre. Je ne peux pas être ainsi. Je voudrais le pouvoir. » (Il s'immobilisa). « Ce garçon : Woodhall, à propos ?... »

— « Le Dr Woodhall ? Oui... Eh bien ?... »

Il n'eut pas l'occasion de répondre, car c'est à ce moment qu'ils entendirent, très distinctement, du bruit dans la pièce voisine.

Lorsqu'ils tentèrent de définir ce bruit, par la suite, aucun d'entre eux ne fut capable de dire s'il s'agissait d'un cri, d'un grognement ou de mots incohérents. C'était peut-être les trois à la fois. Puis il y eut plusieurs petits coups sourds, rappelant le bruit que fait le couperet du boucher quand il aplatit la viande sur le billot. Enfin, ce fut le silence, troublé seulement par le murmure lointain de la pluie.

* * *

Telle était l'histoire qu'Iris Lane commença à raconter au Dr Fell. Le Dr Fell et le Commissaire Hadley l'écoutèrent avec la plus grande attention bien qu'ils l'eussent déjà entendue plusieurs fois.

— « Nous ne savions pas ce qui s'était passé », dit Iris. « Nous avons appelé M. Seton, mais il n'a pas répondu. Nous avons essayé d'ouvrir

la porte, mais il n'y avait pas moyen. »

— « Elle était fermée à clef ? »

— « Non le bois avait joué, à cause de l'humidité : il avait beaucoup plu. Harold a essayé de l'ouvrir, mais il n'a pas pu, il a fallu qu'il prenne son élan et se jette dessus. Il n'y avait personne dans le bureau, à part M. Seton. Je le sais parce que nous avions peur d'y trouver quelqu'un. La pièce était très bien éclairée. Il y a un grand lustre de bronze avec des bougies électriques, au-dessus de la table de travail. Et c'était allumé aussi dans le cabinet de toilette — ou plutôt dans l'espèce d'armoire contenant un lavabo — qui s'ouvre sur le bureau. On embrassait toute la scène d'un seul coup d'œil. Et il n'y avait personne de caché dans la pièce. »

Elle s'interrompit, revivant cet instant.

— « Francis Seton était étendu de l'autre côté de son bureau, entre ce bureau et les fenêtres. Il avait perdu connaissance et saignait du nez. »

Sa cigarette posée sur le bord de la table commençait à brûler l'acajou et il s'en dégageait une odeur âcre. Son fauteuil et une petite table étaient tombés par terre. Il y avait une tache sur le tapis gris, à l'endroit où son verre s'était renversé, à côté d'un carafon bouché qui ne s'était pas ouvert et d'un siphon entouré de bandes de métal entre-croisées. Seton gémissait. Quand ils le tournèrent sur le côté, ils trouvèrent l'arme.

— « C'était ce bout de bois creux avec du plomb à l'intérieur », dit Iris. (Elle le revoyait aussi distinctement que s'il se trouvait, en ce moment, sur le tapis.) « Il n'avait pas plus de douze ou quinze centimètres, mais il pesait près d'une livre. Harold, qui avait commencé sa médecine autrefois, glissa les doigts sous la tête de M. Seton et tâta sa nuque. Il me dit que je ferais mieux de me dépêcher d'appeler un vrai docteur.

« J'avais reculé jusqu'à la fenêtre, je m'en souviens. Les rideaux n'étaient pas tout à fait tirés. J'entendais la pluie battre les carreaux, dans mon dos. J'ai regardé derrière les rideaux, parce que j'avais peur que quelqu'un s'y soit caché. Nous les avons refermés sur les deux fenêtres. C'est à ce moment-là que nous avons aperçu le bout d'une échelle qu'on avait posée dans le jardin, en dessous, et appuyé au mur sous la fenêtre de droite. J'ai remarqué quelque chose d'autre, j'ai déjà juré que j'en étais certaine, je le jure encore et je le jurerai jusqu'à ce que vous finissiez par me croire. Mais peu importe, pour l'instant de quoi il s'agit.

« Je suis sortie en courant pour téléphoner au Dr Woodhall, mais je n'ai pas eu besoin de le faire, je l'ai rencontré en chemin, dans l'escalier de l'entrée du devant. »

Il y a là quelques détails qu'elle ne spécifia pas.

Elle ne raconta pas quel réconfort ce fut pour elle d'apercevoir le visage gai et malicieux du Dr Woodhall la regardant pardessous le bord de son chapeau détrempé. Il avait relevé le col de son mackintosh qui ruisselait de pluie, et il portait sa trousse.

— « Je ne sais pas comment il était entré », poursuivit Iris. « M. Seton avait renvoyé les domestiques après dîner. La porte de devant avait dû rester ouverte. Enfin... Il a dit : « Bonsoir, il y a quelque chose qui ne va pas ? » Je crois que je lui ai répondu : « Montez vite, il s'est passé une chose terrible.» Il n'a fait aucun commentaire. Mais après avoir examiné M. Seton, il a dit qu'il souffrait d'une commotion cervicale due à plusieurs coups très violents. Je lui ai demandé s'il fallait appeler une ambulance, mais il m'a répondu que M. Seton n'était pas en état de supporter le transport et qu'il faudrait le coucher dans la maison.

« Pendant que nous le portions dans sa chambre, plusieurs choses sont tombées de ses poches. La clef du coffre n'était plus là, on l'avait arrachée de sa chaîne de montre. Il n'arrêtait pas de gémir.

« Vous savez le reste. Le coffre-fort avait été dévalisé, non seulement de l'argent qu'il contenait, mais aussi de deux in-folio de valeur. En apparence, tout cela était absolument clair. Il y avait une échelle appuyée contre le rebord de la fenêtre. Il y avait des marques de pas dans un parterre de fleurs, en bas. C'était un voleur. Ce ne pouvait être qu'un voleur. Seulement... » (Elle s'interrompit et s'éclaircit la voix). « Seulement », reprit-elle, « *les deux fenêtres étaient fermées de l'intérieur.* »

Le Dr Fell poussa un grognement. Un point de ce récit l'avait particulièrement intéressé. Il rentra quelques-uns de ses doubles mentons et lança un coup d'œil au commissaire Hadley.

— « Les deux fenêtres », murmura-t-il, « étaient fermées de l'intérieur. Vous en êtes absolument certaine ? Hein ? »

— « Absolument. »

— « Vous ne pouvez pas vous être trompée ? »

— « Je ne demanderais que cela », soupira Iris, désemparée. « Vous savez ce qu'ils croient, n'est-ce pas ? Ils croient que c'est Harold et moi qui l'avons surpris et qui lui avons défoncé le crâne.

« Évidemment, c'est ce qui vient tout naturellement à l'esprit. Nous étions assis de l'autre côté de la seule porte du bureau. Il n'y avait personne nulle part. Les deux fenêtres étaient fermées de l'intérieur. Cela... cela ne peut être que nous. Et pourtant ce n'est pas vrai. Voilà tout ce que je peux vous dire. »

Le Dr Fell ouvrit les yeux.

— « Mais, chère Mademoiselle », protesta-t-il, projetant des étincelles de son cigare, comme l'Esprit du Volcan lui-même « quelle que soit leur opinion sur vous, je pense qu'ils

ne vous prennent pas pour une folle furieuse. Admettons que vous ayez imaginé cette mise en scène d'un vol. Supposons que vous ayez mis vous-même cette échelle contre la fenêtre. Dans ce cas est-ce que Mills et vous iriez jurer à qui veut l'entendre que les fenêtres étaient fermées et prouver ainsi que votre histoire ne peut pas être vraie ? »

— « Un instant », interrompit sèchement le Commissaire Hadley.

Hadley était battu et il le savait. Mais il était honnête.

— « Je serai franc avec vous, Miss Lane », poursuivit-il. « Avant votre arrivée, je racontais au Dr Fell que M. Seton avait repris conscience. Il m'a parlé. Et... »

— « Et ? »

— « Mr. Seton », dit Hadley, « confirme dans tous les détails ce que vous avez raconté. Il écarte tout soupçon de complicité dans ce crime, en ce qui vous concerne, vous et Mills ».

Iris ne dit rien, mais ils virent son visage pâlir sous le hâle.

— « Il dit », continua Hadley, au milieu d'un profond silence, « qu'il était assis à sa table, face à la porte de la bibliothèque. Il jure qu'il vous entendait bavarder avec Mills. Il avait, naturellement, le dos tourné vers les fenêtres. Il reconnaît qu'elles étaient fermées toutes les deux, puisqu'il venait de les fermer lui-même. A onze heures et quelques minutes, il a entendu des pas derrière lui. Des pas « traînants ». Juste au moment où il se levait, il a reçu un coup sur la tête et c'est tout ce dont il se souvient. Il semble donc que vous ayez dit la vérité. »

— « Hum ! » dit le Dr Fell.

Iris regardait fixement Hadley.

— « Alors, je ne... Vous n'allez pas m'arrêter ? »

— « Franchement », répondit le Commissaire, « non. Je suis désolé, mais je dois avouer que je ne vois pas comment nous pouvons arrêter qui que ce soit. Les fenêtres étaient fermées. La porte était surveillée. Il n'y avait personne de caché dans la pièce. Pourtant, du témoignage même de la victime, quelqu'un est entré et a frappé Seton. Nous nous trouvons en présence d'un miracle, il n'y a pas d'autre explication ; et si vous ne me croyez pas, venez parler à Seton vous-même. »

***

Francis Seton vivait, et avait failli mourir, dans un cadre luxueux. Sa chambre était ornée de meubles lourds, sombres et surchargés du style français Second Empire et d'un lit à colonnes. Il était adossé contre ses oreillers, la tête entourée d'un véritable casque de bandages.

— « L'heure de la visite est presque terminée », avertit le Dr Charles Woodhall, qui se tenait debout près du lit. Il avait les doigts sur le poignet de Seton, mais celui-ci se dégagea d'un mouvement brusque.

Le commissaire Hadley avait beaucoup de patience.

— « Il y a une chose que j'essaye de comprendre, Mr. Seton. Quand avez-vous fermé ces deux fenêtres ? »

— « Je vous l'ai déjà dit », répondit Seton. « Environ dix minutes avant que ce type se glisse derrière moi et me frappe. »

— « Mais vous n'avez pas aperçu la personne qui vous a frappé ? »

— « Non, malheureusement. Sans cela, j'aurais... »

— « Oui. Mais *pourquoi* avez-vous fermé ces fenêtres ? »

— « Parce que j'avais remarqué l'échelle dehors. Je ne tenais pas à laisser entrer des voleurs chez moi. »

— « Vous n'avez pas tenté de savoir qui avait dressé cette échelle? »

— « Non. Je n'avais pas le temps. »

— « D'autre part, vous étiez un peu nerveux ? »

Depuis quelque temps, Iris Lane avait l'impression que, n'avaient été ses blessures, Seton eût roulé sur le côté, enfoui son visage dans l'oreiller et gémi d'impatience. Mais la dernière question fit éclater sa rage.

— « Qui a dit que j'étais nerveux ? Nerveux ! Je suis bien le dernier de qui on puisse dire ça ! Je n'ai pas un seul nerf dans le corps. » (Il prit à témoins le Dr Woodhall et Harold Mills.) « N'est-ce pas ? »

— « Vous avez une très forte constitution », répondit aimablement le Dr Woodhall.

Seton parut deviner une défaite dans cette réponse. Ses yeux injectés de sang roulèrent de Woodhall à Mills, sans qu'il pût tourner le cou, puis ils se posèrent de nouveau sur Hadley.

— « Eh bien ? Y a-t-il encore quelque chose que vous désiriez savoir ? »

— « Simplement une dernière question, Mr. Seton. Etes-vous certain que personne ne pouvait être caché dans le bureau ou dans le cabinet de toilette quand on vous a attaqué ? »

— « Absolument certain. »

Hadley referma son carnet.

— « Alors, c'est tout, Monsieur. Personne de caché, ni avant, ni après. Fenêtres fermées avant et après. Je ne crois pas aux fantômes. Par conséquent, tout cela est impossible. » (Il parlait d'un ton calme). « Excusez-moi, Mr. Seton, mais êtes-vous sûr qu'on vous a attaqué, après tout ? »

— « Et excusez-moi », interrompit une nouvelle voix, tonitruante, mais aimable.

Le Dr Fell, dont la présence passait à peine moins inaperçue que celle d'un ballon captif, avait gardé son affreux chapeau à bord rabattu, infraction aux règles de la politesse, dont, en temps ordinaires, il se fût excusé. Mais il entrait avec une impétuosité qui faisait évoquer le vieux roi Cole. (Iris Lane ne se souvenait pas l'avoir vu depuis les quelques minutes qu'elle se trouvait là.) Il avançait de son pas lourd, brandissant d'une main un objet enveloppé dans un journal et

s'appuyant de l'autre sur sa canne à manche en béquille.

— « Monsieur », s'écria-t-il, s'adressant à Seton, « je serais désolé si mon ami Hadley provoquait chez vous une attaque d'apoplexie. Je tiens donc à vous dire que vous avez bien été attaqué et très consciencieusement frappé sur la tête, par l'une des personnes qui se trouvent actuellement dans cette pièce. Je vous dirai aussi que je suis très heureux que la police ait gardé votre bureau fermé depuis ce jour-là ».

Il se fit un silence aussi soudain que celui qui suit l'éclatement d'un grand bruit.

Le Dr Fell sortit du journal un siphon d'eau de Seltz et le posa bruyamment sur la table du milieu. C'était un grand siphon entouré de bandes de métal formant des losanges.

Et le Dr Fell commença à vociférer :

— « Sacré Nom ! Hadley, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé du siphon ? Voilà dix jours que nous nous trouvons devant un abîme sans fond, et tout cela parce que vous ne m'avez rien dit de ce siphon ! Il a fallu que ce soit cette jeune fille qui le fasse ! »

— « Mais je vous ai dit qu'il y avait un siphon », protesta Hadley. « Je l'ai mentionné une douzaine de fois ! »

— « Non, non, non ! » insista le Dr Fell d'un air lugubre. « Vous avez dit « un » siphon. Ce qui laissait supposer qu'il s'agissait d'un siphon ordinaire, cet éternel pilier du « pub » anglais. Vous ne m'avez pas dit qu'il s'agissait d'un siphon comme celui-là. »

— « Mais que diable le siphon vient-il faire là dedans, en tout cas », demanda Hadley. « On n'a pas tué Mr. Seton avec un siphon. »

— « Oh ! si », dit le Dr Fell.

Il régnait un tel silence qu'ils entendirent une mouche bourdonner de l'autre côté de la fenêtre entr'ouverte.

— « Vous comprenez », continua le Dr Fell avec le plus grand sérieux, « le siphon ordinaire est tout en verre. Il n'a pas de bandes de métal entre-croisées ni de capsule de nickel à l'autre bout du bec comme celui-ci. En somme, celui-ci est un modèle automatique, un de ceux qu'on remplit soi-même d'eau pure qu'on transforme en eau de Seltz à l'aide de capsules d'air comprimé. »

Le Commissaire Hadley comprit brusquement.

— « Ah ! » s'exclama le Dr Fell avec un petit rire. « Vous avez saisi, hein ? C'est une simple question de routine, pour la police, d'analyser minutieusement la moindre goutte contenue dans un verre de whisky ou une carafe, trouvés sur le lieu d'un crime. Mais elle ne se soucie jamais d'un siphon, parce qu'on ne peut rien introduire dans un siphon ordinaire. Mais, sacré tonnerre ! on pouvait introduire quelque chose dans *celui-là !* »

Le Dr Fell renifla. Il s'approcha de la table de nuit et y prit un

gobelet. Venant le poser sur la table du milieu, il y versa un peu d'eau de Seltz. Il y trempa le bout de la langue.

— « Monsieur Harold Mills », dit-il, « je crois que vous feriez mieux de vous constituer prisonnier pour vol et tentative de meurtre. »

***

Le Dr Fell riait en s'asseyant dans sa bibliothèque de Chelsea.

— « Et vous ne comprenez toujours pas ? » demanda-t-il.

— « Si », répondit le Dr Woodhall.

— « Non », s'écria Iris Lane.

— « Tout le truc », expliqua leur hôte, « tourne autour du fait que les pastilles « Mickey Finn » produisent sur la victime exactement la même sensation qu'un coup sur la tête : vive douleur soudaine, bourdonnement d'oreilles et perte de conscience presque instantanée. Mills a eu ce jour-là toutes sortes d'occasions de verser sa drogue dans le siphon. Il savait exactement, comme vous tous, quand Francis Seton boirait son unique whisky-soda de la journée. Mills avait déjà sorti ce qu'il voulait du coffre-fort. Au dernier moment il a posé une échelle devant la fenêtre du bureau pour que son crime ait l'air d'être le fait d'un voleur. Il n'a plus eu, alors, qu'à attendre onze heures.

« A onze heures, Seton a bu le mélange fatal, il a poussé un cri et il est tombé, en entraînant quelques objets dans sa chute. Étant donné que tout l'effet de la drogue est dû à un violent afflux de sang dans le cerveau, un homme souffrant déjà d'hypertension saigne naturellement du nez. C'est ce qui a apporté à ce crime sa dernière touche de réalisme. »

Le Dr Fell poussa un grognement et son visage perdit un peu son air de chérubin. Puis il regarda Iris.

— « Mills », continua-t-il, « a fait exprès de se débattre avec la porte, comme si elle ne pouvait pas s'ouvrir. Il voulait laisser à son voleur imaginaire le temps de dévaliser le coffre-fort. Puis, il s'est précipité à l'intérieur avec vous. Quand il a retourné Seton, il a tiré ce bout de manche à balai rempli de plomb de sa propre manche, il l'a glissé sous le corps et a attiré votre attention dessus. Ensuite, vous vous en souvenez, il a tâté la nuque de Seton, il a poussé un cri d'horreur feinte et vous a demandé de téléphoner à un docteur. Par conséquent, vous vous en souvenez aussi, il est resté quelques minutes absolument seul dans le bureau ».

Iris se remémorait la scène, revoyant chacun de ses propres gestes.

— « Vous voulez dire, que c'est à ce moment-là qu'il ?... » murmura-t-elle en levant le bras, comme si elle allait donner un coup de matraque.

— « Oui », dit le Dr Fell. « C'est à ce moment-là qu'il a volontairement asséné plusieurs coups sur la tête d'un malheureux sans connaissance afin de parachever son œuvre.

Il a pris la clef suspendue à la chaîne de montre de Seton et l'a placée sur la serrure du coffre pour

faire croire au vol immédiat. Craignant que la police ne se préoccupe des liquides trouvés sur le lieu du crime, il a rincé, dans ce cabinet de toilette bien pratique, le verre de whisky trouvé par terre et versé dedans quelques gouttes de l'inoffensif whisky que contenait la carafe. Il n'a pas eu le temps de remplir de nouveau le siphon avant que vous reveniez dans le bureau en compagnie du Dr Woodhall et il a dû le laisser. Il avait pris soin de s'entourer la main d'un mouchoir pour ne pas laisser d'empreintes. Malheureusement, la malchance lui porta un rude coup. »

Le Dr Woodhall acquiesça.

— « Vous faites allusion », dit-il, « au fait que Seton a vu l'échelle et fermé les fenêtres ? »

— « Oui. Et le malheureux Mr. Mills ne s'en est aperçu que lorsqu'il était trop tard. Miss Lane, comme vous avez pu vous en rendre compte, est douée d'un esprit très pratique. Elle a regardé les fenêtres. Elle a remarqué qu'elles étaient fermées. Elle était prête à en témoigner devant n'importe quel tribunal. Et Mills qui pataugeait, qui perdait pied et qui n'est guère capable de prendre une décision — si ce n'est quand il s'agit de s'approprier le bien d'autrui — ne pouvait plus que se tenir coi. Il ne lui fut même plus possible d'aller, par la suite, chercher le siphon révélateur, puisque la police maintenait le bureau fermé. Il a eu une petite chance, pourtant. Francis Seton n'a naturellement jamais entendu de pas derrière lui, juste avant d'être attaqué. Il suffit de regarder l'épais tapis du bureau pour s'en convaincre. Je me suis demandé si ce bon Mr. Seton pouvait mentir délibérément. Mais il vous suffira de bavarder un instant avec lui pour comprendre. La vitalité dont il tire tant de gloire est en train de tuer cet homme : elle l'a mis dans un tel état nerveux qu'il a vraiment besoin d'aller passer un mois en Californie. Dès l'instant où il a aperçu l'échelle et commencé à penser aux voleurs, il était prêt à imaginer n'importe quoi. »

Iris regardait, sans en avoir l'air, le Dr Woodhall. Le Dr Woodhall, une cigarette au coin de la bouche, regardait, sans en avoir l'air, Iris.

— « Je... euh... je ne voudrais pas en parler », dit Iris, « mais... »

— « La demande en mariage de Mills ? » s'exclama le Dr Fell avec toute la légèreté d'un chargement de briques tombant à travers une lucarne, « vous mentionnez là le seul point où Mills ait fait preuve de bon sens. De discernement. De *raffinement*. Il s'est probablement dit qu'un criminel qui demande une jeune fille en mariage l'aveugle et s'attire sa sympathie, au cas où ce même criminel commettrait, par la suite, une erreur dans son jeu. Mais pouvez-vous honnêtement prétendre que vous regrettez que ce soit Mills qu'on ait emmené dans la Morris noire ? »

Iris et le Dr Woodhall n'écoutaient même pas.

L'AFFAIRE DES DEUX INITIALES

par STUART PALMER

Vous savez (1) *que quand Hildegarde Withers suit une piste, rien ne saurait l'en détourner, les sarcasmes de son vieil ami l'inspecteur Oscar Piper encore moins que toute autre chose. Une fois de plus, son flair et son esprit d'observation vont lui permettre de résoudre un problème au sujet duquel le célèbre F.B.I. américain (Federal Bureau of Investigation) était lui-même assez perplexe.*



« Vous vous imaginez peut-être », disait le sergent d'un ton bourru, « qu'on n'a plus rien à vous apprendre sur les femmes ? »



Mike Maloney, le barman, essuyait pensivement l'acajou humide du comptoir :

— « Oh ! vous savez, je les connais surtout de réputation, moi c'est surtout les chevaux qui m'intéressent. »

— « Ah ! mais quand même... Voulez-vous me dire ce que vous penseriez d'une fille qui plaque froidement un type parce qu'il est toujours tenu par son boulot ici en plein cœur de New-York, et qui se barre avec un trouffion qui va s'embarquer pour le Continent, c'est-à-dire là où y n'pourra lui servir à rien ? Ça tient pas debout ! »

La figure de Mike s'éclaira : « Ah ! vous voulez parler de la petite qui était ici avec vous samedi dernier ? celle qui demande toujours un « manhattan » avec deux cerises, et qui la plupart du temps laisse le drink quand elle a mangé les cerises ? » Il tira un nouveau demi. « Peut-être qu'elle a un faible pour l'uniforme, mais je croirais plutôt que c'est la scène des adieux qui lui plaît ! »

— « Elle pourra dire adieu à son trouffion si je les pince ensemble ce soir », fit le sergent. Il posa le prix de sa consommation sur le comptoir et sortit.

— « Va y avoir de la casse ! » prédit le barman, « enfin, pourvu que ça ne se passe pas ici !... »

***

— « Il va sans dire que je suis très flattée », disait Hildegarde Withers, « d'être sollicitée par le Bu-

(1) Voir " Mystère-Magazine " Nos 1 2 et 3.

reau Fédéral des Recherches (1)... » Elle eut un large sourire : « Si je puis être utile... »

— « Ce n'est pas votre aide à proprement parler que nous sollicitons », interrompit le jeune homme assis sur le bord d'une des chaises de Miss Withers, et dont les petits yeux perçants ne nuisaient en rien à l'aspect sympathique, « nous sommes seulement venus vous demander un renseignement. Il s'agit d'une bagarre qui a éclaté au bar de Longacre jeudi dernier entre deux soldats à propos d'une femme. Pouvez-vous nous dire ce que vous en savez ? »

L'institutrice ferma à demi les yeux et un sourire ambigu plissa son visage anguleux. « Moi ? vraiment, cher Monsieur, vous me flattez !... Mais j'ai un alibi. J'étais ce soir-là dans le préau d'une École Secondaire où j'assistais à une réunion de parents d'élèves. Vous voyez donc que ce n'étaient pas mes faveurs que se disputaient les deux soldats ; du reste, même au temps de ma prime jeunesse... »

Mr. McCabe, du Bureau Fédéral des Recherches, n'avait pas le sens de l'humour. « Je ne suis venu que pour vous demander de préciser un point, Madame », dit-il. « La fille, qui est la cause de la bagarre, nous a glissé entre les doigts tandis que la police militaire s'occupait des deux soldats, mais l'agent de service à la porte avait pu savoir son nom : c'est une Miss Hildegarde Withers demeurant 232 West, 96th Street ; toutefois lorsque nous nous sommes présentés à cette adresse nous avons trouvé que c'était celle d'un entrepôt. »

— « Il vous est venu à l'idée, je pense, qu'elle pourrait vous avoir donné un faux nom pour éviter une publicité gênante ? »

— « Oui, bien sûr, mais pourquoi le vôtre ? »

— « Je sais », fit l'institutrice, « qu'il n'est pas poli de répondre à une question par une autre question, mais dites-moi cependant pourquoi le Bureau Fédéral des Recherches s'intéresse-t-il tellement à une histoire de bagarre dans un bar ? »

Il hésita : « Il se pourrait que l'affaire rebondît », dit-il. « Nous avons appris que la demoiselle en question — dans la corporation les barmen l'appellent « la cerise » parce qu'elle en prend toujours dans son verre — fréquente surtout les bars où il y a des soldats ; de temps en temps elle en accroche un en douce, mais la première chose qu'elle lui demande c'est s'il est sur le point de s'embarquer. »

— « Je commence à comprendre ! » fit Miss Withers, « vous croyez qu'il pourrait s'agir d'une nouvelle Mata-Hari ? »

Il eut un geste d'agacement. « Nous nous méfions naturellement de quiconque s'intéresse de trop près aux mouvements de troupes. Malheureusement nous n'avons

(1) « F.B.I. » (Federal Bureau of Investigation). Service de police américain plus spécialement chargé pendant la guerre des affaires de contre-espionnage.

d'elle qu'un signalement très vague. Elle est jeune, de taille moyenne, avec des cheveux châtain clair, plutôt le genre tranquille. »

— « Malgré ses « manhattans » ? »

— « En général elle mange les cerises et laisse le cocktail. Mais enfin, elle doit vous connaître, puisque c'est votre nom qui lui est venu à l'esprit quand elle a été prise de court. »

Miss Withers fronça les sourcils. « J'ai eu, jeune homme, des centaines d'élèves... »

— « Vous souvenez-vous d'une du nom de Mazda ? Elle a dit à l'un des soldats que c'était son prénom, et son nom de famille commence par un V, car lors d'un autre rendez-vous elle avait un sac à main marqué d'un monogramme M.V. »

— « Mazda V. Un nom assez peu courant. Non, Mr. McCabe, je n'ai jamais eu d'élève répondant au nom de Mazda, elle a dû en trouver l'idée sur une ampoule électrique, mais je réfléchirai à la question et s'il me vient la moindre inspiration je vous ferai signe. »

— « Je ne voudrais pas que vous vous dérangiez. »

— « Mais ça ne me dérange pas du tout, bien au contraire ! On n'a pas voulu me laisser m'enrôler dans les W.A.C.S. et je ne me vois pas très bien jouant les utilités comme taxi-girl dans un club de soldats ; par contre donnez-moi un bon problème de ce genre-là à résoudre et je suis à mon affaire ! J'irai vous voir demain. »

— « Le pire, c'est qu'elle viendra ! » murmura Mr. McCabe pour lui-même lorsque la porte se fut refermée sur lui. « Je n'aurais jamais dû lui parler de l'affaire ! » et il s'éloigna, les épaules voûtées.

Miss Withers, elle, était au septième ciel. Elle se prépara une tasse de thé très fort, se lava la tête et contempla quelques instants les ébats de ses poissons tropicaux dans leur aquarium, trois occupations qui étaient toujours pour elle génératrices d'inspiration. Finalement, elle sortit d'un tiroir de son bureau un carnet à feuillets mobiles qu'elle se mit en devoir de consulter méthodiquement.

***

— « Ah ! c'est vous ! » fit l'Inspecteur Oscar Piper quelques heures plus tard, repoussant sur le coin de la table les restes de son déjeuner.

Miss Withers jeta un coup d'œil sur les sandwiches et la cafetière et fit la moue. « Oscar, vous feriez bien de laisser vos hommes de la Brigade Criminelle se débrouiller un peu tout seuls, ne serait-ce que le temps de prendre un repas chaud ! »

Le petit Irlandais nerveux et sec, lui jeta un regard railleur : « Vous n'êtes pas venue me voir pour m'entretenir de mon régime, alors asseyez-vous et dites-moi tout de suite ce qui vous amène ! »

— « Vous pourriez être plus courtois, Oscar ! Vous serez surpris d'apprendre que je m'occupe d'une

affaire pour le Bureau Fédéral des Recherches. Voilà : j'ai besoin de vous, je voudrais que vous fassiez rechercher par vos détectives une certaine Mina Vance. »

— « Pourquoi ? » demanda l'inspecteur justement intrigué.

Elle lui raconta la visite de McCabe. « Il est clair, Oscar, que le problème tourne autour du fait que la mystérieuse Mata-Hari a donné mon nom quand elle a été prise de court. »

— « Elle a pu le trouver dans un annuaire téléphonique... »

— « Qu'elle tenait justement sous son bras ! Ne dites donc pas de bêtises ! »

— « Eh bien alors, c'est peut-être une de vos anciennes élèves ! En tout cas il est de règle au bureau départemental de laisser le F.B.I. faire son travail tout seul, et si j'ai un conseil à vous donner c'est d'en faire autant ! Après tout », continua-t-il, « elle ne leur veut peut-être que du bien aux soldats, cette fille ! On nous amène souvent de jeunes délinquantes à qui l'uniforme kaki a fait tourner la tête... »

— « Il ne s'agit pas d'une jeune délinquante ! d'après la description qu'on nous en a donnée elle doit avoir entre 19 et 23 ans. Si l'on admet qu'elle en avait huit ou neuf lorsqu'elle était en huitième, c'est entre 1929 et 1934 qu'elle aurait été dans ma classe ; comme vous le savez je garde un répertoire des noms de toutes mes élèves ; je l'ai consulté et j'ai tout de suite éliminé celles avec qui je suis restée en contact ; d'autre part il n'y en a que peu dont le nom commence par « V ».

— « Vous partez du principe que la demoiselle, comme la plupart de ses sœurs en galanterie, a gardé ses propres initiales ? »

— « Oui, sauf jeudi dernier où elle a dérogé à la règle, mais ne m'avez-vous pas suffisamment expliqué vous-même que cette façon de faire simplifie beaucoup de problèmes, celui des monogrammes entre autres ? Donc, pendant les années en question j'ai relevé le nom de douze élèves dont les initiales étaient M.V. J'en ai écarté immédiatement sept : d'abord celles dont je connais l'adresse actuelle et ensuite celles auxquelles certaines particularités physiques ont dû vraisemblablement interdire l'exercice de la profession. Puis j'ai fait des recherches dans les anciens annuaires téléphoniques dont j'ai gardé toute la collection. Je n'y ai trouvé qu'un seul des noms que j'avais retenus, et cela dans un annuaire daté de 1942 : Vance, Mina, 444 Barrow, P.A. 5-6763. Le nom ne figure dans aucun des annuaires suivants d'où je conclus qu'elle a déménagé ou omis de payer la note du téléphone, ou les deux. C'est la raison pour laquelle je voudrais que vous m'aidiez à la retrouver. »

Ramassant sur son bureau un vieux cigare éteint, l'inspecteur se mit en devoir de l'allumer. « Ma chère amie », dit-il, « autant vaudrait

chercher une aiguille dans une botte de foin ; ce n'est pas parce qu'une de vos élèves a vécu quelques mois, il y a très longtemps, dans le quartier du « Village » (1) que nous pouvons nous intéresser... »

Tout en parlant il feuilletait distraitement la pile de rapports déposés sur son bureau par les services de la Brigade Criminelle, ce qui était sa façon habituelle de mettre fin à un entretien. Soudain il sursauta et se mit à siffler, son cigare toujours entre les dents, ce qui constituait un véritable tour de force. Il pivota sur sa chaise et fit face à l'institutrice : « Hildegarde, où dites-vous que cette Mina Vance habitait ? »

— « 444 Barrow Street. Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? je vais vous le dire », une flamme s'était allumée dans les yeux de l'inspecteur. « Parce que, une fois encore, vous vous êtes fourrée dans une sale histoire ! Vous voyez ce dossier ? On l'a déposé ici il y a à peine dix minutes. Il y est question d'un crime commis dans la neuvième circonscription. Rapport établi aujourd'hui à cinq heures trente. — Nom ? PFC Ralph Henning. Cause de la mort : strangulation... et l'adresse ? 444 Barrow Street. »

— « Oscar ! » fit Miss Withers, « j'ai une âme de prophète ! Ceci n'est pas une simple coïncidence. »

— « Non, c'est le flair d'Hildegarde Withers », répondit-il d'un ton bourru. « Tout marchait bien, on était tranquille, il a fallu que vous arriviez !...

« En tout cas c'est à Barrow Street qu'il faut aller maintenant. Vous venez ? »

L'adresse en question était celle d'un immeuble de quatre étages, modernisé, en pierre brune, au fond d'une rue étroite à quelques pas de Sheridan Square, au cœur du quartier de Greenwich Village.

Au premier abord, l'affaire ne semblait pas revêtir un caractère bien spécial, et les enquêteurs ne cachaient pas leur surprise de voir quelqu'un de la police centrale s'intéresser personnellement à un crime si banal.

Le corps avait été découvert par des gamins du voisinage à la recherche, prétendaient-ils, de vieux papiers dont ils faisaient le trafic, mais qu'on soupçonnait plutôt de chapardage. Il avait été poussé sans cérémonie dans un coin de la cage de l'escalier de l'immeuble, au fond du hall d'entrée.

« Le crime avait été commis aux environs de quatre heures », déclara le médecin légiste. On n'attendait plus que l'arrivée du fourgon automobile et du sinistre panier d'osier. La victime était un homme jeune, mince et sec, revêtu de la tenue d'hiver de soldat de première classe. Il portait le manteau épais des G.I. soigneusement boutonné du côté gauche. Un bas de soie de femme

(1) Allusion à « Greenwich Village », quartier de New-York plus spécialement fréquenté par les artistes.

lui enserrait encore sauvagement le cou.

L'enquêteur dit au bout d'un moment : « C'est probablement une catin quelconque qui aura attiré le pauvre gosse ici avec les promesses habituelles et qui... »

— « ... et qui, après avoir retiré son bas de soie, l'a étranglé avec ?... » interrompit Miss Withers.

— « Elle avait probablement un ami qui faisait le guet. La porte des appartements dans ces vieux meublés, n'est jamais fermée à clé et ces immeubles sont pour ainsi dire déserts dans la journée. Si vous voulez jeter un coup d'œil sur les objets qu'on a trouvés sur lui, ils sont ici. »

Du geste il indiquait la direction et Miss Withers s'éloigna avec soulagement du corps aux traits violacés pour s'intéresser au contenu des poches disposé sur un rebord de fenêtre.

Il y avait là une montre de bazar en métal qui marchait encore, un portefeuille en cuir ne contenant que quelques timbres-avion, un briquet, un paquet de cigarettes écrasé, un couteau de poche genre scout, une chaîne avec un porte-clé sans clé et un petit opuscule vert ayant pour titre « Puisque vous allez vous embarquer » ; ce dernier contenait des renseignements, des chiffres et des conseils émanant des Services Sanitaires de l'Armée.

— « Le crime crapuleux par excellence », fit l'inspecteur, « on n'a pris que l'argent. »

— « Rien que l'argent ? » fit Miss Withers d'un ton plein de sous-entendus.

— « Ah ! vous faites allusion à ses plaques d'identité ? Nous les avons trouvées, c'est comme cela que nous avons pu l'identifier ; nous les avons remises à l'officier commandant de la place. »

— « Non, je ne pensais pas à cela, Oscar, mais enfin si le soldat Henning était en congé... en permission, plutôt, où sont ses papiers, où est sa permission ? »

— « Hm... je ne sais pas, mais après tout peut-être s'était-il absenté sans permission ? »

— « Et ses souliers qui sont sales? Son uniforme chiffonné, son manteau boutonné du mauvais côté ?... » Miss Withers secoua la tête d'un air de doute. « Vous allez sans doute interroger les locataires ?... »

— « Oui et non. Nous allons les mettre en présence du corps, autant pour voir si l'un d'eux reconnaît le pauvre type que pour observer les réactions, le truc psychologique habituel, quoi ! »

— « Je comprends », fit Miss Withers. Elle se tint à l'écart, tandis que les locataires de l'immeuble défilaient l'un après l'autre devant le corps dont la rigidité s'accentuait. La plupart d'entre eux, observa-t-elle, étaient de paisibles citoyens visiblement choqués par le spectacle qu'on leur infligeait et qui n'avaient qu'un désir : retourner à la tranquille intimité de leur foyer.

Pas tous cependant : Elle remarqua un lieutenant de marine à petites moustaches qui, serrant étroitement contre lui le bras potelé de sa femme, contempla le corps plus longtemps qu'il n'était vraiment nécessaire, avant de secouer négativement la tête. Elle vit aussi les trois jeunes gens qui partageaient un appartement où ils fabriquaient des abat-jour et dessinaient des cartes postales de Noël, qui crurent, ou feignirent de croire, que la victime ressemblait un peu à un certain Helmuth, puis décidèrent finalement que non.

Deux toutes jeunes filles, ayant à peine dépassé l'âge du collège et qui, malgré les règlements militaires, arboraient l'insigne du corps d'aviation, pâlirent, puis rougirent violemment tandis qu'elles contemplaient le corps. Une autre, très grande et élégante, avec un chapeau noir et une cape de renards argentés, déclara se nommer Andrea Winton. Mise en présence du cadavre elle ne regarda que ses souliers, ce qui n'indiquait pas un bien grand désir d'aider à son identification.

— « Avez-vous remarqué, Oscar », murmura Miss Withers, « que la jeune femme qui vient de sortir avait des mains assez bizarres ? Elles étaient rugueuses et gercées, comme si elle les avait lavées et relavées à l'eau froide ! »

Il grimaça un sourire : « C'est peut-être parce qu'elle ne se sert pas du produit qu'ils recommandent à la radio ! »

— « Peut-être ! Mais souvenez-vous : « Tous les parfums d'Arabie « ne laveraient pas ces petites mains... « Macbeth ! »

— « Je prends note », fit l'inspecteur d'un air las.

Les autres locataires s'avérèrent encore moins intéressants et Miss Withers s'éloigna du groupe. Elle suivit le couloir et arriva dans le hall d'entrée où elle s'attarda quelques instants à étudier la liste de noms accrochée au mur. Elle constata qu'aucun nom féminin ne correspondait aux initiales « M.V. ». Aucune femme seule n'habitait l'immeuble, sauf Miss Andrea Winton, et l'appartement du second étage semblait vacant.

Mue par une curiosité instinctive, l'institutrice, avant de franchir la porte d'entrée ouverte comme d'habitude, s'arrêta pour jeter un coup d'œil sur l'amas de courrier récemment déposé sur une table du vestibule, et non réclamé. C'étaient surtout des factures ou des prospectus dont aucun ne portait le nom de locataires de l'immeuble figurant sur la liste. Il était évident qu'on avait l'habitude de déménager sans laisser d'adresse, dans la maison !

Miss Withers sortit, croisa l'agent en faction devant la porte, puis hésita. Elle avait remarqué dans le hall, au-dessous de la liste des locataires, une carte qui disait *Pour le concierge appuyez sur la sonnette du sous-sol.* Telle Alice (1)

(1) Allusion au livre de conte anglais bien connu : *Alice au pays des Merveilles.*

devant la bouteille marquée *Buvez-moi*, l'institutrice ressentit un irrésistible désir d'obéir. Elle revint sur ses pas et s'engagea dans un escalier étroit sur les marches duquel on avait posé des planches mal équarries qui craquaient d'une façon sinistre sous les pas. Elle chercha la sonnette et appuya sur le bouton.

Il y avait de la lumière à l'intérieur. On entendait un bruit de voix, mais personne ne répondit. Elle sonna de nouveau et la porte s'ouvrit, encadrant un homme jeune au teint basané qui, modestement et rapidement, réajustait ses jarretelles. Il aurait eu un visage agréable s'il avait souri, mais tel n'était pas le cas.

— « Je regrette, Madame, nous n'avons rien de libre. »

Derrière lui, dans la pièce étroite et encombrée, Miss Withers entrevit une table où le couvert était mis, et une odeur de cuisine arriva jusqu'à elle.

— « Je ne suis pas venue au sujet d'un appartement », répondit rapidement Hildegarde, « je cherche une amie qui habitait ici autrefois, une jeune femme du nom de Vance, Mina Vance. »

L'homme lui jeta un regard soupçonneux : « Je ne crois pas que nous ayons jamais eu quelqu'un de ce nom ici... mais les gens se succèdent si vite ! Si vous voulez entrer... »

Miss Withers était déjà dans la pièce dont l'encombrement ne laissait guère de place à un visiteur. Il y avait là des meubles de toutes sortes, des casiers en acajou, garnis de livres, un piano à queue du genre crapaud, un grand meuble mi-radio, mi-gramophone, d'épaisses tentures, des lampes voilées, des consoles et un fouillis de bibelots hétéroclites.

Il y avait encore des statuettes en ivoire venant de l'Alaska, un drapeau japonais et deux sabres courbés, des poteries de Pompéi, un pagne, et même une imitation de ces horribles petites têtes desséchées fabriquées par d'habiles marchands d'antiquités de la région de Panama et présentées comme d'authentiques *tsantsas* (1).

— « C'est le frère de ma femme qui nous envoie tout cela », expliqua l'homme : « Il est dans l'armée. Ça encombre un peu la pièce, surtout un petit réduit comme ici, mais que voulez-vous ! il fallait bien qu'on se loge, c'est pourquoi nous avons été obligés d'accepter une place de concierge ici, comme ça on ne paye pas de loyer. Attendez un instant, je vais demander à ma femme, pour votre amie, c'est elle qui a les livres. » Il se tourna et appela très fort : « Baby ! »

De la cuisine parvint brusquement un bruit de vaisselle. « Il faut nous excuser, nous mangeons tard ce soir », expliqua le mari, « il est arrivé un accident dans l'immeuble, et avec les flics et leurs histoires on n'en sort plus ! »

(1) Têtes humaines desséchées et réduites par des tribus indiennes de l'Amazone.

Une jeune femme, les joues rouges de s'être penchée sur le feu, entra à ce moment en s'essuyant les mains dans un torchon ; elle avait un visage agréable et un air un peu provincial. Elle était même jolie malgré une traînée de farine sur la joue et des boucles de cheveux roux que la transpiration avait collées sur son front.

— « Je vous présente Mrs. Tewalt », dit l'homme avec une légère pointe d'orgueil, « Baby, voici Madame ?... »

— « Miss Withers », dit l'institutrice.

— « Elle est venue demander un renseignement au sujet d'une certaine Mina Vance qui demeurait ici autrefois », continua Tewalt.

La femme restait plantée là, les pieds dans ses pantoufles, tordant le torchon entre ses doigts. Elle paraissait assez frêle et certainement effrayée.

— « Je... » commença-t-elle, puis elle se reprit... « mais... »

— « Elle est encore toute bouleversée », dit son mari, « C'est à cause du corps et de toutes ces histoires ; nous avons été les premiers à le voir... c'est-à-dire après les gosses. Assieds-toi, petite. »

Mais la femme ne bougeait pas, elle regardait Miss Withers d'un air accusateur : « *C'est faux!* vous n'êtes pas ici pour cela ! Vous vous moquez pas mal de retrouver une soi-disant ancienne locataire ! » Elle se tourna vers son mari : « Max, c'est un détective, elle est de mèche avec la police ! »

Il y eut un silence gêné. Miss Withers répondit :

— « Vous avez dû lire trop de romans policiers ! Je n'ai rien à voir avec la police, surtout actuellement. C'est comme je vous le dis : je cherche une certaine Mina Vance qui demeurait ici autrefois, parce qu'il se pourrait qu'elle soit impliquée dans cette affaire. »

Le couple échangea un regard et l'institutrice continua : « Vous avez tout intérêt à ce que cette histoire soit éclaircie ! »

Tewalt parla le premier : « Oui, bien sûr, mais nous pensions... Baby, va chercher le livre, nous allons regarder. »

Sans répondre la jeune femme alla prendre un gros agenda sur une étagère au-dessus de la cheminée. « Si une personne du nom de Vance a jamais habité ici », dit-elle, « il y a certainement très longtemps. Je vais voir. »

— « C'était pendant l'été 1942 », précisa Miss Withers.

— « Ah ! voici », dit la jeune femme. Elle montrait les entrées. En effet, entre le 15 mai et le 15 décembre de cette année-là une Mina Vance avait bien habité un appartement, au deuxième étage sur la cour ; elle payait très irrégulièrement son loyer. « Quand elle a déménagé, elle devait encore trois mois », fit la femme. « Oh ! ce n'est pas étonnant, avant qu'on se marie

Max se laissait rouler par n'importe qui ! »

Tewalt eut un rire jovial, comme si le reproche l'avait flatté. « Ce n'était pas n'importe qui, voyons, elle travaillait comme comptable ou quelque chose comme ça. Je n'ai jamais su où. » Il haussa les épaules : « Baby s'imagine qu'elle a fait de moi un autre homme depuis que nous nous sommes mariés l'année dernière. »

— « Je me demande... » commença Miss Withers, puis elle prêta l'oreille. « Ne regardez pas tout de suite », dit-elle tout bas, « mais je viens d'entendre quelqu'un descendre vos escaliers sur la pointe des pieds, et c'est quelqu'un qui n'a pas sonné. »

Elle se tourna et, allant à la porte, l'ouvrit brusquement. L'inspecteur Piper était là, l'air un peu penaud. « Que faites-vous ici ? » s'écria Miss Withers.

— « J'allais vous poser la même question », lui répondit-il d'un ton bourru. Il entra et montra son insigne. Le regard que la jeune femme lança à son mari disait clairement. « Je te l'avais bien dit. »

— « Ne vous dérangez pas », fit l'inspecteur, « j'étais venu seulement vous poser quelques questions d'ordre général, mais je vois qu'on m'a devancé. »

Miss Withers le mit rapidement au courant et continua d'un air aimable. « J'allais justement demander si cette Miss Vance a laissé une adresse ? »

Après avoir consulté l'agenda le concierge et sa femme répondirent que non. Les gens qui partent en laissant derrière eux un arriéré de trois mois n'en ont du reste pas l'habitude.

— « Bien sûr », fit Mrs. Tewalt l'air furieux et tenez... » mais s'arrêtant brusquement elle s'écria : « Oh mon Dieu, les côtelettes ! » et elle se sauva en courant.

On entendit un nouveau bruit de casseroles venant de la cuisine, puis elle revint portant un plat sur lequel fumaient deux appétissantes côtelettes. Au second voyage, elle apporta des pommes de terre sautées, des champignons grillés, de la salade et du pain beurré.

— « Oscar, il ne faut pas que nous empêchions ce jeune ménage de dîner », fit Miss Withers. « Une dernière question et nous partons. Pourriez-vous me dire, Mr. Tewalt, si beaucoup de femmes dans votre immeuble sortent avec des soldats ? »

— « Oh bien sûr ! elles sortent toutes avec des soldats ; je parle de celles qui ne sont pas mariées ; il ne reste plus beaucoup de civils maintenant, vous comprenez ! Il y a Miss Chandler et Miss Carlsen au troisième étage et Miss Winton au quatrième, elles ont presque toujours des rendez-vous avec des soldats ou des marins. »

Sa femme ajouta doucement : « Mais nous ne nous mêlons pas beaucoup des affaires des autres, n'est-ce pas, Max ? »

L'inspecteur jeta un regard signifi-

catil à Miss Withers. « Alors, Hildegarde ? »

— « Je viens, Oscar, j'allais demander si aucun des locataires n'avait brusquement changé son train de vie récemment, mais nous n'avons peut-être pas le temps maintenant... Bonsoir Monsieur, Bonsoir Madame, et merci. »

La jeune femme les reconduisit jusqu'à la porte : « Je veux bien répondre à ça », fit-elle. « Personne ne semble avoir fait fortune ici. Oh, bien sûr, beaucoup de gens gagnent plus d'argent qu'avant, mais c'est un des bons côtés de la guerre, n'est-ce pas ? »

— « Bonsoir », fit Miss Withers plus sèchement que l'inspecteur ne le jugea nécessaire. Ils remontèrent ensemble l'escalier dont les marches craquaient. Oscar Piper proposa un sandwich, mais l'institutrice avait envie de rentrer chez elle.

Lorsqu'elle se retrouva dans son petit appartement de 74[th] Street, elle se prépara une tasse de thé et s'installa sur un tabouret devant son aquarium. Pendant plus d'une heure, elle s'abîma dans la contemplation de ce monde mystérieux, de cette jungle marine peuplée de tétragonures aux teintes de néon et de bettas aux formes étranges et délicates, de pantodons et de scalaires semblant sortir de quelque peinture de Dali. Elle s'amusa même à observer un gros escargot de rivière qui, centimètre par centimètre, s'efforçait d'atteindre la surface du bocal pour respirer. Elle observait ses progrès en les comparant à ceux, encore plus lents, qu'elle faisait elle-même dans l'affaire qui la préoccupait. Enfin le gastéropode à la coquille grisâtre émergea ; il parut aspirer une gorgée d'air qu'il rejeta aussitôt puis, satisfait, il se laissa couler jusqu'au fond, dans un sillage de petites bulles.

« Après l'effort, la détente, une très bonne idée », se dit Miss Withers. Elle éteignit la lumière au-dessus de l'aquarium et son monde merveilleux devint aussitôt un simple récipient de verre empli d'eau trouble et peuplé de ternes vairons. L'institutrice n'avait évidemment pas la même faculté de repos que son escargot car elle se tourna et se retourna toute la nuit sur son lit, et quand elle s'endormit enfin, elle rêva qu'elle se frayait un chemin dans la neige, suivant à rebours sa propre piste, à la recherche d'un objet perdu qu'elle ne retrouvait pas.

Elle ne l'avait toujours pas retrouvé quand elle se réveilla. Une sensation de culpabilité la fit se dresser rapidement lorsqu'elle prit conscience de l'heure tardive puis elle se souvint qu'elle était en vacances pour une semaine et n'avait pas de classe à faire ce jour-là. Elle était libre pour la journée, libre de travailler tout à son aise à la solution de l'affaire du soldat étranglé. Elle avait vaguement espéré que son subconscient aurait trouvé cette solution pendant qu'elle dormait, mais elle se trouvait, à son réveil,

exactement au même point que la veille.

Le coup de téléphone de l'inspecteur, juste au moment où elle s'apprêtait à prendre son café, n'arrangea pas les choses. « J'ai pensé que vous seriez contente d'apprendre que nous avons tiré au clair l'affaire Henning », disait-il.

— « Inutile de m'en dire davantage, j'arrive dans un instant », répondit-elle.

Vingt minutes plus tard, elle était à Center Street où elle trouvait l'inspecteur d'humeur radieuse. « Ne vous vexez pas », dit-il, « ce n'était pas une affaire d'amateur, et pas du tout dans vos cordes. Nous avons eu recours aux méthodes classiques éprouvées. Nous nous sommes mis en relation avec la police militaire et... »

— « Et quoi ? »

— « On nous amène l'assassin ce matin. Asseyez-vous, je vais vous résumer l'affaire en deux mots. Notre Henning devait s'embarquer, mais il y a eu un retard imprévu. Rester dans un camp d'embarquement ne lui souriait pas du tout, alors il a essayé de fausser compagnie aux camarades, seulement il est tombé sur un M.P., un de ces vieux chevronnés qui ne se trompe jamais vous savez, ou qui du moins ne l'admet pas, un type du nom de Rapf, le Sergent Rapf. Il emmenait Henning au poste quand celui-ci lui a glissé entre les doigts... faut croire que les lumières de New-York le tentaient !

« Mais le sergent avait tout de suite deviné la direction qu'allait prendre son prisonnier ! Prenant de l'avance, il a sauté dans un taxi et est arrivé ici avant le train. Le rattraper était pour lui un point d'honneur ! Il s'est planté devant la gare de Penn, sachant que son prisonnier débarquerait là et il a fait les cent pas ; quand Henning est sorti il l'a coincé. Malheureusement il n'était pas de service et avant qu'il ait pu requérir les agents de la police militaire de la gare pour lui donner un coup de main, notre homme d'un coup de judo s'était dégagé et avait de nouveau filé... Alors il l'a suivi jusqu'au quartier de Greenwich Village. »

— « Jusqu'à quel point votre histoire est-elle basée sur des aveux, Oscar ? »

— « Presque jusqu'à la fin. Nous bifurquerons au moment où le sergent prétend avoir perdu Henning dans le métro et avoir renoncé à continuer la chasse. Notre opinion — et c'est également celle de la police militaire — est que le sergent, qui a vingt ans de service et se vante de n'avoir jamais laissé échapper un seul prisonnier, a perdu son sang-froid quand il est arrivé à la hauteur de notre homme, et qu'il a cogné un peu trop fort. Il a ensuite essayé de camoufler la chose en crime crapuleux. »

— « Je voudrais bien voir votre prisonnier », fit sèchement Miss Withers, « surtout s'il se promène avec des bas de soie en poche ! »

— « Nous avons une explication à cela aussi. Les hommes que leur service appelait en Amérique Centrale et en Amérique du Sud — et c'est le cas ici puisque le sergent est resté quelque temps dans le secteur de Panama — jouissaient de beaucoup de facilités pour faire des achats de ce genre-là. Ils aiment tous rapporter des cadeaux à la maison et nous pensons que le sergent Rapf avait gardé une paire de bas de soie pour l'offrir éventuellement à une petite amie. Lorsqu'il a eu besoin de camoufler son crime il s'en est servi, espérant ainsi égarer les soupçons sur une femme. »

— « Il y a encore autre chose qui n'est pas très clair », insista Miss Withers. « Comment se fait-il que le corps ait été retrouvé au 444 de Barrow Street ? »

— « Cela s'explique aussi », répondit Piper d'un air triomphant. « Il résulte de notre enquête qu'une licence de mariage a été délivrée à la mairie, il y a environ quatre semaines, à un Ralph Henning et à une Miriam Woorhis. Barrow Street, 444, est l'adresse donnée *par la femme!* Je ne sais du reste pas pourquoi, peut-être a-t-elle vécu là autrefois et ne voulait-elle pas qu'on connaisse sa nouvelle adresse. Toujours est-il que notre Henning était tout simplement à la recherche de sa femme quand le M.P. qu'il avait semé l'a rejoint et lui a fait son affaire. Évidemment il a essayé de camoufler la chose, mais je crois qu'on lui accordera tout de même les circonstances atténuantes et qu'on pourra plaider l'homicide par imprudence. »

— « Cela lui fera bien plaisir ! » fit Miss Withers sans conviction. Elle ne put en dire davantage ; on amenait le prisonnier, un homme hâlé, à la carrure lourde et aux mâchoires épaisses qui avait l'air à la fois bourru et étonné. Il était encadré par deux M.P. et un jeune capitaine assez guindé.

— « Voilà votre prisonnier », dit l'officier. Si vous avez un mandat d'arrêt contre lui nous pouvons nous en dessaisir... mais... » il ne termina pas sa phrase, de toute évidence il entendait dégager sa responsabilité.

— « Alors, Rapf ? » questionna l'inspecteur, « n'essayez pas de nous raconter des histoires ! »

Le sergent aux cheveux grisonnants s'essuya le nez sur sa manche, en dépit des chevrons, et secoua la tête : « Écoutez, je suis père de famille, j'ai trois gosses à Fort Bragg ; l'Armée c'est toute ma vie, et vous voudriez que... »

— « L'Armée c'est toute votre vie, et vous saviez que vous vous feriez casser pour avoir laissé échapper votre prisonnier, alors vous l'avez poursuivi, vous vous êtes colletés, et finalement vous l'avez tué... nous savons cela. »

Le sergent passa sa langue sur ses lèvres : « Faites excuse, Inspecteur, mais vous n'y êtes pas. Oh j'dis pas que j'aurais pas aimé le passer à tabac, histoire de lui apprendre à

vivre à ce type-là qui désertait pour aller rejoindre sa belle, mais pourquoi voulez-vous que je l'aie descendu... »

Le capitaine interrompit : « Au fait, Inspecteur, les états de service de cet homme sont excellents. »

— « Et ils devaient à toute force le rester, même au prix d'un crime ! Je regrette mais nous sommes dans l'obligation de le garder sous l'inculpation d'homicide. Étant donné qu'il a agi par excès de zèle, le procureur retiendra peut-être les circonstances atténuantes, je ne sais pas... »

Le Sergent Rapf fut emmené.

Miss Withers avait saisi l'inspecteur par le bouton de son veston : « Oscar, vous nagez tous dans cette affaire. Le sergent n'a tué personne, et même s'il avait tué il n'aurait pas été chercher un bas de soie pour étrangler sa victime ! »

— « Tiens ! vous pouvez reconnaître un innocent d'un coupable rien qu'en le regardant, vous ? Vraiment ? tout comme s'il avait un signe sur la figure ? »

Les yeux de l'institutrice semblèrent s'agrandir : « Le Signe de Caïn ! Oui, Oscar, c'est précisément cela... du moins quelquefois... Et quand je pense que je l'avais sous les yeux depuis le début !... »

— « Qu'est-ce que vous aviez sous les yeux ? Oh ! écoutez, j'ai beaucoup à faire, il faut que je voie le juge d'instruction. »

— « A votre aise, mais acceptez un conseil d'amie : trouvez pour le sergent un autre chef d'accusation, gardez-le plutôt comme témoin oculaire, si vous avez besoin de lui. Ah ! et encore un autre conseil : vous devriez tout de suite envoyer un télégramme. »

L'inspecteur passa la main dans ses cheveux clairsemés : « Un télégramme, pour qui ? »

— « *A* qui, vous voulez dire, eh bien je ne sais pas encore, je vais aller jusqu'à la Mairie voir cela, mais d'ores et déjà je puis vous en donner le libellé, ce sera : CHÉRIE AI PERMISSION TRENTE JOURS ARRIVE CE SOIR... »

— « Et signé de ? »

— « Je ne sais pas encore non plus. » Et elle s'éloigna rapidement.

***

Le télégramme que l'inspecteur laissa finalement partir à contrecœur était adressé à une personne qui n'avait pas encore figuré dans l'affaire. Le destinataire était en effet une certaine Mrs. Robert Ballentyne et l'adresse 444, Barrow Street ; il était simplement signé « BOB ». Le télégraphiste avait en outre reçu ordre de le laisser sur la table du hall d'entrée.

— « Vraiment je n'y comprends rien », disait l'inspecteur, « pourquoi ne pas prendre tout bonnement un nom dans l'annuaire téléphonique ? »

— « Attendez, et vous verrez », répliqua Miss Withers. « Vous ne comprenez pas la signification du Signe de Caïn, Oscar, ni du fait

qu'un Caporal Robert Ballentyne a épousé Mavis Vidor à la Mairie au mois de juin dernier. »

— « Vous en êtes toujours à votre mystérieuse espionne aux initiales « M.V. » ! C'est du radotage ! »

— « Oui, j'en suis toujours là, comme vous le dites si aimablement. Au fait, Oscar, si on a laissé un agent en faction dans le hall où l'on a trouvé la victime, j'aimerais qu'on le rappelle. »

— « C'est vous que je voudrais voir rappelée », répondit l'inspecteur d'un ton excédé. « Je jouerai le jeu jusqu'au bout, je vais donner les ordres nécessaires, mais je veux bien être pendu si... »

— « Vous ne serez pas pendu mais l'assassin le sera », fit-elle vivement, « et maintenant excusez-moi il faut que je me mette en rapport avec le F.B.I. ».

— « Mais enfin, pourquoi ? » questionna l'Inspecteur.

***

Il n'avait pas encore épuisé toutes ses questions lorsqu'à huit heures ce même soir, il arriva au rendez-vous fixé par Miss Withers, au métro de Sheridan Square. « Au moins, vous êtes à l'heure », fit-elle, « j'espère que... Ah ! le voilà. »

Elle pria l'inspecteur d'attendre et s'écarta quelques instants. Elle revint et tous deux remontèrent la rue, suivant à quelques pas d'intervalle un jeune homme vêtu de l'uniforme militaire, le calot posé crânement sur le côté qui portait un volumineux sac de toile sur le dos. Il pénétra sous le porche de l'immeuble du 444 de Barrow Street. Lorsqu'ils y arrivèrent eux-même, le soldat était déjà dans l'escalier, gravissant les marches d'un pas rapide.

L'inspecteur, intrigué malgré lui, s'apprêtait à le suivre lorsque Miss Withers le retint par le bras : « Regardez, Oscar », murmura-t-elle, « le télégramme n'y est plus ! et si vous voulez voir... » elle indiquait une nouvelle carte de visite, toute propre, qui avait été fixée sur le tableau accroché au mur. On y lisait *Ballentyne, 2e étage à droite.*

Ils montèrent l'escalier et eurent le temps d'apercevoir le soldat qui sonnait à l'étage indiqué. La porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune femme. Sans une seconde d'hésitation elle jeta ses bras autour du cou du jeune homme en criant : « Bob ! mon chéri ! »

Deux bras se refermèrent sur elle, mais sans amour, et les yeux de l'homme qui la tenait étroitement embrassée devinrent soudain implacables et perçants.

— « Mon nom n'est pas Bob. Je suis McCabe, du Bureau Fédéral des Recherches. Au nom de la loi, je vous arrête, Mrs. Ballentyne !... »

— « Alias Mrs. Max Tewalt, alias « La Cerise », alias une douzaine d'autres noms mais en réalité Mina Vance », interrompit l'institutrice qui s'était approchée avec

l'inspecteur. « Merci de la personnification, Mr. McCabe. Je savais bien qu'une femme qui a érigé en profession le mariage avec des soldats dans l'unique but de toucher leur allocation militaire ne pourrait pas se souvenir du physique de toutes ses dupes ! »

La réponse de la femme ne peut pas être imprimée.

— « On ferait bien de vous désinfecter la bouche avec du savon », dit Miss Withers. « Je me souviens de vous, Mina Vance; vous trichiez déjà à l'école, et à un certain arbre de Noël vous avez resquillé pour vous faire donner trois fois des sacs de bonbons ! Vous aviez des dispositions... »

L'Inspecteur en avait entendu assez. Il se tourna vers McCabe : « Je crois que l'affaire me regarde maintenant, je vais arrêter cette femme sous l'inculpation de meurtre. »

— « Mais nous avons contre elle une présomption d'espionnage... »

Miss Withers les avait doucement poussés dans le salon du coquet petit appartement, visiblement peu souvent habité. Les deux hommes revendiquaient chacun courtoisement la garde de la prisonnière qui les injuriait tous les deux. L'institutrice avait entre temps trouvé le sac de la femme sur un meuble, et en avait tiré un trousseau de clés avec lequel elle s'était éclipsée discrètement.

Cinq minutes plus tard elle était de retour, pâle et défaite. Les deux hommes discutaient toujours, chacun restant fermement sur sa position.

— « Si vous vouliez seulement m'écouter un instant », commença-t-elle.

L'inspecteur lui fit signe de se taire : « Je regrette McCabe mais dans un cas comme celui-ci... »

« Vous ne savez ni l'un ni l'autre de quel cas il s'agit », interrompit Miss Withers. « Il n'est pas question d'espionnage. Cette femme ne s'intéressait aux mouvements de troupes que pour être certaine du départ immédiat de ses différentes dupes. Elle a épousé le concierge de cet immeuble pour être sûre d'avoir toujours un appartement à sa disposition en cas de retour inopiné d'un de ses maris et aussi parce que, de cette façon, les mandats d'allocation étaient laissés pêle-mêle sur la table du hall avec le reste du courrier. »

McCabe s'entêtait : « Je crois tout de même que l'affaire relève plus de mes services que des vôtres ! Après tout il y a bien des chances pour que le meurtre ait été commis par le dénommé Tewalt... »

— « C'est peu probable », coupa Miss Withers, « car Max Tewalt est actuellement couché dans la salle à manger en bas, un bas de soie proprement noué autour du cou ; il a été surpris tandis qu'il était occupé à brûler les dossiers où le joli couple gardait le nom et le signalement des hommes que Mina épousait, ainsi que la copie des lettres qu'elle leur écrivait. »

La prisonnière s'affaissa brusquement et l'inspecteur dut la soutenir et l'aider à s'asseoir.

— « Elle avait évidemment l'intention de lâcher Tewalt et le métier et d'aller se fixer ailleurs, sous le nom de Mrs. Ballentyne. « Voyons, Oscar », continua Miss Withers, « vous auriez dû comprendre qu'un soldat, aussi extraordinaire soit-il, ne peut pas envoyer à sa sœur à la fois des sabres japonais, des poteries de Pompéi, des souvenirs de l'Amérique Centrale, et des ivoires de l'Alaska ! Non, tous les objets hétéroclites que nous avons vus en bas prouvent qu'elle était en relations avec de nombreux soldats, et sur *tous* les théâtres d'opération ! »

— « Oui, mais... »

— « Et un de ses maris, un homme qu'elle croyait bien en route pour le Continent, est revenu inopinément, alors, il a fallu qu'elle s'en débarrasse. C'est elle qui a tué Ralph Henning, *car seule une femme boutonne un manteau du côté où celui d'Henning était croisé.* C'était clair comme le jour ! Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit au sujet du Signe de Caïn ? »

— « Oui, et alors ? » L'inspecteur et McCabe attendaient tous deux sa réponse, mais ce n'est pas vers eux que se tourna l'institutrice.

— « C'est la trace de farine sur votre joue, ma belle », dit-elle à la prisonnière qui se recroquevillait sur sa chaise, « qui m'a donné l'éveil... Jolie touche du reste, mais un peu *trop* jolie ! J'ai vu le dîner que vous avez préparé et servi hier soir et *aucun des plats n'avait nécessité l'emploi de farine!* je vous ai prise à tricher, comme je vous y prenais lorsque vous étiez dans ma classe ! »

Ce fut tout. On emmena la femme et McCabe serra la main de l'inspecteur, puis celle de Miss Withers : « C'est vraiment un plaisir d'être votre élève, Madame », dit-il.

— « Vous méritez le Prix d'Excellence », fit l'Inspecteur.



LE TROU DE MÉMOIRE

par BARRY PEROWNE



Voici une histoire d'un genre un peu différent de celles que nous vous présentons habituellement mais qui, nous en sommes sûrs, ne vous en plaira pas moins pour cela. Elle entre d'ailleurs tout à fait dans le cadre des récits que notre titre même : « Mystère-Magazine », justifie.

Il s'agit en effet d'une histoire mystérieuse, d'une « histoire énigme » pourrait-on dire et sa lecture évoquera certainement chez vous les noms d'Hoffmann ou d'Edgar Poe.

L'auteur — qui collabore à des revues américaines — a écrit plusieurs romans formant une suite moderne aux aventures de Raffles, cet Arsène Lupin britannique dont le créateur E. W. Hornung est décédé (ceci, bien entendu, avec la permission des héritiers de E. W. Hornung).

Se trouvant en permission en Angleterre chez son beau-père, au cours de cette dernière guerre, Phil Atkey (qui écrit sous le pseudonyme de Barry Perowne) trouva deux exemplaires de l'édition américaine de « Mystère-Magazine » et ne les lâcha plus avant de les avoir dévorés. Enthousiaste de la publication, et avant de repartir pour le front de Normandie, Barry Perowne laissa à son beau-père le manuscrit de cette nouvelle en le priant de l'envoyer à Ellery Queen.

Maintenant que vous savez dans quelles circonstances ce récit fut conçu et rédigé, nous vous laissons apprécier toute l'étrangeté attachante de cette « histoire énigme ».



ANNIXTER aimait ce petit homme comme un frère. Il passa un bras autour de ses épaules par affection, bien sûr, mais surtout pour s'empêcher de tomber.

Il buvait copieusement depuis sept heures ; il était maintenant près de minuit et tout était un peu brumeux.

Le vestibule résonnait des rythmes d'une musique « hot » ; deux marches plus bas, il y avait beaucoup de tables, beaucoup de gens, beaucoup de bruit.

Annixter ignorait complètement le nom de cette « boîte », ni comment, ni quand il y était venu... Il en avait fait tellement depuis sept heures !

— « Ça se résume à cela », s'épancha Annixter, en s'appuyant lourdement sur le petit homme, « une femme vous repousse ou bien le destin vous repousse. C'est la même chose, hein ?... Une femme ou le destin... Alors ?... Alors vous vous dites c'est fini, vous partez et vous essayez de vous consoler ». continua Annixter, « alors vous méditez.

« Vous vous asseyez là... et vous buvez... et vous ruminez... et vous vous apercevez tout à coup que vous avez trouvé la meilleure idée que vous ayez jamais eue de votre vie ! et c'est comme ça... », conclut Annixter «... et ça, c'est ma philosophie... plus vous faites souffrir un auteur dramatique, mieux il travaille ! »

Annixter gesticulait avec tant de véhémence qu'il se serait écroulé si le petit homme ne l'avait soutenu ; il avait les reins solides et de la poigne, le petit homme ; sa bouche était volontaire : une ligne droite presque incolore. Il portait des lunettes hexagonales, sans monture, un chapeau de feutre noir et un élégant complet gris. Il était pâle et bien mis à côté d'Annixter rubicond et tout fripé.

De son comptoir, la jeune fille du vestiaire les regardait, indifférente :

— « Ne croyez-vous pas », dit le petit homme à Annixter, « que vous devriez rentrer chez vous maintenant ? J'ai été très honoré que vous me racontiez l'intrigue de votre pièce, mais... ».

— « Il fallait absolument que je la raconte à quelqu'un », répondit Annixter, « sans cela ma tête éclatait... Ah ! Mon ami, quelle pièce ! quel meurtre, hein ? Cette graduation... »

L'entière, l'éblouissante perfection de la pièce le frappa encore. Il était debout, le sourcil froncé, à réfléchir en oscillant un peu... Il inclina brusquement la tête, chercha à tâtons la main de l'homme et la secoua chaleureusement.

— « Je suis navré de ne pouvoir m'attarder », dit Annixter, « j'ai du travail. »

Il enfonça son informe chapeau, se fraya un chemin sinueux à travers la salle, ouvrit les deux battants de la porte des deux mains, et s'élança dans la nuit.

L'obscurité, pour son imagination surexcitée, était pleine de lueurs vacillantes qui clignotaient dans la nuit.

« *Le Chambre Close* », par James Annixter ? Non ! « *La Chambre Fermée.* » Non ! Non ! « *La Chambre Bleue...* » « *La Chambre Bleue* », par James Annixter...

Inconscient, il quitta le trottoir et un taxi surgissant de l'endroit qu'il venait de quitter, freina brutalement dans un bruit de roues

bloquées qui gémirent sur le pavé humide.

Quelque chose frappa violemment Annixter à la poitrine et toutes les lumières qu'il voyait lui éclatèrent au visage.

Puis, il n'y eut plus du tout de lumières.

***

« Mr. James Annixter, l'auteur « dramatique bien connu, a été renversé par un taxi tard la nuit « dernière, alors qu'il quittait la « Cabane Cubaine ». Après avoir « été traité à l'hôpital pour un choc « cérébral et des blessures superficielles, il a pu regagner son « domicile. »

***

La salle de la « Cabane Cubaine » résonnait des rythmes de l'orchestre; deux marches plus bas, il y avait beaucoup de tables, beaucoup de gens, beaucoup de bruits. La jeune fille du vestiaire regardait avec étonnement Annixter, son pansement au front et l'écharpe noire qui soutenait son bras.

— « Mon Dieu », dit la jeune fille », je ne m'attendais certainement pas à *vous* revoir aussi tôt ! »

— « Vous vous souvenez de moi alors ? » dit Annixter, souriant.

— « Je pense bien ! je vous dois une nuit d'insomnie ! J'ai entendu les freins crier juste après que vous êtes sorti et puis ce choc ! » — Elle frémit : « Je l'ai entendu toute la nuit durant. Et je l'entends encore maintenant, une semaine après ! C'est horrible ! »

— « Vous êtes sensible », dit Annixter.

— « J'ai beaucoup trop d'imagination », admit la jeune fille. « Ainsi *je savais* que c'était vous, avant même de courir à la porte et de vous voir étendu. L'homme avec qui vous étiez était dehors. « Mon Dieu », lui dis-je, « c'est votre ami ! ».

— « Qu'a-t-il répondu ? » demanda Annixter.

— « Il a dit : « Ce n'est pas mon ami, c'est juste quelqu'un que j'ai rencontré !... » « C'est bizarre, n'est-ce pas ? »

Annixter se mouilla les lèvres :

— « Qu'entendez-vous » par « bizarre ? » dit-il prudemment. « *J'étais* précisément quelqu'un qu'il avait rencontré. »

— « Oui... mais tout de même », dit la jeune fille du vestiaire, « un homme avec qui vous venez de boire, tué devant vos yeux ! Car il avait sûrement vu la scène ; il était sorti juste derrière vous. On est en droit de penser qu'il aurait au moins pu être intéressé. Eh bien, quand le conducteur sortit du taxi en criant que ce n'était pas de sa faute, et qu'il demanda un témoin, j'ai cherché cet homme... Il était parti ! »

Annixter échangea un coup d'œil avec Ransome, son metteur en scène, qui l'accompagnait, C'était un coup d'œil légèrement intrigué et anxieux.

Pourtant, il sourit à la jeune fille :

— « Non, pas tout à fait, « tué devant ses yeux... » juste un peu secoué, c'est tout ».

Il était inutile de lui expliquer combien curieux et bizarre avait été l'effet de cette secousse sur son esprit.

— « Si vous aviez pu vous voir étendu, avec les phares du taxi qui vous éclairaient...

— « Ah ! encore votre imagination ! » répondit Annixter.

Il hésita juste un instant, puis posa la question pour laquelle il était venu — la question qui avait pour lui une si grande importance. « L'homme qui m'accompagnait... qui était-il ? »

La jeune fille du vestiaire les regarda l'un après l'autre. Elle secoua la tête : « Je ne l'avais jamais vu auparavant et je ne l'ai pas revu depuis. »

Annixter eut l'impression qu'elle l'avait frappé au visage. Il avait espéré, terriblement espéré, une autre réponse ; il comptait tellement sur elle !

Ransome posa sur son bras une main apaisante : « De toute façon », dit-il, « puisque nous sommes ici prenons un verre. »

Ils descendirent les deux marches qui les séparaient de la salle où jouait l'orchestre. Un garçon les conduisit à une table et prit la commande de Ransome.

— « Ce n'était pas la peine d'insister », dit ce dernier à Annixter. « Elle ne connaît pas cet homme et vous n'y pouvez rien. A mon avis, James, ne vous en faites pas. Concentrez-vous sur quelque chose d'autre. Donnez-vous une chance. Après tout, il y a à peine une semaine depuis que... »

— « Une semaine ! » s'écria Annixter, « Mon Dieu ! Mais regardez donc ce que j'ai fait pendant cette semaine : les deux premiers actes en entier et le troisième jusqu'au point crucial — le nœud de toute l'histoire : la solution, la scène sur laquelle repose toute la pièce. Elle aurait été terminée cette pièce. Bill — la meilleure pièce que j'aie jamais faite — terminée depuis deux jours, s'il n'y avait pas eu » — il se frappa le front — « cet extraordinaire trou de mémoire, cette damnée petite fantaisie de mon cerveau ! »

— « Vous avez reçu un choc terrible. »

— « Cela ? » répondit Annixter avec mépris en jetant un regard sur son bras en écharpe, « je ne l'ai même jamais senti et cela ne m'a pas gêné. Je me suis réveillé dans l'ambulance avec ma pièce aussi vivante dans mon esprit qu'au moment où le taxi m'a heurté — plus vivante, peut-être même, car j'étais dégrisé et je savais ce que je tenais : un succès, quelque chose qui ne pouvait pas échouer ! »

— « Si vous vous étiez reposé », dit Ransome, « comme le docteur vous l'avait dit, au lieu de rester assis dans votre lit à griffonner nuit et jour... »

— « Me reposer ? » Annixter rit doucement. « Il me fallait tout mettre noir sur blanc. On ne se repose pas quand on a une pareille idée. C'est pour cela que nous vivons, nous autres auteurs dramatiques. C'est *notre* vie ! J'ai vécu huit vies entières dans ces huit personnages, ces cinq derniers jours. J'ai vécu si intensément en eux, Bill, que ce n'est qu'au moment d'écrire la dernière scène que j'ai réalisé ce que j'ai perdu. Ma pièce tout entière est là : savoir comment Cynthia fut poignardée dans cette chambre sans fenêtre où elle s'était enfermée et barricadée. Comment l'assassin est-il parvenu jusqu'à elle ? *Comment la chose s'est-elle produite ?* »

Annixter poursuivit : « De nombreux écrivains, meilleurs que moi, ont essayé d'imaginer un meurtre dans une chambre close ; ils ne l'ont jamais fait de manière convaincante, ils ne sont jamais arrivés à la perfection, c'était compliqué, tiré par les cheveux ! Je l'avais, moi, la solution, *je l'avais !* Simple, parfaite, manifestement évidente pour le spectateur quand on la lui mettait sous les yeux ! Et cela c'était ma pièce tout entière : le rideau se levait sur cette chambre close et se baissait sur elle ! C'était cela ma trouvaille : *Comment la chose s'est produite?* C'était en quelque sorte un dédommagement que le sort m'accordait, parce qu'une femme que je croyais aimer m'avait repoussé ! J'avais médité et j'avais résolu le problème de la chambre close ! Et un taxi me l'a chassé de l'esprit ! »

Il poussa un long soupir : « J'ai passé deux jours et deux nuits, Bill, à essayer de retrouver cette idée : *comment la chose s'est produite!* Impossible à retrouver !... Je suis un auteur dramatique capable, je connais mon métier ; j'aurais pu terminer ma pièce, mais elle aurait été comme les autres, imparfaite, tirée par les cheveux ! Ça n'aurait pas été *« ma » pièce !* Et il y a un homme quelque part dans cette ville — un petit homme à lunettes hexagonales — qui possède mon idée et qui la possède parce que je la lui ai confiée. Il faut que je retrouve ce petit homme et que je reprenne ce qui m'appartient! Il le faut ! Vous ne comprenez donc pas cela, Bill ? *Il le faut !* »

***

« Le monsieur qui, dans la nuit
« du 27 janvier, à la « Cabane
« Cubaine », a écouté si patiemment
« un auteur dramatique lui exposer
« le thème général d'une pièce, est
« prié de comuniquer avec la Boîte
« Postale n°... Il en tirera un profit
« certain. »

Un petit homme qui avait dit : « Ce n'est pas mon ami, c'est juste quelqu'un que j'ai rencontré... »

Un petit homme qui avait assisté à un accident, mais qui n'avait pas attendu pour témoigner...

La jeune fille du vestiaire avait

raison. Il y avait quelque chose d'un peu bizarre, là-dessous.

Un peu bizarre ?

Au bout de quelques jours, quand les annonces qu'il avait fait insérer n'apportèrent aucune réponse, Annixter commença à trouver cela très bizarre.

On lui avait retiré son écharpe, mais il ne pouvait pas travailler. De temps en temps il s'asseyait devant son manuscrit presque terminé, le relisait de près, avec une farouche attention en se disant : « Cette fois, cela va *sûrement* revenir ! » pour en arriver à se heurter toujours à ce trou noir, à cette affolante lacune de mémoire.

Il quitta son travail et se mit à errer dans les rues. Il hanta les bars et les cafés. Il parcourut des kilomètres en autobus et en métro, surtout aux heures d'affluence. Il regarda un million de visages, mais ne rencontra pas celui du petit homme aux lunettes hexagonales.

La pensée de cet homme obsédait Annixter. C'était affolant, c'était injuste, c'était une torture que de penser qu'un petit citoyen ordinaire, rencontré par hasard, se promenait tranquillement quelque part ayant en tête le dernier maillon de sa pièce — la pièce du célèbre James Annixter — la meilleure qu'il ait jamais faite — et sans avoir idée de ce qu'il possédait, probablement sans l'imagination suffisante pour pouvoir s'en rendre compte et certainement sans se douter de ce que cela représentait pour Annixter !

Ou bien *avait-il* une idée derrière la tête ? Peut-être n'était-il pas aussi ordinaire qu'il en avait l'air ? Avait-il vu ces annonces, en avait-il tiré de louches projets pour son propre compte ? Avait-il dans le crâne un plan quelconque pour faire chanter Annixter ?

Plus Annixter pensait à cela, plus il sentait que la jeune fille du vestiaire avait raison, qu'il y avait vraiment quelque chose de très bizarre dans la façon dont le petit homme s'était comporté après l'accident.

La pensée d'Annixter se concentrait sur l'homme qu'il recherchait, il essayait d'approfondir les raisons cachées de sa disparition subite après l'accident, de son silence à la suite des annonces.

L'imagination d'Annixter était féconde et le portait à dramatiser. Le petit homme qui lui avait semblé si ordinaire commençait à prendre une tournure sinistre dans son esprit...

Mais quand il lui fut donné de revoir le petit homme, il se rendit compte combien toutes ces suppositions étaient absurdes, tellement absurdes qu'elles en devenaient risibles. Le petit homme était si respectable, ses épaules étaient si droites, son complet gris si propre, son chapeau de feutre noir si carrément posé sur sa tête...

Les portes du métro étaient en train de se fermer quand Annixter l'aperçut debout sur le quai, avec une petite mallette dans une main

et un journal du soir plié sous l'autre bras. La lumière du train brillait sur sa figure pâle et guindée, ses lunettes hexagonales étincelaient. Il se dirigeait vers la sortie au moment où Annixter s'élança vers les portes qui se fermaient ; il se faufila entre elles et sauta sur le quai.

La tête dressée pour voir pardessus la foule, Annixter joua des coudes, monta les escaliers quatre à quatre et posa la main sur l'épaule du petit homme. « Un instant ! » dit Annixter, « je vous cherchais ! »

Le petit homme s'arrêta immédiatement au contact de la main d'Annixter ; puis il tourna la tête et le regarda. Ses yeux étaient pâles, derrière les verres hexagonaux sans monture — d'un gris pâle. Sa bouche était une ligne droite presque incolore.

Annixter se souvint de l'avoir aimé comme un frère, l'espace d'un soir. Le fait de le retrouver si heureusement était un soulagement si grand qu'il lui enlevait ses idées noires. Il tapa affectueusement sur son épaule :

— « J'ai à vous parler, ce ne sera pas long. Allons quelque part. »

Le petit homme répondit : « Je ne vois pas du tout ce que vous pouvez avoir à me dire. »

Il s'effaça légèrement pour laisser passer une femme. La foule descendue du train avait diminué, mais il y avait encore des gens qui montaient et descendaient. Poliment attentif, il regarda Annixter qui lui dit : « Naturellement, vous ne voyez pas ! C'est tellement bête ! vous savez... C'est à propos de cette pièce. »

— « Quelle pièce ? »

Annixter ressentit une légère anxiété :

— « Rappelez-vous, j'étais ivre cette nuit-là, très ivre, mais, si j'ai bonne mémoire, vous n'aviez pas bu du tout, vous. »

— « Je ne me suis jamais enivré de ma vie. »

— « Bravo ! Alors, vous n'aurez aucune peine à vous rappeler la petite chose que je vous demande. » Il sourit et secoua la tête : « Vous en avez pour une minute à me la dire. Je pensais... »

— « Je ne sais pas ce que vous pensiez », répondit le petit homme, « mais je suis absolument sûr que vous me prenez pour quelqu'un d'autre. Je n'ai aucune idée de ce dont vous me parlez ! Je ne vous ai jamais vu de ma vie. Je regrette. Bonsoir. »

Il se retourna et monta l'escalier. Annixter le regarda fixement. Il ne pouvait en croire ses oreilles et suivit pendant un instant le petit homme d'un regard stupéfait, puis un flot de colère et de soupçons balaya sa stupeur. Il monta l'escalier en courant et le saisit par le bras.

— « Un moment seulement », dit Annixter. « J'étais peut-être ivre, mais... »

— « Cela me paraît évident !

Est-ce que ça vous gênerait de retirer votre main ? »

Annixter se contrôla : « Excusez-moi. Pourtant, laissez-moi mettre les choses au point. Vous dites que vous ne m'avez jamais vu auparavant. Alors, vous n'étiez pas à la « Cabane Cubaine » le 27 — entre dix heures et minuit ? Vous n'avez pas bu un verre ou deux avec moi et écouté une idée de pièce qui venait juste de me surgir à l'esprit ? »

Le petit homme regarda Annixter avec assurance : « Je vous ai dit que je ne vous ai jamais vu avant ce jour. »

— « Vous ne m'avez pas vu renversé par un taxi ? » poursuivit Annixter, tendu. « Vous n'avez pas dit à la demoiselle du vestiaire : « Ce n'est pas mon ami, c'est simplement quelqu'un que j'ai rencontré ? »

— « Je ne sais pas de quoi vous parlez », répondit l'autre aigrement.

Il essaya de tourner le dos, mais Annixter agrippa son bras de nouveau.

— « Je ne sais rien de vos affaires privées », dit Annixter entre ses dents, « et je n'en veux rien savoir. Peut-être aviez-vous de bonnes raisons de ne pas vouloir servir de témoin à cet accident. Peut-être en avez-vous d'autres qui justifient votre attitude actuelle à mon égard : je veux les ignorer, et cela m'est égal. Mais il y a un fait ! *Vous êtes* l'homme à qui j'ai raconté ma pièce ! »

« Je vous demande de me répéter l'histoire telle que je vous l'ai déjà racontée. J'ai mes raisons — des raisons personnelles, qui ne concernent que moi. *Je vous demande simplement de me redire cette histoire !* »

— « Vous me demandez-là quelque chose d'impossible », répondit le petit homme, « puisque je ne l'ai jamais entendue ».

Annixter fit un effort terrible pour garder son sang-froid.

Il continua : « C'est de l'argent que vous désirez ? Une sorte de chantage ? Dites-moi ce que vous voulez, je vous le donnerai ! Bon Dieu, j'irai jusqu'à vous donner une participation à ma pièce ! C'est de l'or en barre ! Je le sais, parce que je connais mon métier. Mais, peut-être, peut-être... » dit Annixter, frappé d'une idée soudaine, « peut-être *le connaissez-vous aussi le métier*, hein ? »

— « Vous êtes fou ou ivre », répondit le petit homme. D'un brusque mouvement, il dégagea son bras et monta les escaliers en courant. En bas, un train arrivait bruyamment ; des gens se hâtaient de descendre. Il les esquiva et se faufila parmi eux avec une rapidité extraordinaire.

Il était petit et léger et Annixter était lourd. Le temps d'atteindre la rue, il n'y avait plus trace du petit homme... Il avait disparu...

***

Son idée était-elle de lui voler sa pièce ? se demandait Annixter. Est-

ce que, grâce à un hasard insensé, le petit homme nourrissait la fantastique ambition de devenir auteur dramatique ? Ou bien peut-être avait-il présenté en vain pendant des années ses précieux manuscrits à tous les directeurs de théâtres ? La pièce d'Annixter lui était-elle apparue comme un aveuglant éclair dans ce sombre horizon de rebuffades et d'échecs ? Avait-il cru pouvoir impunément la voler parce qu'elle lui avait paru être l'heureuse inspiration d'un ivrogne qui, le lendemain, aurait complètement oublié avoir trouvé une idée exceptionnelle ?

Ce serait risible, pensait Annixter ! Et cela ne manquerait pas d'ironie...

Il prit un autre verre. C'était le quinzième, depuis que le petit hommes aux lunettes hexagonales lui avait échappé, et Annixter commençait à atteindre le degré où il ne savait plus le nombre d'endroits où il avait bu pendant toute la nuit. C'était aussi le moment où il commençait à se sentir mieux, où son esprit commençait à travailler.

Il pouvait imaginer combien le petit homme avait dû se rendre compte de la qualité de la pièce à mesure qu'on la lui racontait avec des hoquets.

« Voilà ma pièce » avait dû se dire le petit homme. « Il faut que je l'aie. Il est ivre, il marine dans l'alcool, demain il ne se rapellera plus un traître mot ! Allez, monsieur! Allez, continuez à parler ! »

Le fait est que c'était risible qu'Annixter ait oublié sa pièce le lendemain. Il arrivait à Annixter d'oublier quelques petites choses — des choses sans importance. Mais jamais de sa vie il n'avait oublié le plus petit détail qu'il se proposait d'utiliser dans une pièce. Jamais !

Sauf une fois, à cause d'un taxi qui l'avait renversé.

Annixter but un autre verre. Il en avait besoin. Il était seul, maintenant. Il n'y avait plus de petit homme à lunettes hexagonales pour l'aider à combler ce trou noir. Il était parti, comme s'il n'avait jamais existé, parti aux cent mille diables ! Annixter devait combler ce trou lui-même ! Il *le fallait!* d'une façon ou d'une autre.

De nouveau, il prit un verre. Il avait bu plus qu'il ne fallait... Le bar était plein de monde, et bruyant. Mais il ne remarquait pas le bruit... jusqu'au moment où quelqu'un surgit et lui frappa l'épaule... C'était Ransome.

Annixter se leva, les coudes appuyés sur la table : « Écoutez, Bill, qu'est-ce que vous pensez de ça ? Un homme oublie une idée, hein !... Il veut la retrouver... la retrouver, vous vous rendez compte? L'idée lui vient du fond de sa pensée, s'apprête à l'exprimer... Vous comprenez ? Et quand il part à la recherche de ses mots, l'idée a de nouveau disparu ! Pourquoi ? »

Il oscillait, scrutant du regard Ransome, qui répondit :

— « Prenons un verre, j'en ai besoin pour réfléchir à ça. »

— « *J'ai réfléchi*, moi ! » dit Annixter. Il enfonça son informe chapeau : « A bientôt Bill, j'ai du travail !... »

En louvoyant légèrement, il se dirigea vers la porte et rentra chez lui...

Ce fut Joseph, son domestique, qui lui ouvrit une demi-heure plus tard, alors que la clef d'Annixter d'écrivait des cercles fantaisistes autour de la serrure.

— « Bonsoir, monsieur », dit Joseph.

Annixter le regarda fixement : « Je ne vous avais pas demandé de rester ici ce soir. »

— « Je n'avais aucune raison de sortir, monsieur », expliqua Joseph. Il aida son maître à enlever son pardessus : « J'aime bien de temps en temps profiter d'une soirée tranquille ».

— « Fichez-moi le camp d'ici ! », dit Annixter.

— « Bien, monsieur, le temps d'aller chercher mes affaires. »

Annixter pénétra dans son grand studio et se versa à boire.

La manuscrit de sa pièce traînait sur le bureau. Debout, titubant un peu, verre en main, le sourcil froncé, il regardait la liasse éparpillée de papiers jaunes ; mais il ne commença pas de la lire. Il attendait le moment où il perçut le bruit de la porte d'entrée se fermant derrière Joseph; alors il prit son manuscrit, le carafon, un verre et la boîte de cigarettes. Ainsi chargé, il passa dans le hall et se dirigea vers la chambre de Joseph.

Il y avait un verrou intérieur et cette chambre était la seule de l'appartement à ne pas avoir de fenêtre : deux conditions qui la rendaient seule convenable à ses desseins.

De sa main libre, il tourna le commutateur.

C'était une modeste petite pièce, mais il nota, avec un léger sourire, que le couvre-pied et le coussin qui était sur le vieux fauteuil étaient bleus tous les deux.

« Parfait », pensa-t-il, « c'est de bon augure... « *La Chambre Bleue* », par James Annixter »...

Joseph s'était sûrement allongé sur le lit pour lire le journal du soir qui était resté sur le couvre-pied chiffonné, l'empreinte d'une tête était visible sur l'oreiller. Près de la tête du lit, du côté opposé à la porte, il y avait une petite table couverte de brosses à chaussures et de chiffons.

Annixter balaya de la main tous ces accessoires qui tombèrent sur le plancher. Il posa son manuscrit, la carafe, le verre, les cigarettes, traversa la chambre et verrouilla la porte. Il poussa le fauteuil contre la table, s'assit et alluma une cigarette.

Il se renversa dans le fauteuil, et, tout en fumant, il laissa son esprit se mettre dans l'ambiance

qu'il recherchait : l'état d'âme de Cynthia, la femme de la pièce, la femme qui avait peur, si peur qu'elle s'était enfermée, verrouillée dans une chambre sans fenêtre, dans une chambre rigoureusement close.

« Voilà comment elle était assise », se dit Annixter, « juste comme je le suis maintenant : dans une chambre sans fenêtre, la porte fermée et verrouillée ». Il pensa encore à elle et la vit, poignardée.... dans une chambre sans fenêtre, la porte verrouillée de l'intérieur. *Comment cela s'était-il passé?*

Il y avait moyen de le faire. Lui, Annixter, avait réfléchi à ce moyen, l'avait conçu, inventé... et oublié! En partant de cette idée, il avait imaginé les détails, et maintenant, délibérément, il se replaçait dans ces détails qui le ramèneraient peut-être à l'idée. Il se mettait dans la position de la victime pour que son esprit saisisse à nouveau la technique du meurtrier.

Tout était tranquille, pas un bruit dans la chambre ni dans tout l'appartement.

Longtemps, Annixter resta assis, immobile, jusqu'à ce que sa concentration intense commençât à diminuer. Alors il se détentit et appuya la paume de ses mains contre son front. Puis il saisit le carafon et se composa une boisson corsée. Il avait presque retrouvé ce qu'il cherchait ; il en était tout près, à deux doigts.

« Calme-toi », se dit-il, « repose-toi, détend-toi, et essaie de nouveau dans un instant. »

Il chercha un dérivatif et saisit le journal sur le lit de Joseph. Aux premiers mots qui lui tombèrent sous les yeux, son cœur s'arrêta :

« *La femme, tuée de trois coups* « *de poignard — dont un seul eût été* « *suffisant pour provoquer la mort —* « *se trouvait dans une pièce sans* « *fenêtre et dont l'unique porte était* « *fermée et verrouillée de l'intérieur.* « *Ces précautions minutieuses étaient* « *une habitude chez elle car, sans* « *aucun doute, elle vivait dans la* « *crainte perpétuelle qu'on attentât* « *à sa vie ; elle était en effet connue* « *de la police pour pratiquer le* « *chantage d'une façon continue et* « *impitoyable.*

« *Outre le problème de la chambre* « *hermétiquement close, il reste à* « *savoir pourquoi le crime n'a pas* « *été découvert plus tôt. Le docteur* « *le fait remonter, d'après l'état du* « *corps, de douze à quatorze jours.* »

Douze à quatorze jours...

Annixter relut le fait-divers et laissa tomber le journal. Ses tempes battaient, son visage était blême... Douze à quatorze jours ?... Il était à même de mieux préciser la date : *il y avait exactement treize nuits qu'il s'était assis à la « Cabane Cubaine » et qu'il avait appris au petit homme à lunettes hexagonales la façon de tuer une femme enfermée dans une chambre close!*

Annixter resta sans bouger un

instant, puis il se versa un verre, un grand verre.

Il en avait besoin ! Il éprouvait une étrange sensation, à la fois d'étonnement et de terreur.

Treize nuits auparavant, lui et le petit homme s'étaient trouvés dans le même cas. Tous deux avaient souffert par une femme. Et à la suite de cela, l'un d'eux avait conçu une pièce se terminant par un meurtre, l'autre avait fait de cette pièce une réalité !

« Et moi, qui ce soir même, lui avais offert une participation ! Je lui avais parlé d'or en barre ! »

C'était ridicule ! Tout l'or du monde n'aurait pas fait avouer au petit homme qu'il connaissait Annixter et que celui-ci lui avait raconté l'intrigue d'une pièce : Comment tuer une femme enfermée dans une chambre verrouillée ! Et lui, Annixter, était la seule personne au monde capable de dénoncer cet homme ! Même s'il ne pouvait dire exactement — parce qu'il l'avait oublié — comment il avait raconté au petit homme la façon dont le meurtre pouvait être commis, il pourrait tout au moins mettre la police sur ses traces et donner son signalement, ce qui faciliterait les recherches. Et une fois sur la piste, la police dénicherait presque certainement les liens qui rattachaient la victime à lui.

C'était une pensée étrange de songer que lui, Annixter, était probablement la seule menace, le seul danger pour ce petit homme pâle, bien mis, à lunettes hexagonales. La seule menace... et évidemment le petit homme devait bien s'en douter.

Il avait dû être très effrayé après avoir lu que l'auteur dramatique, en sortant de la « Cabane Cubaine » n'avait eu que des « blessures superficielles ». Il avait dû l'être bien plus encore quand les annonces d'Annixter avaient commencé à paraître. *Et qu'avait-il éprouvé ce soir, quand Annixter lui avait posé la main sur l'épaule ?...*

Une curieuse idée prenait corps maintenant dans l'esprit d'Annixter : depuis ce soir, et depuis ce soir seulement, il constituait un danger pour le petit homme. Un danger mortel, étant donné les conclusions que le petit homme ne manquerait pas de tirer après la publication par la presse de la découverte du crime dans la chambre close. La nouvelle avait été annoncée ce soir et il avait un journal sous le bras !...

L'imagination d'Annixter était féconde et pleine de ressources.

Il était évidemment tout à fait possible qu'après avoir perdu la trace du petit homme à la station de métro, celui-ci renversant les rôles, *se fût mis à le suivre...* lui, Annixter.

Et Annixter avait renvoyé Joseph. Graduellement il réalisa qu'il était tout seul dans l'appartement, seul dans une chambre sans fenêtre et la porte fermée à clef derrière lui.

Annixter ressentit tout à coup

une panique insensée qui le glaça.

Il se leva à demi, mais il était trop tard.

Il était trop tard, parce qu'à ce moment, un poignard acéré, mince, délicat, s'enfonçait inexorablement dans son dos, entre les côtes.

La tête d'Annixter s'inclina lentement en avant, jusqu'à ce que sa joue reposât sur son manuscrit. Il émit un râle, un seul, bizarre, indistinct que l'on aurait presque pu prendre pour une sorte de rire...

Annixter venait de se souvenir...



LES CENDRES DE M. KIROSHIBU

par JAMES YAFF



En vous présentant dans le nº 1 de « Mystère-Magazine » : Le cadavre dans l'Ascenceur », *nous vous avions dit combien le rédacteur en chef d'« Ellery Queen's Mystery-Magazine » à New-York avait été surpris d'apprendre que l'auteur de ce récit était âgé de 15 ans! Devant les réelles qualités montrées par ce benjamin des auteurs d'histoires policières, Ellery Queen n'avait pas manqué de l'encourager à persévérer dans une voie où il avait toutes chances de se distinguer après des débuts si prometteurs. Enhardi par ce succès — mérité — le jeune James Yaff, un an après, adressa à la direction d' « Ellery Queen's Mystery-Magazine » son deuxième essai que nous avons le plaisir de publier aujourd'hui.*

C'est encore une aventure de son héros Paul Dawn, grand spécialiste de la découverte de la vérité dans ce qu'il appelle les crimes « impossibles ».

Il faut toujours que James Yaff se distingue par l'inattendu de ses paroles ou de ses actes. Ainsi, dans la lettre qui accompagnait l'envoi de son manuscrit, le jeune auteur ne faisait-il pas cette étonnante déclaration : « Je vous signale en passant que la méthode employée pour l'accomplissement du crime « impossible » dans « *Les cendres de Mr. Kiroshibu* » est pratiquement réalisable, je l'ai essayée moi-même ! »... *Espérons pour le jeune Mr. Yaff que cet essai ne fut que... partiellement (!) pratiqué...*



Il s'assit dans le wagon-restaurant du « Florida Special ». Le gentleman japonais, petit, bien d'aplomb, qui était assis en face, leva le regard sur lui, à travers ses lunettes aux bords de corne, et lui fit un grand sourire. Paul Dawn lui sourit en réponse, et se plongea dans la lecture de la carte. Le gentleman japonais s'expliqua avec son artichaut.

Paul nota distraitement qu'il y avait de la soupe aux asperges, mais il n'arriva pas à concentrer son attention sur la composition de son menu. Son regard glissa par-dessus

la carte ; il se surprit à dévisager le gentleman japonais. C'était un homme bien mis, habillé avec un goût impeccable qui en était presque agaçant. Il mangeait son artichaut avec une délicatesse et un raffinement dignes du traité de « Savoir-vivre » le plus rigoureux. Type sans imagination ; tel fut le verdict de Paul. Pas le sens de l'humour ; méticuleux par excellence.

Ces gens méticuleux passent toujours à côté des bonnes choses de la vie, pensa Paul. Les « bonnes choses » dans la vie de Paul Dawn se comptaient au nombre de trois : les mots croisés, son imagination qui pouvait l'emporter au delà des réalités quand celles-ci commençaient à devenir fastidieuses, et le S.C.I... le Service des Crimes Impossibles... le service le plus obscur de la Brigade Criminelle de New-York, dont Paul était Grand Potentat Numéro Un.

Il y avait une chose chez le gentleman japonais qui piqua son intérêt. Sur la table devant lui, celui-ci avait posé une urne. C'était une urne en cuivre noir, qui ressemblait quelque peu à un vase de fleurs, scellée complètement en haut. Un motif décoratif verdâtre serpentait autour. Une sorte de dragon, supposa Paul. Cette bizarre urne noire excita extrêmement sa curiosité. Que renfermait-elle ? Pourquoi le gentleman japonais l'avait-il apportée à table ?

Et, pendant que Paul Dawn était tout yeux pour l'urne, il sentait le regard du japonais peser sur lui. Paul leva les yeux vers le sourire chaleureux de l'Oriental.

— « Excusez, s'il vous plaît », murmura le Japonais.

Derechef, Paul se plongea de nouveau dans le menu.

Mais le gentleman japonais continua à sourire. On sentait qu'il désirait entamer une conversation. Paul possédait ce genre de visage franc et ouvert qui pousse les gens à vous parler. Toute sa vie de parfaits inconnus l'avaient accroché dans les gares, les halls d'hôtels, et les ascenseurs pour lui seriner leurs ennuis dont il se souciait peu.

— « Remarque vous admirez urne », dit le gentleman japonais. « Content que vous appréciez œuvre d'art. »

Paul s'agita. Ses vacances entières allaient être gâchées. Il imagina des discussions sur l'art qui se poursuivraient tout le long du chemin jusqu'à Miami Beach.

— « C'est assez extraordinaire », dit-il en se renfrognant.

Le gentleman japonais sourit.

— « Extraordinaire aussi est son emploi. S'il vous plaît, je suis le Docteur Howard Kiroshibu. Frères Kiroshibu, Poteries Orientales. Vous connaissez peut-être l'établissement ? »

Paul fit un signe de tête négatif, espérant que la conversation ne recommencerait pas. Mais non.

— « Vous êtes Paul Dawn, le fameux détective », poursuivit Howard Kiroshibu. « Facile vous

reconnaître, par photographies dans journaux. »

Paul secoua la tête affirmativement, essayant de paraître flatté.

— « Votre travail extrêmement connu à moi-même et à feu frère Henry. Science du raisonnement déductif pas inconnue aux fils du Soleil Levant. »

Paul dit qu'il était très content d'apprendre que le Dr. Kiroshibu s'intéressait à son travail ; son regard glissait de nouveau vers la curieuse urne noire qui était restée sur la table, mystérieuse et troublante.

Howard Kiroshibu sourit et fit signe de la tête ; une lueur d'amusement parut dans ses yeux.

— « Peut-être, Mr. Dawn, vous qui passez temps à résoudre énigmes, vous entreprendriez humble problème pour moi. »

Paul marmotta quelque chose qui disait qu'il était en vacances.

— « Je suis désolé », dit le Dr. Kiroshibu, regardant le sol avec une triste mine. « Aurais été très honoré d'obtenir conseil de grand expert. Difficulté concerne urne noire dont vous venez de parler. »

Paul leva les yeux. Alors, le Dr. Kiroshibu, aux manières élégantes, s'inquiétait au sujet de l'urne ! La curiosité de Paul allait grandissant.

— « Quel est votre problème ? »

Kiroshibu sourit.

— « Très content de voir votre intérêt. Je crains, Mr. Dawn, qu'à qu'à quelque moment pendant long voyage qui se dresse devant nous, cette urne sera volée. »

— « Pourquoi ? »

— « A cause de grande valeur du contenu. »

— « Que contient l'urne ? » demanda Paul, en essayant de cacher son vif intérêt.

— « Histoire très compliquée », dit Kiroshibu comme s'il ronronnait. « La condenserai pour votre convenance. Semaine passée, mon frère et associé, Henry Kiroshibu, est malheureusement allé rejoindre ancêtres. »

— « Il est mort ? »

— « Comme vous dites. Dans disposition testamentaire de ses biens et propriétés, Henry m'a fait cadeau sa part de notre compagnie et de beaucoup d'affaires financières, sous une condition. Condition, Mr. Dawn, de nature très peu ordinaire. »

Paul alluma une cigarette et exhala un rond de fumée de proportions satisfaisantes.

— « Quelle condition, Dr. Kiroshibu ? »

— « Frère m'a demandé de faire brûler son corps — incinérer — et de transporter cendres à Miami Beach, en Florida, endroit dont il était épris, et les disperser sur eau. »

— « Aussi vous voyagez à Miami Beach pour lancer les cendres de votre frère dans l'Atlantique. »

— « Précisément. »

— « Et cette urne noire... »

— « Contient cendres de mon frère. »

Paul Dawn regarda un nouveau rond de fumée se dissiper dans l'espace.

Il ne s'était jamais mis à table avec les cendres d'un homme. C'était une expérience nouvelle, et il voulait la goûter. Paul ferma les yeux, en pensant qu'il était en train d'avaler son potage presque en compagnie d'un cadavre. Mais, bien entendu, des cendres, c'était différent. Pas du tout la même chose qu'un cadavre. On ne pourrait guère attraper une pincée de cendres dans le tas et dire : « Ceci était l'œil droit de Kiroshibu », ou « Ceci faisait partie de son estomac. » Quelle sale poussière que des cendres !

Paul entendit le ronronnement suave d'une voix qui semblait venir du vis-à-vis ! c'était Kiroshibu :

— « Désirez-vous les voir ? »

— « Voir quoi ? »

— « Cendres de mon frère. »

Paul haussa les épaules.

— « Pourquoi pas ? »

Le sourire calme et modéré de Howard Kiroshibu s'élargit quand il défit le couvercle de l'urne noire qui contenait son frère.

Henry Kiroshibu était d'un gris plutôt quelconque, et il ne remplissait qu'à peu près la moitié de l'urne.

Howard Kiroshibu rabattit le couvercle — toujours souriant, sans bruit, mais d'un air triomphant.

Faute d'autre chose à dire, Paul posa la question :

— « Combien pèsent-elles ? »

Il regretta aussitôt cette remarque déplacée. Il avait oublié un instant que les cendres représentaient les restes du bien-aimé frère de l'imperturbable Dr. Kiroshibu.

Mais le gentleman japonais ne fut pas troublé. « Cendres extrêmement légères, urne extrêmement lourde. Pesez dans main, s'il vous plaît. »

Paul prit l'urne, et faillit la laisser tomber. C'était un poids tout à fait exceptionnel. Elle avait l'air de n_ guère peser que cinq livres ; mais en réalité elle devait en faire plus de vingt.

— « Une chose que je n'arrive pas à comprendre », dit Paul. « Les cendres d'un homme sont... eh bien... sont peu courantes. C'est-à-dire, il y a très peu de marché pour les cendres humaines. En d'autres mots, les cendres de votre frère n'ont, comme marchandise, au point de vue économique, aucune valeur. Aussi pourquoi pensez-vous qu'un voleur se donnerait la peine de les dérober ? Voyons, il les vendrait à peu près autant que de la neige au marché ! »

Le Dr. Kiroshibu fit un signe de tête affirmatif.

— « Votre raisonnement, très logique, Mr. Dawn. Vous avez négligé, pourtant, une considération importante. Peut-être pas les cendres qui intéressent voleur, mais l'urne. »

Paul fut embarrassé. « Vous m'avez dit tout à l'heure que

quelqu'un pouvait voler l'urne à cause de la valeur de son contenu. »

— « C'est exactement ce que je voulais dire. Ils voleront *l'urne*, à cause des *cendres*. J'explique. Il existe, à travers tout le pays, nombreux collectionneurs de poterie orientale à signification spéciale. Avant, urne noire que je tiens à la main n'avait aucune signification ; donc, aucune valeur pour collectionneurs. Urne, pourtant, s'est valorisée dans ces derniers jours. *A été employée pour transporter cendres de mon frère à Miami Beach*. Vous imaginez, peut-être, sentiment d'orgueil et de triomphe qui remplirait le cœur de quelque collectionneur qui obtiendrait pour collection personnelle l'urne même qui avait servi à transporter cendres du plus grand marchand de poterie du monde. Et si cendres se trouvaient toujours intacte dans l'urne, trouvaille aurait valeur sans limites ! »

Paul Dawn avait entendu des quantités d'histoires de fou au cours de ses tribulations avec le S.C.I., et son imagination était assez forte pour supporter la plupart d'entre elles sans broncher. L'idée que le vol de cendres humaines pouvait provoquer des violences criminelles était nouveau pour lui. Il était incrédule. « Pensez-vous vraiment que quelqu'un pourrait convoiter les cendres de votre frère comme pièce de collection ? »

Se penchant vers Paul avec empressement, Kiroshibu répondit : « Prenez cendres. Emportez dans compartiment ; cachez ; protégez ; gardez loin du mal. Et rendez-les-moi en bonne condition à notre arrivée à Miami Beach. Pour ceci, donne des garanties, vous recevrez rémunération généreuse. »

Paul Dawn était tenté. Le cas était bien curieux, et ses fonctions semblaient faciles à remplir. Mais ce n'était pas un crime impossible. Ce n'était même pas un crime du tout. Et Paul était spécialiste en crimes impossibles. A New-York, il avait refusé de s'occuper de tout problème à moins qu'il ne présentât non seulement des difficultés, mais des impossibilités.

— « Désolé », dit Paul. « Il m'est impossible de m'intéresser à l'affaire. »

Le gentleman japonais parut extrêmement malheureux. « C'est votre dernière réponse ? »

— « J'ai peur que oui. »

Kiroshibu se leva de la table et se dirigea vers la porte du wagon. Paul le regarda avec une expression d'incompréhension quand il disparut

Ce fut la dernière fois que Paul Dawn vit le gentleman japonais vivant.

***

Un mot en six lettres signifiant « Buffle aquatique de l'Afrique du Sud », lui aurait convenu très bien. à onze heures et demi cette nuit-là, Paul Dawn, dans son pyjama neuf, était assis dans la couchette inférieure numéro huit, sans pouvoir s'endormir. Paul grattait son men-

ton ; et le pyjama grattait Paul. Un magazine de mots croisés était ouvert devant lui ; le grand détective avait très peu l'aspect « détective » en se débattant dans l'océan de mots que représentait le « Problème de Mots Croisés N° 14. ». Les numéros 1 à 13 avaient été expédiés pendant l'heure et demie écoulée.

Un petit bruit vint interrompre le courant de ses pensées. Quelqu'un tapait au dossier de son lit.

— « Allez-vous-en ! » dit Paul. C'était le garçon de couloir :

— « Mr. Dawn, êtes-vous éveillé ? »

— « Non, je parle en dormant. Fichez-moi la paix ! »

Une large main couleur chocolat se glissa entre les deux rideaux qui fermait sa couchette, tâtonnant dans le noir. Paul la regarda, fasciné, jusqu'à ce qu'elle se buta contre son épaule.

— « Vous voilà ! Mr. Dawn ! Éveillez-vous, voulez-vous, Missié ? Il y a eu un accident ! »

Paul se dressa dans son lit.

— « Le train a déraillé ? »

— « Non, Missié. Une diffé'ente so'te d'accident. Le cont'ôleu a dit que vous étiez dans le t'ain et que je devais vous t'ouver tout de suite. »

Paul était agacé. Ça ne lui plaisait pas du tout d'être interrompu au milieu d'un problème de mots croisés.

— « Eh bien, s'il me veut, il lui faudra me prendre en pyjama. »

— « Oui, Missié. »

— « En pyjama *bleu !* », Paul arriva à s'extirper du lit. Il déboutonna le rideau qui fermait la couchette, pendant que ses pieds cherchaient par terre ses pantoufles. Il frissonna ; la nuit était froide, et le train roulait ; il aurait de beaucoup préféré être dans ses draps. Mais le long de l'étroit couloir formé par les rideaux qui cachaient les gens endormis, Paul suivit gentiment le préposé jusqu'au wagon voisin.

Le contrôleur était un homme usé, d'un certain âge, ses lunettes perchées de travers au bout du nez. Il se tenait, l'air inquiet, devant la porte close d'un compartiment. A côté du contrôleur, un gros chinois attendait, vêtu d'une robe de chambre violet foncé. Le contrôleur se présenta simplement comme « Simms », et le digne chinois, comme « Mr. Oscar Kung ».

— « C'est un soulagement de vous voir, Mr. Dawn », dit Simms, en mouillant ses lèvres. « A cause que vous êtes un représentant de la loi, et tout. »

— « Un représentant de la loi en vacances », Paul le lui rappela. « Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? »

Simms se tourna vers le gros gentleman chinois.

— « Vaut mieux que vous l'expliquiez, Mr. Kung. »

— « Très honoré. » Oscar Kung parla d'une voix de baryton riche et résonnante, et ses doubles mentons bougeaient quand il parlait. « Occupe compartiment voisin de

celui-ci. Il y a cinq minutes, j'ai été réveillé d'un profond sommeil par bruit d'une détonation. Le bruit a eu lieu très sûrement dans ce compartiment. Je me suis levé et suis venu frapper à porte de cette chambre roulante. Pas de réponse. Essayai de pousser porte, mais la trouvai fermée sûrement par dedans. J'appelai contrôleur de billets de chemin de fer. »

— « Et je vous ai appelé », continua Simms. « Quelque chose est arrivé dans ce coupé-salon, Mr. Dawn. Quelqu'un a tiré un coup de revolver et maintenant on ne répond plus de l'intérieur... et la porte est fermée à clef. Nous allons enfoncer la porte et je tiens à ce qu'un détective soit présent quand nous entrerons. »

— « Qui est l'occupant de ce compartiment ? »

— « Type japonais, Dr. Kiro... quelque chose. »

— « Kiroshibu. » Ainsi le petit gentleman japonais était dans le compartiment fermé à clef, avec les cendres de son frère. Kiroshibu avait eu peur qu'un drame se déclenchât ; et quelque chose était arrivé.

Le poids de Simms, du porteur, de Dawn, et de l'immense Mr. Kung, réunis, était d'une trop grande puissance pour une aussi petite porte. La serrure céda et la porte s'ouvrit d'un coup.

Le compartiment de Kiroshibu était exactement pareil aux autres. Il contenait une couchette supérieure et une inférieure, une petite banquette, et un lavabo. Le compartiment était dans un ordre parfait. La couchette supérieure était rabattue et fermée à clef.

Les yeux des quatre hommes se posèrent sur la couchette inférieure. Les rideaux étaient écartés ; le lit, dans un désordre frénétique ; les couvertures étaient tombées de travers et pendaient jusqu'au plancher ; les oreillers étaient entassés au bout. Le lit était sens dessus dessous ; une lutte acharnée avait dû s'y dérouler.

Sur le lit se trouvait Howard Kiroshibu. De la porte, ils pouvaient voir, au milieu du front, un vilain trou d'où s'était échappé le sang qui maculait son visage. Il était étendu, dans une position confortable, les bras en croix ; il était revêtu d'un ample kimono blanc. Le cadavre était la seule note paisible du lit. Sa bouche figée esquissait encore un sourire amusé, plutôt cynique.

— « Ne touchez à rien, surtout, il ne faut pas qu'on le bouge », dit Paul Dawn. « Porteur, cherche dans tout le train pour découvrir un médecin. Et dès que tu auras mis la main dessus, amène-le ici, en quatrième vitesse. »

Le garçon se volatilisa.

— « Qu'en pensez-vous, Mr. Dawn ? » demanda l'anxieux Mr. Simms.

— « Il n'y a pas de revolver près du corps. Ce doit être un assassinat. »

Le contrôleur était perplexe. « Mais *ce ne peut pas* être un assassinat. La porte était fermée à clef. du dedans. Eh bien, si c'est un assassinat, qu'est-ce que l'assassin est devenu ? »

— « Pardon », s'interposa Oscar Kung. « Puisque meurtrier n'a pu quitter lieu du crime à cause de porte fermée à clef, il doit donc être là encore. Suggère que nous fouillions compartiment. »

— « Il n'y a pas à chercher », dit Simms. « Il n'y a pas de chambres attenantes, pas de placards, et Bon Dieu, je suis à peu près sûr qu'il n'existe pas de passages secrets ! »

Mr. Kung, impassible, opina d'un signe de tête.

— « Vous êtes un sage. Pourtant, suggère que nous cherchions sous lit et banquette, et dans couchette supérieure. »

— « La couchette supérieure ! », s'écria Simms. « Personne ne pourrait se cacher dans la couchette supérieure quand elle est rabattue, on étoufferait. »

— « Peut-être que l'assassin est déjà asphyxié », répondit Paul Dawn. « Regardons. »

Ils cherchèrent sous le lit, ils regardèrent dans la couchette supérieure, ils vérifièrent le dessous de la banquette. Pas de trace de l'assassin. Ils sondèrent les murs en cas d'ouvertures dérobées ; ils essayèrent d'ouvrir la fenêtre. Les murs étaient solides, et la fenêtre était fermée et complètement intacte ; aucune balle n'avait traversé la vitre.

Le contrôleur Simms n'en revenait pas. « Kiroshibu a été tué d'un coup de feu de l'intérieur du compartiment. Mais il n'y a pas trace d'arme à feu ; la porte était fermée à clef du dedans ; il n'existe pas d'autres entrées, et la cabine est absolument vide. Par où l'assassin a-t-il fichu le camp ? Est-ce qu'il a disparu dans une bouffée de fumée ? »

— « Semblerait que c'est ce qu'il a fait », dit Oscar Kung tout d'un coup, « car voici ses cendres par terre. »

Paul s'agenouilla. Au milieu de la chambre, sur le tapis, gisait l'urne noire qui contenait auparavant les cendres de Henry Kiroshibu. Les cendres étaient maintenant éparpillées sur le sol. Paul les ramassa avec soin pour les remettre dans l'urne.

— « Semble que l'assassin n'a pas eu le temps d'emmener les cendres funéraires. »

Ils quittèrent le compartiment, en fermant la porte.

***

Le Docteur Erwin Wilkins voyageait à destination de Miami Beach avec sa femme et il protesta vigoureusement quand on vint le chercher alléguant qu'il avait bien chaud dans son lit, et que d'aller regarder un cadavre tout froid ne lui souriait pas du tout. Il procéda quand même

à l'examen, sans découvrir de nouveaux faits. Le défunt avait expiré à environ vingt et une heures quinze. Mort instantanée. La balle était entrée dans la tête légèrement au-dessus de la tempe...

— « Je peux vous dire une chose », remarqua le Dr. Wilkins, une fois que l'examen fut terminé et le cadavre enlevé. « Cet homme n'est pas mort sur son lit. Il a été tué au milieu de la chambre. Il est tombé; l'assassin a traîné le corps jusqu'à la couchette inférieure et l'a rangé dans cette position. Vous pouvez suivre les traces de sang à travers le compartiment... Bonsoir, Messieurs, bonne chasse. »

Paul Dawn resta seul avec le contrôleur.

— « Eh bien, je me demande », fit Simms, en se grattant la tête, pourquoi l'assassin a changé le corps de place ? Traîner un cadavre partout dans la pièce !... Ça n'a pas de sens ».

— « Peut-être a-t-il mis le corps sur le lit pour faire de la place au milieu du compartiment », lui dit Paul Dawn.

— « De la place pour quoi faire ? »

— « Pour disparaître. Vous savez on ne peut pas accomplir un tel acte n'importe où, surtout si un cadavre encombre la pièce. Disparaître, c'est la même chose que de décoller avec un avion. Il faut de la place. »

Simms recommença à se gratter le crâne. « C'est logique, ce que vous dites. » Paul reprit son sérieux.. « Avez-vous télégraphié aux autorités de la prochaine ville pour qu'elles se mettent au travail dès notre entrée en gare ? »

— « Oui, Monsieur, mais le premier arrêt est encore très loin, et je me suis dit que vous vous occuperiez de cette affaire vous-même, Mr. Dawn. »

Il s'agissait maintenant d'un crime impossible, c'était dans les cordes de Paul Dawn. « Très bien, je m'en chargerai. »

— « Voulez-vous interroger des suspects, Mr. Dawn ? Il serait plutôt embarrassant de réveiller tous les voyageurs du train, mais si c'est nécessaire... »

— « Je commencerai par vous, Simms », dit Paul. « Parlez-moi de Kiroshibu. Qui était-ce, quelle sorte d'individu, des choses de ce genre. »

— « Je ne sais rien sur lui, Mr. Dawn. Il ne m'a parlé que deux fois. La première fois, pour me donner son billet, et la seconde fois, au sujet de son urne. »

Les yeux de Paul s'allumèrent : « Quoi ? au sujet de l'urne ? »

— « Il m'a demandé quelle était la responsabilité de la compagnie de chemin de fer pour les colis remis au fourgon à bagages. Je lui ai dit que nous n'acceptons que de gros paquets, comme les malles, ou des caisses, ou des animaux. Il me dit merci, et c'est tout. »

Paul pensa tout haut : « D'abord, il a essayé de s'en débarrasser sur le dos de la compagnie du chemin de

fer ; puis il a essayé de me la passer... Quelle impression vous a fait Kiroshibu, Simms ? »

Simms mit un moment avant de répondre. « Un monsieur silencieux. Il se tenait à l'écart, si vous saisissez ce que je veux dire. Il avait l'air hypocrite. »

Paul se laissa glisser sur la banquette.

— « Vous n'aimez pas les Japs, eh, Simms ? Pourquoi ? »

— « Mon fils est aux Iles Salomon, Mr. Dawn. »

***

Oscar Kung appartenait plus ou moins au bureau du consul chinois à New-York. Il allait à Miami Beach pour affaires, avec sa femmeet son fils, Oscar Junior. Le gros Chinois présenta Paul Dawn à Mrs. Kung — une femme discrète, d'âge moyen, au sourire plein d'humour, comme son mari — ainsi qu'à son fils, un garçon si menu que son aspect évoquait l'idée d'un curedent ! C'était l'opposé absolu de son père à tous les points de vue. Le fils se tenait respectueusement sur la banquette pendant que les parents répondaient aux questions de Paul.

— « Je répète, Mr. Dawn », dit Oscar Kung, « à l'heure du crime, je ronflais très bruyamment dans couchette inférieure. Honorable fils, posté dans couchette supérieure, confirmera cette constatation. »

— « Tu faisais plus de bruit qu'une machine à river, p'pa, » dit Oscar Junior d'un accent qui sentait plus son Broadway que Canton.

— « Honorable fils parle d'une façon pittoresque. Quand coup de feu retentit, je me réveillai, m'engouffrai dans pantoufles trop larges, et m'aventurai dans ténèbres. Résultat de mes investigations vous est connu. »

— « Vous n'avez entendu aucun bruit, en attendant à la porte du compartiment ? »

— « Aucun ! Cependant, l'ouïe, de ma vieille personne, très imparfaite. »

— « Et vous, Mrs. Kung ? Vous êtes restée endormie toute la nuit ? »

Paul vit Mrs. Kung qui regarda son mari du coin de l'œil, d'un air incertain. Oscar Kung fit un signe de tête presque imperceptible. La femme dit : « Je n'ai rien entendu. »

— « Vous dormez profondément ? »

— « Oui, Monsieur. »

Paul Dawn se retourna vers Mr. Kung. « Que pensiez-vous du Dr. Kiroshibu ? »

Avant que Kung put répondre, la petite voix d'Oscar Junior fusa : « Sa binette ne me revenait pas du tout. »

Kung se tourna vers son fils : « Dans idiome de l'argot américain, dois exiger que tu boucles ta bouche. » Il se retourna vers Paul. « Jeune homme extrêmement impétueux, Mr. Dawn, mais son impression non loin de la mienne. Dr. Kiroshibu était d'aspect non attirant. »

Paul se pencha vers le Chinois. « A-t-il dit ou fait quelque chose qui a pu vous agacer. Mr. Kung ? »

Kung sourit avec son air de sage. « Vieille idée d'hostilité entre deux races se réfugie indubitablement dans votre tête, Mr. Dawn. Le Chinois, Mr. Kung et le Japonais, Dr. Kiroshibu. Vous voulez savoir si je me suis débarrassé du brave docteur simplement parce qu'il était Japonais. Assassinat pour principe, comme on pourrait dire. Non, Mr. Dawn, abusez complètement. A une époque, j'étais jeune homme de sang très chaud. Mais ai veilli et sang a refroidi. »

Paul Dawn rougit légèrement. Le gentleman chinois à l'air si chérubin était plus astucieux qu'il ne l'avait cru. Mauvais principe de sous-estimer un tel adversaire. « J'ai voulu faire allusion à quelque chose qui serait plus qu'une inimitié naturelle, Mr. Kung. Aviez-vous jamais rencontré le Dr. Kiroshibu auparavant ? »

— « Heureusement, non ».

— « Ni vous, Mrs. Kung ? »

— « Il m'était inconnu ».

— « Aviez-vous entendu *parler* du Dr. Kiroshibu, Mr. Kung ? »

Kung répondit :

— « Certainement. Établissement de Kiroshibu Frères, Poterie Orientale, pas inconnu à l'Ambassade Chinoise — ni, d'ailleurs, au F.B.I. (1) Américain. »

(1) Initiales désignant le *Federal Bureau of Investigation* plus spécialement chargé, pendant la guerre, des affaires d'espionnage.

Paul fronça le sourcil. « Qu'est-ce qu'il y avait de louche au sujet de Kiroshibu Frères ? »

— « Rien précis, Mr. Dawn. Seulement suspect. Kiroshibu Frères étaient soupçonnés, depuis commencement de la guerre, de contrebande de drogues, de sabotage, d'espionnage, même d'assassinat. Établissement extrêmement intéressant. »

— « Extrêmement », dit Paul. « Un des associés est mort récemment, n'est-ce pas ? »

— « Vous avez vu les cendres de Henry Kiroshibu. Ce doit être. »

— « Y-a-t-il eu quelque chose de suspect à propos de sa mort ? »

— « Décès résultat de pneumonie, je crois. »

— « Mr. Kung, quelle est votre idée sur ce meurtre ? Comment croyez-vous qu'il ait été commis, et qui est, à votre avis, l'assassin ? »

— « Les Dieux. » C'était Mrs. Oscar Kung qui répondit.

— « Mon Honorable et Estimable épouse ne rejette pas vieilles superstitions devant jeune génération ; mais moi aussi partage son opinion. Howard Kiroshibu rencontra sa fin méritée après une vie de crime et de violence. A été tué par les Dieux. »

Paul fit une mine sceptique. « Si les Dieux l'ont tué, Mr. Kung, pourquoi ne l'ont-ils pas fait de la manière habituelle ? d'un coup de foudre ? »

— « Question à laquelle ne saurons jamais répondre. »

***

Paul Dawn ferma la porte du compartiment d'Oscar Kung, mais elle se rouvrit aussitôt. Oscar Junior se tenait dans l'embrasure. Il suivit Paul dans le couloir.

— « J'voulais seulement vous dire, que j'ai ma propre idée. »

Paul le regarda avec curiosité.

— « Penses-tu que Kiroshibu a été tué par les Dieux ? »

— « Non ! mince, alors ! Il a été bousillé par quelqu'un dans le compartiment. »

— « Par qui ? »

Oscar Junior s'approcha et prononça, d'une voix pleine de mystère : « Son frangin ! »

— « Son frère ! »

— « De juste. Ce gars Kiroshibu avait assassiné son frangin, aussi par la suite, l'esprit du frère, qui traînait toujours dans les cendres, a pris sa revanche et tué Kiroshibu. Simple, hein ? »

— « D'une simplicité biblique ! Et comment les cendres se sont-elles débarrassées de l'arme ? »

— « Suis en train de chercher. »

***

Le porteur du « Florida Special » était un jeune nègre effrayé qui, pour une fois, ne s'appelait pas George.

— « Sam », lui dit Paul Dawn, « Que penses-tu de tout ceci ? »

Sam ne savait rien et était très désireux de le prouver. Il avait porté les valises du Dr. Kiroshibu, et c'était tout... Il n'avait pas revu le Japonais de la soirée... Et il n'avait aucune opinion sur le crime. Il n'était qu'un pauvre diable de porteur qui faisait de grands efforts pour se payer des cours par correspondance, et il ne voulait en rien avoir affaire avec un meurtre ; non Missié !

Paul Dawn était troublé. Une porte fermée à clef, une arme qui manque, une urne de cendres renversée ; un assassin qui arrange le corps avec soin sur le lit, et puis disparaît. Rien que des non-sens. Kiroshibu avait été assassiné, c'était un fait, et pourtant, c'était impossible qu'il ait pu l'être.

Paul retourna au compartiment où le meurtre avait eu lieu. L'urne se trouvait toujours par terre, à moitié remplie de cendres. Il la ramassa d'un air pensif. Elle était extrêmement légère.

Paul appuya le menton dans sa main, et fixa l'urne comme un Fakir aurait regardé éperdument son globe de cristal. Une idée lui traversa l'esprit. L'urne était auparavant lourde, et maintenant elle était légère. *Son poids avait diminué!* Il entrevit la vérité ! Paul reposa l'urne par terre brusquement, et faillit renverser les cendres.

Quelques voyageurs étonnés se trouvèrent témoins du spectacle peu digne d'un jeune homme, l'air complètement égaré, fonçant à toute vitesse dans le couloir du « Florida Special » à une heure du matin,

réclamant à cor et à cri le contrôleur. Il trouva Mr. Simms qui dormait en chien de fusil sur une banquette dans le wagon-fumoir.

— « Simms », s'écria-t-il, « j'y renonce ! »

Simms murmura quelque chose, à moitié endormi.

— « Je vous répète que je laisse tout tomber ! »

— « Vous laissez tomber quoi ? »

— « Le meurtre. Le Crime Impossible du compartiment. J'y renonce. Je rends mon tablier ! »

— « Vous voulez dire que vous laissez tomber l'affaire ? »

— « On ne peut rien vous cacher! »

Paul quitta Simms qui se grattait la tête. Il se dirigea en trébuchant vers sa couchette, inscrivit le mot de six lettres signifiant « Buffle aquatique de l'Afrique du Sud » et au bout de deux minutes, il commença à ronfler aussi fort que le gros gentleman chinois, Mr. Kung.

***

La chaleur, la gaîté, et les hommes en khaki régnaient en maîtres à Miami Beach. Voilà dix jours que Paul Dawn y séjournait, et il était très fier d'exhiber le coup de soleil qu'il avait récolté. Toute l'affaire de Howard Kiroshibu et des cendres de son frère était oubliée.

Paul était assis dans un bar à côté de son hôtel, quand il entendit une voix familière derrière lui.

— « Mr. Dawn. Extrêmement enchanté de vous rencontrer encore une fois ».

Paul Dawn vire volta, et se trouva nez à nez avec la forme massive et les doubles mentons souriants d'Oscar Kung.

— « Oscar Kung ! Quel bon vent ! Asseyez-vous. Prenez donc un scotch and soda avec moi. »

Oscar Kung hissa péniblement son gros corps sur le tabouret du bar. « Demande pardon, mais boisson nationale Américaine Scotch and soda produit effet foudroyant sur organes internes. Prendrai petit Gin fizz, si ne voyez pas inconvénient. »

Le barman prépara leurs consommations, et les deux hommes se dévisagèrent.

Paul dit :

— « Vous n'avez pas engraissé, Mr. Kung. »

Le gentleman Chinois s'inclina. « Ni vous progressé, Mr. Dawn, d'après ce que j'ai lu de l'affaire Kiroshibu. »

— « Ils tournent en rond, n'est-ce pas ? » dit Paul. « Ils n'arrivent toujours pas à savoir comment le meurtre fut commis. Eh bien, je suis content de m'être retiré assez tôt de cette affaire. »

— « Policiers de province font preuve de plus de bonne volonté que d'habileté, je pense », dit Kung. « Une chose, pourtant, continue à me mystifier. Homme comme vous, Mr. Dawn, caractère de chercheur jamais satisfait du devoir à moitié accompli ou du problème à moitié

résolu. Ignore raisons qui ont inspiré votre retraite de l'affaire Kiroshibu, mais suis parfaitement convaincu que vous n'auriez jamais agi ainsi, si n'aviez pas été au courant de solution. »

Paul Dawn chercha le regard du vieux bonhomme, et vit la lueur d'amusement qui s'y manifesta. Le gentleman chinois avait deviné son secret.

— « Très bien, Kung, j'avouerai. L'affaire est résolue. Je sais comment elle a été réalisée. Et, figurez-vous, je n'ai pas l'intention d'en parler à la police ! »

Paul Dawn se mit à répondre au regard interrogateur de Oscar Kung.

— « Je ne me suis trouvé sur la bonne voie que quand j'ai ramassé l'urne noire qui contenait les cendres. Le meurtre étant commis, l'urne était restée par terre dans le compartiment. Je l'ai prise dans les mains, et elle était légère ! Ceci était plutôt curieux, puisque le Dr. Kiroshibu m'avait montré la même urne au dîner ce soir-là, et *elle était extrêmement lourde !*

« L'urne renfermait les cendres quand je l'ai soupesée au dîner ; elle contenait les mêmes cendres quand je l'ai ramassée après l'assassinat. Il n'y avait qu'une réponse possible. L'urne contenait *quelque chose en plus des cendres* au moment du dîner ; et, quoi que cela ait pu être, l'urne ne le contenait plus après le meurtre. *Quelque chose en avait été extrait.* Il parut raisonnable de conclure que l'objet mystérieux avait été pris par l'assassin. Le mobile du meurtre était donc le vol : non pas des cendres, comme me l'avait suggéré le Dr. Kiroshibu, mais de quelque chose qui avait été caché dans les cendres.

« Quel était cet objet de valeur ? Pourquoi le Dr. Kiroshibu a-t-il pensé qu'il pourrait être volé ? Pourquoi était-ce caché dans un endroit si insolite ? Je ne suis pas encore sûr de ma réponse à cette dernière question... mais ça n'a pas d'importance, en l'occurrence. »

Mr. Oscar Kung inclina la tête gravement. « Vous êtes extrêmement ingénieux, Mr. Dawn. Les objets cachés sous les cendres dans l'urne du Dr. Kiroshibu étaient des petites capsules métalliques contenant de la drogue. Le Dr. Kiroshibu était un agent du gouvernement japonais chargé de distribuer des drogues dangereuses aux soldats stationnés à Miami Beach. Agissant pour le compte du Gouvernement des États-Unis, j'ai pris des mesures pour empêcher le poison de parvenir à Miami Beach. J'ai réussi. »

— « Parfait, parfait », dit Paul Dawn. « J'avais fait remarquer à Kiroshibu, en parlant des cendres, qu'il les vendrait à peu près autant que de la « neige » au marché. Je ne croyais pas si bien dire ! Puis-je vous féliciter, Mr. Kung ? Et permettez-moi d'en faire autant à l'égard de votre fils, Oscar Kung Junior. Ce garçon est un jeune exécuteur très habile. »

Oscar Kung soupira. « C'est ce que je regrette le plus. La nécessité d'obliger honorable fils à commettre crime. Pourtant, la cause était bonne, et jeune Oscar paraît singulièrement peu impressionné par toute l'affaire. En fait, il dit même que c'était « chouette ! » Jeune génération plutôt sanguinaire. »

— « Quel môme ! » s'exclama Paul Dawn.

— « Mais vous ne me révélerez pas, Mr. Dawn, par quel moyen vous avez trouvé solution du crime ? »

— « Toute l'affaire fut basée sur une illusion d'optique », reprit Paul. « Le crime était impossible. Ou tout au moins, il avait l'apparence de l'impossible. Je me suis rendu compte qu'il n'y avait qu'un moyen dont il avait pu être réalisé. La porte était fermée à clef de l'intérieur, donc l'assassin n'avait pas pu sortir. Par conséquent, comme vous l'avez fait remarquer à ce moment-là, *l'assassin devait être dans la pièce quand nous avons forcé la porte.*

« Mais où était-il ? Il n'y avait pas de passage secret. Il ne se trouvait pas derrière la porte. Il n'était pas sous le lit, ni sous la banquette, ni dans la couchette supérieure. Il nous est apparu que le meurtrier s'était évaporé dans l'air, puisque nous avions cherché partout.

« Mais il y avait un endroit que nous n'avions pas fouillé. Il y avait un endroit du compartiment que nous n'avions pas même touché : le lit ! Le corps de Kirobushi était étendu sur le lit, aussi nous ne nous en sommes pas approchés. Mais le lit était en vérité la cachette la plus sûre. Nous l'avons trouvé dans un désordre invraisemblable, comme s'il y avait eu une bagarre dessus. Mais pourquoi ce désordre ? Kiroshibu avait été tué au milieu de la chambre. Il n'y avait aucune raison pour que le lit ait été défait à ce point... à moins que l'assassin l'ait fait exprès. Et pourquoi aurait-il agi de cette façon, Mr. Kung ? C'est parce qu'il n'y a rien qui trompe l'œil aussi bien qu'un lit en désordre ! Quand j'étais gosse, je bourrais mon lit de coussins, à la forme de mon corps, pour faire croire à mes parents que je dormais. Le truc réussissait à tous les coups. La raison : les bosses, les creux, les plis dans un lit font parfaitement illusion, l'œil s'y trompe. C'est un fait qu'en regardant un lit en désordre d'une distance même assez rapprochée, il est impossible *de dire s'il y a vraiment quelqu'un dedans, ou pas.*

« Ceci est surtout vrai quand un cadavre se trouve sur le lit, ce qui distrait l'attention du reste du lit. C'est encore plus vrai si l'occupant clandestin du lit est un jeune gamin de treize ans, mince comme un fuseau et qui, sans aucun doute, peut se recroqueviller dans un très petit espace. J'ai vu alors ce que votre étonnant fils avait fait. Il

est entré dans la pièce, avec le revolver de son père, a tiré sur le Dr. Kiroshibu, a pris les capsules de drogue dans l'urne ; puis il a placé le cadavre sur le lit, s'est *glissé dans le lit sous le corps*, et quand la voie fut libre, après que nous fûmes partis, il s'est échappé du compartiment. Cela a dû être fait de justesse, mais le gosse a réussi le coup... bien entendu, il avait été soigneusement entraîné d'avance par Oscar Kung Senior. »

Kung regarda Paul Dawn avec admiration, puis, il rit. « Mr. Dawn, c'est vous qui êtes étonnant. Mais pourquoi n'avez-vous pas fait rapport, sur le crime, à la police ?»

Paul sourit.

— « Je partage votre inimitié naturelle envers les Japonais, Mr. Kung. »



LE BÉBÉ DANS LE FRIGIDAIRE

par JAMES CAIN



James Cain est né en 1892 *à Annapolis. C'est l'un des représentants les plus caractéristiques de cette jeune école littéraire américaine du roman « brutal » où la violence et la passion dominent et dont le chef de file est Ernest Hemingway.*

James Cain est connu en France pour son roman Le Facteur sonne toujours deux fois *(The postman always rings twice) qui fut publié en Amérique en* 1934 *et dont deux versions de films furent tirées : la première en France avant-guerre, sous le titre* : Le dernier tournant *et qu'interprétaient Michel Simon et Fernand Gravey, l'autre en Amérique, plus récente, et qui fut présentée en France ces temps derniers.*

L'histoire ci-dessous fut écrite par James Cain un an avant que ne fût publié aux États-Unis Le facteur sonne toujours deux fois, *et fut en quelque sorte pour l'auteur un galop d'essai avant le lancement de son roman qui devait remporter un succès triomphal. C'est une histoire âpre, dramatique, et typiquement américaine.*



BIEN entendu, on en avait parlé dans les journaux, de l'histoire qu'était arrivée l'été passé là-bas, chez nous. Ils ont tout mélangé, une vraie salade russe, aussi maintenant je vais vous raconter comment c'est arrivé, et la façon dont ça a commencé. Vous allez voir que tout ce qu'on a dit sur l'affaire, c'est des boniments.

Sous prétexte qu'un type et sa femme jouent à saute-mouton avec un tigre et que la sauterie se termine par un macchabé, les journaux gueulent au crime, et le lendemain, ils disent : « Ben, non ! C'était pas un meurtre. » Comme ça, froidement, sans expliquer pourquoi. Il y a de quoi faire jaser les gens. Leur idée à eux était qu'on avait affaire à un un cinglé, mais au fond ça n'était qu'une vulgaire vacherie, et y en a un qu'a mérité ce qui lui est arrivé, comme vous le verrez quand j'aurai pu tout expliquer.

Ça a commencé à pas tourner rond entre Duke et Lura quand ils ont installé ces sacrés guépards. Ils

en avaient pas besoin des guépards. (C'est comme ça qu'on les appelle, ces gros chats-là.) Ils avaient une bonne combine avec leur truc de camp pour touristes, de poste d'essence et de bar casse-croûte sur le bord de la grand-route. Et puis, ça marchait bien ! Duke s'occupait de la station d'essence et moi je l'aidais, et Lura assurait le service pour le casse-croûte et pour les bungalows. Mais Duke n'était pas satisfait. Avant d'avoir acheté cette affaire, il élevait des lapins, et même qu'il a eu des abeilles, et même qu'une autre fois sa passion fut d'élever des canaris. Maintenant rien ne lui chantait autant que d'installer des fauves pour attirer les clients. Peut-être que vous trouvez ça curieux, mais ici en Californie on a tout ce qui existe comme animaux dans les fermes, ça va du kangourou jusqu'au crocodile. Et ça c'est bien le genre du patron. Aussi il a commencé à construire une cage, et un jour on l'a vu arriver dans un camion chargé de guépards.

J'étais pas là quand on les a débarqués. Il y avait trois bagnoles qui attendaient et j'ai eu à faire leur plein d'essence. Aussitôt que j'ai pu, je suis allé là-bas derrière pour voir comment ça se présentait. Croyez-moi, ils étaient pas jolis. Le type qui les lui avait vendus, les chats sauvages, avait fichu le camp cinq minutes avant. Duke était devant la cage avec un bâton à la main qui était entièrement taché de sang. Il y avait un guépard de mort, et les autres étaient sur le banc que le patron avait fabriqué pour eux, et ils grognaient contre lui.

Je ne sais pas si vous avez vu un chat sauvage, mais, ils ont à peu près deux fois la taille d'un chat de gouttière. Ils sont gris mouchetés, des touffes de poil aux oreilles, et la queue coupée. Quand ils sont assis en vous regardant, ils ressemblent à des hiboux. Ils nous regardaient peut-être ; pour être assis, ça c'est autre chose. Ils arpentaient leur cage de long en large, en toussant et crachant tant que ça pouvait. Leurs yeux jetaient des éclairs rouges et puis verts, que ça en était effrayant. Fallait pas être très malin pour voir que le patron crevait de peur.

— « Vaut mieux que tu enterres ce guépard ici, je m'occuperai des voitures », qu'il me dit.

Je regardai à travers la grille, il me repoussa. « Eh, prend garde ! Ils te boufferaient en rien de temps. »

— « Dans ce cas », que je dis, « comment que je vais la sortir c'te maudite bête ? » J'étais drôlement en rogne. Non, mais vous parlez d'un boulot !

— « J'm'en fous, débrouille-toi ! J'sais pas, moi, trouve-toi un gros bâton. »

J'en ai pris un qui se trouvait sur un tas de saletés, au fond, juste derrière. Lura se trouvait là quand je suis revenu. Elle regardait les guépards.

— « Comment c'est arrivé ? » qu'elle m'a dit.

— « J'en sais rien, mais vous

pouvez être sûre que s'il y en a d'autres à enterrer dans le coin, faudra aller chercher quelqu'un. Mon boulot, c'est de réparer les pneus, mais pas devenir croque-mort pour chat sauvage. » Il n'y avait rien à redire à ça. J'essayais de me débrouiller. Faut croire que ça devait l'énerver la patronne car elle frappait du pied sur le sable. Peut-être que l'idée d'avoir ces sales bestioles chez eux ne lui plaisait pas plus qu'à moi.

Le bâton était trop court, j'y arrivais pas. « Mon Dieu, c'est vraiment pas un joli spectacle ! On ne peut pas laisser passer les gens par ici. »

— « D'accord », que je dis, « trouvez-moi un bout de bois plus long. »

J'avais à peine dit ça qu'elle mit la main sur la porte. « Eh, attention ! Faut pas tripoter des bestiaux comme ça. »

— « Pourtant il me semble qu'ils sont bien inoffensifs. »

Le patron avait construit la fameuse cage, qui se trouvait derrière, et il fallait se débrouiller pour y faire entrer les guépards. Peut-être ben qu'en mettant de la viande dedans, ces bouseux de guépards s'y installeraient. Mais, voilà, c'est qu'j'étais pas encore au courant de ce truc. J'avais beau gueuler, ils gueulaient plus fort que moi. Je pensais qu'en faisant du bruit, ils iraient vers le fond. Pas question. Comme des statues, ils bougeaient pas. La Lura, qui en avait marre, froidement entra dans la cage.

Ah, Bon Dieu ! J'ai passé un sale quart d'heure. Elle était bien, la patronne. Et à l'idée que ces sacrées bêtes pouvaient la déchirer, ça me retournait le sang.

Non, mais quel culot ! Fallait la voir avec les fauves. D'abord, une fois entrée tout doux, tout doux avec les bêtes. Elle dit juste : « Gentils minous qu'est-ce que vous avez ? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? » Puis elle s'approcha d'eux.

Ils se mirent à reculer, en rampant sur le ventre, en direction du banc. Mais la Lura les suivit, même qu'elle a mis la main dessus. Elle en caressa un sur le dos. Elle en toucha un autre. Y avait pas cinq minutes qu'elle était dedans qu'elle les avait tous plus ou moins cajolés. Pas folle, elle en profita pour attraper le guépard qui était mort, et sortir de la cage avec. J'ai mis le cadavre dans la brouette et je l'ai enterré.

Pourquoi qu'elle n'a pas dit à Duke que c'était si facile de dresser ces guépards ? Moi, je crois qu'elle n'avait pas le cœur de lui montrer qu'il était idiot. Au dîner, en tout cas, Duke était nerveux et hors de lui, et raconta comment les guépards l'avaient attaqué et comment il avait dû en tuer un pour se tirer d'affaire. Il fit tout un discours sur les guépards : y avait qu'une seule chose que ces bêtes comprenaient. C'était la peur. Tellement qu'on aurait dit Martin Johnson de retour

de la brousse. Lura n'a pas dit un mot.

Mais il m'a semblé que la vaisselle faisait beaucoup de bruit sur la table, et c'était singulier, on pouvait dire que Lura était plutôt une fille tranquille et facile à vivre. Aussi quand Duke m'a demandé comment j'avais sorti l'animal mort, comme si c'était facile ! « Avec un bout de bois, rien de plus. » J'sais pas ce qui m'a fait mentir, mais Lura opina du bonnet, et elle resta silencieuse. A mon avis, Duke ne savait pas que la patronne avait le truc pour amadouer les guépards. C'que je dis là, c'est pas seulement une idée, mais c'est sûr, à cause d'une chose qui est arrivée un peu plus tard, quand nous avons eu le cagouar.

C'est comme ça qu'on l'appelle ; chez nous, on dit simplement : un lion de montagne. Donc, un après-midi, vers cinq heures, des rugissements, comme on avait jamais entendu encore, se firent entendre. C'était la lionne. Elle était assise sur son derrière, et elle grondait à fendre l'âme, tellement qu'on a voulu l'abattre. Toute la nuit elle a fait un raffut du diable. Le lendemain matin, pendant qu'on mangeait le petit déjeuner, Duke arriva en courant, pour nous dire de venir voir. On y est allé, et là, dans la cage, avec la lionne, un beau mâle de cagouar tournait en ronronnant, autour de la lionne. Non, mais quelle taille ! Son poids était, pour sûr, de cent cinquantes livres. Son poil était si brillant, gris perle, que c'était comme un gant neuf. Il était taché de blanc à la gorge ; quelquefois ils ont du blanc à cet endroit-là.

— « Il a descendu de la montagne, quand il a entendu la femelle appeler hier soir », dit Duke, « et il s'est débrouillé pour entrer là dedans. C'est marrant, ces bêtes-là, dès qu'elles entendent hurler une femelle, rien ne les arrête. »

— « Dame, c'est l'amour ! » que je dis.

— « Pour sûr », dit Duke, « Comme ça, on aura des petits bientôt, et en plus c'est une affaire, c'est moins cher que de les acheter. »

Maintenant, le patron était parti faire les courses. On se mit à table.

— « C'est gentil d'avoir fait entrer Roméo cette nuit », que je fis à la Lura.

— « Roméo ? » qu'elle dit.

— « Ouais, Roméo, celui qui va être bientôt papa de petites bestioles de lionceaux, vous savez ? Là, dans la cage ! »

— « Oh ! N'est-il pas entré tout seul dedans ? »

— « Si elle ne pouvait pas sortir, pourquoi qu'il aurait pu entrer ? Ça fait pas de pli ! »

Ça me faisait râler de voir qu'elle faisait semblant de ne rien savoir. Mais après m'avoir donné une seconde tasse de café, elle m'fit un sourire. « Et alors, faut pas empêcher deux cœurs qui s'aiment de se retrouver ! » dit-elle « Quand même ! »

***

La situation était un peu tendue entre Duke et Lura ; c'était encore rien, mais ça été pire quand il est rentré avec Radjah, le tigre. Il avait tellement raconté de boniments qu'il commençait à les croire lui-même. Il se donnait des airs de grand dompteur. Quand la foule venait le dimanche, il entrait dans la cage aux guépards avec un fouet qui ressemblait à un serpent noir, et le faisait claquer sous le nez des fauves, qui reculaient en grognant contre lui ; il feignait de faire quelque chose de dangereux. Avant d'entrer dans la cage, il accrochait devant tout le monde un gros revolver à six balles. Lura râlait de plus en plus chaque semaine.

D'abord, il avait l'air d'un ballot. Elle ne voyait rien de dangereux à entrer dans la cage des gros chats. Et surtout, pourquoi entrer dans la cage avec un fouet, un revolver, et ce grand sombrero de cow-boy, et puis ensuite, ça impressionnait les gens. Au commencement, Lura emmenait les gosses jouer devant les bêtes, même qu'ils pouvaient les caresser, les guépards léchaient leurs doigts. Ils s'amusaient comme des petits fous, les gosses, et c'était rien, fallait voir quand les petits lionceaux sont nés, c'était bien plus passionnant. Ils avaient des taches de noir partout. Ah, ils étaient bien mignons ; ils avançaient leurs oreilles pour que les mômes les grattent. Mais quand Duke a commencé avec son fouet, les pauvres gosses avaient une frousse à mourir, même les parents étaient devenus nerveux. Vous pensez, avec son grand pétard, ce que les bonnes gens pouvaient penser, ils s'imaginaient des trucs, aussi ils venaient moins souvent.

Et puis un après-midi qu'il avait bu un coup de trop, il s'est dit qu'il était temps de rentrer dans la cage de Radjah. Pensez, il n'avait fallu à Lura absolument aucun mal pour amadouer le tigre ! C'était un matin que Duke n'était pas à la maison, qu'elle entra dans la cage de Radjah, fallait bien que quelqu'un lave c'te cage ; le tigre avait approché en rampant. Ça n'a pas été long ! Un grand seau de flotte en pleine gueule, et v'là ma bestiole bien calmée. Depuis ce jour, le Radjah était son chat. Ah ! Ça n'a pas été la même chose quand c'est Duke qu'a voulu le dompter. J'me suis rendu compte de ce qu'il voulait quand il a commencé à faire un discours aux gens devant la cage au tigre. I'disait qu'il fallait pas partir, que ça allait être deux fois plus fort, ce qu'il ferait maintenant.

— « Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que vous allez faire ? » que je lui dis.

— « Je vais entrer là où il y a le tigre ! Faut que je le fasse ! Autant le faire tout de suite », qu'il me dit.

— « Pourquoi qu'y faut le faire ? » que je demande.

Il me regardait avec de la pitié.

— « Me semble que tu as encore à apprendre quelque chose au sujet

des fauves ! Quand on a un tigre chez soi, faut lui montrer qui est le maître ! »

— « Ouais, et qui est le maître ? »

— « Regarde », qui m'fait en montrant son œil du doigt.

— « Eh bien ? » que je lui réponds.

— « Le regard d'un être humain, le regard d'un être humain, c'est tout. Un tigre en a peur. Si t'es pas fou, tu feras comme moi je vais faire, te servir de ton œil. »

— « Écoutez, mon vieux, si on me donnait à choisir entre l'œil humain et le tigre du Bengale, je crois bien que ce fameux œil se ferait casser la gueule à tous les coups. Si j'étais vous, je laisserais ce chat tranquille. »

Il ne répondit pas : il ajusta la gaine de son revolver, et entra. Il n'avait même pas eu le temps de déplier son fouet, que le tigre commença à bouger d'une façon bien dangereuse, de quoi foutre la frousse à tout un régiment, et geler votre sang. Il ne fonça pas d'abord sur Duke, vous comprenez. Non ! Il se glissa, et en une seconde il fut entre la porte et le patron. Vous parlez d'un bougre ! Voilà une chose que vous ne devez pas oublier, si vous rencontrez une bestiole du même genre. Il ne sait pas faire des des problèmes de math, mais c'est un réflexe de l'esprit, qui sait automatiquement trouver de la viande là où y en a. Ah, pour ça, il est le premier de la classe, et par-dessus le marché, il est né en sachant beaucoup plus sur la façon de couper la retraite, que vous n'en saurez jamais. Ses jambes le font mécaniquement, de façon que sa gueule soit libre pour l'affaire qui l'occupe principalement.

Duke se déroba en arrière, et sa figure était affreuse à voir. Il tendait chaque muscle, de façon à empêcher sa bouche de s'ouvrir et de tomber sur son col. Sa main gauche tripotait bien un peu le fouet ; quant à sa main droite, elle faisait un geste qui ressemblait bougrement à celui de tirer son revolver. Mais le tigre ne lui donna pas le temps de suivre son idée, s'il en avait une.

Il rampa quelques mètres sur le ventre, puis se releva et fit un ou deux pas ; ensuite il recommença à glisser. Il faisait pas de bruit, vous comprenez. Il n'était pas en train de dire à Duke : « Allez-vous en, s'il vous plaît. » Pour sûr que son idée était de le tuer, et un tueur ne fait pas en général plus de bruit qu'il ne faut. Aussi pendant quelques instants on pouvait même entendre racler les pieds de Duke sur le plancher. Mais tout d'un coup un gosse commença à pleurnicher, et moi, je me reprends. Je cours vers le fond de la cage, parce que c'était là que le tigre avait fait reculer Duke, et je hurle.

— « Duke ! Dans le chenil ! Vite ! »

Il ne sembla pas m'entendre. Il reculait toujours, et le tigre avançait en même temps. Une femme cria. Le tigre baissa la tête, il se blottit par terre, et se tendit. Je savais ce que

cela voulait dire. Tout le monde savait ce que cela voulait dire, et surtout Duke le savait. Le patron faisait entendre comme un roucoulement dans la gorge, il se tourna, et courut.

C'est à ce moment-là que le tigre bondit. Duke n'avait pas l'idée où il se dirigeait, mais quand il se retourna il tomba dans la trappe et je la fermai d'un coup. Le tigre la heurta avec tant de force que j'ai cru que le volet allait se fendre en deux. Une des jambes de Duke dépassait encore, et le tigre fonça là-dessus d'un bond, mais tout ce qu'il a eu cette fois était la semelle du soulier. Duke retira sa jambe je ne sais pas comment, et je fermai la trappe à fond.

C'était beau au dîner ce soir-là ! Lura n'avait pas vu ce qui s'était passé, parce qu'elle était occupée aux casse-croûtes à ce moment, mais les gens bavardaient en sortant et elle était au courant de l'accident. Elle avait beaucoup à dire. Le Duke, que pensez-vous qu'il a fait ? Il a passé sur l'incident comme si c'était rien. « Juste une des choses auxquelles on doit s'attendre », qu'il disait. Et le plus fort, c'est qu'il feignait d'avoir su ce qu'il faisait tout le temps, et qu'il avait simplement eu la chance de ne pas être obligé de tuer un animal aussi précieux que Radjah. « Garder le contrôle de soi, c'est l'important », qu'il disait. « Un incident comme ça peut arriver de temps en temps, mais faut jamais laisser voir à une bête qu'on est hors de soi. »

Je l'ai entendu parler, et je ne pouvais pas croire ce que j'entendais, mais quand j'ai regardé Lura, j'ai sursauté. Elle était d'une taille moyenne, avec une ligne qui vous ferait quitter vos femme et enfants ; elle était bronzée et ses pommettes hautes rendaient ses yeux un peu fendus. Maintenant en regardant Duke, ses yeux étaient devenus des fentes étroites ; ils envoyaient des éclats verts à cause du soleil qui venait dessus. Je me suis aperçu tout d'un coup qu'elle ressemblait tellement à Radjah au moment où il coinçait Duke l'après-midi, qu'elle aurait pu être la femelle du tigre.

***

Par la suite, Duke s'est imaginé qu'il était un si grand dompteur de fauves qu'il devrait aller en montagne faire planter des pièges. « Pour faire son propre boulot de chasse », qu'il disait.

Je n'y faisais pas attention. Bien entendu, il n'a jamais rien attrapé, sauf une paire de ratons laveurs qu'il a probablement achetés sur la route pour deux dollars. Mais Duke était le genre de type qui doit passer une journée assis sur un caillou à pêcher, et même quand il chargeait la bagnole de matériel et qu'il fichait le camp, personne ne pensait à s'en inquiéter. C'est peut-être que ça m'était égal, ce qu'il faisait, parce que c'était agréable de s'occuper du boulot avec Lura,

pendant les absences du patron. Vous pensez bien que, ces fois-là, je ne posais pas de questions. Paraît qu'il s'agissait de quelque chose d'autre que des chats sauvages ou des ratons laveurs ou de la pêche ; Lura le savait, mais moi je l'ignorais. Et puis qu'est-ce que ça pouvait me foutre.

En tout cas, c'est un jour que Duke était parti en voyage que Bill Smith, dit Bill-le-Farouche, le Tourbillon du Texas, se présenta. Bill était charlatan. Il avait une roulotte, avec son image peinte dessus, et deux ou trois boîtes de vieux serpents à sonnettes qu'avaient les crocs arrachés ; il vendait de l'huile de serpent pour vous guérir de n'importe quoi qui vous tracassait, et une médecine d'herbages indiens du même genre. C'était un gars grand et bronzé avec des dents très blanches. Je suppose qu'il n'était pas en fin de compte un mauvais type. La première fois que je l'ai vu c'était quand il arriva dans son camion ; il me dit de lui faire son plein d'essence et de jeter un coup d'œil à ses pneus. Il avait quelque chose qui ne marchait pas dans le différentiel et qui faisait un bruit curieux. D'après lui, ça n'avait pas d'importance, et il se dirigea vers le casse-croûte.

Il y resta longtemps ; j'ai pensé qu'il valait mieux que j'aille lui dire que sa bagnole était prête. Quand j'y suis allé, il était assis sur un tabouret, avec l'air ahuri, en frottant sa main. Il portait une bague en forme de serpent avec deux yeux rouges ; au dos de sa main, il y avait des traces violettes. Je savais ce que ça voulait dire. Il avait commencé quelque chose auprès de Lura et elle l'avait soigné. Elle avait des jolis bras, mais une griffe de fer, qu'elle dit avoir eu en trayant les vaches quand elle était môme. Ce qu'elle faisait quand un gars commençait à lui faire du rent'dedans était de lui prendre la main en la serrant jusqu'à ce que les os craquent ; en général, il changeait d'avis.

Elle lui fit l'addition sans dire un mot, et je lui dis combien il devait pour la bagnole ; il paya et partit.

— « Eh, vous l'avez mis en boîte, quoi ? » que je lui dis.

— « S'il y a une chose qui m'énerve », dit-elle, « c'est un homme qui commence à me faire du baratin au moment où il met le pied ici ».

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? »

— « Oh, j'avais pas besoin d'aide. »

Mais le lendemain il est revenu, et après avoir fait son plein d'essence, je m'amenai voir comment il se conduisait. Il était cette fois assis à une des tables, et Lura était debout à côté de lui. Je l'ai vu retirer sa main en vitesse, et il m'a regardé tout souriant, de la façon d'un homme qui a quelque chose à cacher. Il était tout miel.

— « Fait beau aujourd'hui. Il fait un temps merveilleux par ici », qu'il dit.

— « C'est ce qu'on m'a dit. » Votre voiture est prête », que j'ai répondu

— « Combien que je vous dois ? »

— « Un dollar vingt. »

Il prit sa monnaie et sortit.

— « Vous savez », dit Lura : « Nous ne faisions rien de mal quand vous êtes entré tout à l'heure. Il ne faisait que lire les lignes de ma main. Il est fakir, il est même très calé en astrologie ! »

J'ai pas très bien compris ce qu'elle voulait dire.

— « Ah, sans blague ? » que je dis. « Eh bien, c'est gentil ! »

— « Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

— « Rien. » Je commençais à être de mauvaise humeur.

— « Il dit que je suis née sous le signe de Yin », dit-elle, comme si cette nouvelle était très importante, jusqu'à l'annoncer dans le journal.

— « Et qui est Yin ? » que je dis.

— « Ça veut dire « tigre » en chinois », dit-elle.

— « Eh bien, prenez une bouchée de viande crue », que je dis, en claquant la porte, et je me suis tiré. C'était pas agréable de s'occuper du boulot avec elle *ce jour-là !*

Le lendemain matin il est revenu. Je m'arrangeais pour rester loin de la buvette, mais j'ai fait un tour, et je les ai vus là-bas avec le tigre. Nous avions traîné un arbre dans la cage pour que Radjah puisse se faire les griffes ; Lura était assise dessus. Le tigre avait mis sa tête sur ses genoux, et Bill-le-Farouche les regardait à travers la grille. Il était figé ; il ne pouvait pas même respirer. Je ne suis pas allé assez près pour entendre ce qu'ils disaient. Je suis retourné à la bagnole et j'ai claxonné.

Il est revenu plusieurs fois après, les jours quand Duke n'était pas là. Puis un soir j'ai entendu un camion qui arrivait. J'ai reconnu le camion de Bill à cause du bruit du différentiel. Il faisait jour avant que je l'aie entendu partir.

Quelques semaines après, Duke a accouru où j'étais, au poste d'essence. « Donne-moi la main », qu'il dit, « Je vais être père ».

— « Du tonnerre ! » que je fis. « C'est parfait ! »

Mais j'ai pris garde qu'il ne soit pas là quand j'en ai parlé à Lura.

— « Félicitations », que je dis. « De faire entrer les Roméos paraît être votre spécialité. »

— « Qu'est-ce que vous voulez dire par ma spécialité ? » dit-elle.

— « Rien », dis-je. « Seulement je l'ai entendu arriver en camion un soir. Il paraît que la lune était sous le signe de Cupidon. Bien, si ça marche, ça va être gentil. »

— « Oh ! » dit-elle.

— « Ouais », que je dis. « C'est un double jeu épatant que vous comptez faire là. Je ne savais pas que ça se faisait. »

Elle s'est assise, et m'a regardé ; sa bouche a commencé de trembler et ses yeux étaient remplis de

larmes. Elle a essayé de les arrêter mais ne pouvait pas.

— « Il n'y a aucun double jeu », dit-elle. « Ce soir-là je ne suis pas sortie ; et je n'ai fait entrer personne. Je devais partir avec lui, mais... »

Elle s'est interrompue en pleurant. Je l'ai prise dans mes bras. « Mais vous vous êtes aperçue que vous étiez enceinte, à ce moment-là, n'est-ce pas ? » Elle fit oui de la tête. C'est affreux d'avoir dans les bras une jolie femme qui pleure pour quelqu'un d'autre.

A partir de ce jour-là, ce fut plus tenable. Ça pouvait marcher quand Lura, à cause de son bébé qui allait arriver, essayait d'aimer Duke ; mais il y avait des jours où ses yeux devenaient si minces et curieusement allongés qu'on aurait dit une sorcière ; on les voyait presque plus. Pas moyen de lui faire dire un mot.

Les jours que ça allait mal, du moins quand Duke n'était pas dans les environs, elle passait son temps avec le tigre. Elle était assise là en le regardant dormir ; ou elle jouait avec et ça semblait lui plaire. Quand nous avons eu le tigre, il était jeune, et galeux, et maigre comme une bicyclette : on pouvait compter ses côtes. Il avait maintenant à peu près six ans, et avait été bien nourri de sorte qu'il avait atteint sa taille maximum et son poil était brillant, et ma foi, je crois que c'était le plus grand tigre que j'aie jamais vu. Un tigre, quand il est vraiment grand, est beaucoup plus grand qu'un lion, et quelquefois quand Radjah se frottait contre Lura, il ressemblait plus à un mulet qu'à un chat.

Ses épaules étaient plus hautes que sa taille à elle, et sa tête était si grande qu'elle dépassait les deux jambes de Lura quand il la posait sur ses genoux. Quand sa queue glissait contre elle, c'était comme une espèce de boa constrictor. Rien que de regarder l'intérieur de sa gueule, ses crocs, vous empêchait de dormir la nuit. Un tigre a les plus gros crocs de tous les chats, et ceux de Radjah avaient bien quatre pouces de longueur, courbés comme un sabre de cavalerie, et blancs comme de l'ivoire. C'étaient des crocs du plus cruel aspect que j'aie jamais vus.

C'était un cas pressé quand Lura est allé à l'hôpital, et elle n'a pas même eu le temps d'emporter des vêtements. Le lendemain Duke a dû faire sa valise ; il se gonflait parce que c'était un garçon et Lura l'avait appelé Ron. Mais quand il est sorti avec la valise, il était dégonflé. « Regarde ce que j'ai trouvé », dit-il, en pêchant quelque chose dans sa poche. C'était la bague en forme de serpent.

— « Eh alors ? » que je dis. « On les vend dans n'importe quel bazar. »

— « H'm », qu'il fit, en balançant la bague dans sa main, au moment de partir. Après la soupe, quand il est rentré, il me dit : « Dans n'importe quel bazar, eh ? Je l'ai emmenée chez un bijoutier aujour-

d'hui et il m'en a offert deux cents dollars. »

— « Vous auriez dû la vendre », dis-je. « Peut-être qu'elle ne porte pas bonheur. »

Duke était encore parti juste après le retour de Lura, et pour quelque temps ça alla bien. Elle était folle de son moutard, et il m'épatait assez moi-même, et ça allait bien entre nous. Puis Duke est revenu. Un jour, au déjeuner, il a fait allusion à la bague. Lura n'a rien dit, mais il a continué, et bientôt elle s'est tournée vers lui :

— « Eh bien ! Il y avait un homme qui est venu ici, et je l'ai aimé. Il m'a donné la bague, et ça veut dire que nous nous appartenons. Mais je ne suis pas partie avec lui, et tu sais pourquoi. Pour Ron, j'ai essayé de t'aimer encore, et peut-être que je pourrai le faire, Dieu sait ! Une femme peut faire des choses extraordinairement curieuses quand elle s'y met. C'est là où nous en sommes maintenant ; c'est exactement là où nous en sommes. Et si ça ne te plaît pas, tu feras mieux de me dire ce que tu comptes faire. »

— « Quand c'était que c'est arrivé ? » qu'il demande.

— « Il y a assez longtemps. Je t'ai dit que j'y ai renoncé, et j'y ai renoncé pour de bon. »

— « Bien sûr, bien sûr. C'était juste avant que tu as su que Ron venait, n'est-ce pas ? » dit-il.

— « Hé » que j'interromps, « C'est pas une façon de causer. »

— « Exactement ce que j'avais pensé », dit-il, faisant aucune attention à ce que je disais. « Ron. C'est un nom singulier pour un gosse. Je l'ai trouvé curieux, première fois que je l'ai entendu. Ron ! Ron ! C'est rigolo, n'est-ce pas ? »

— « Tout ce que tu penses, c'est des mensonges », qu'elle dit. « C'est du mensonge pur. Et, autre chose, c'est pas le seul mensonge que tu as raconté par ici ; tu te crois fort. T'es allé à la chasse dans la montagne, eh ? Et qu'est-ce que tu chasses ? »

Mais elle m'a regardé et s'efforça de se taire. Je commençai à comprendre que c'était pas seulement les chats qui faisaient que ça allait de travers.

Elle termina : « Alors ?... Dis ce que tu vas faire. Vas-y, dis-le. »

Mais il ne l'a pas dit.

— « Ron ! Que c'est beau, ça ! » Il rigola, et sortit.

***

Le lendemain était samedi, et il était tout drôle toute la journée. Il voulait pas parler à moi ni à Lura, et de temps à autre je l'ai entendu qui se parlait à lui-même. Tout de suite après dîner, il me dit : « Comment ça va pour l'huile ? »

— « Ça va. Le camion a livré hier », que je réponds.

— « Vaut mieux que tu ailles en chercher. Je ne crois pas que nous en ayons assez », dit-il.

— « Pas assez ? » que je lui dis.

« Nous en avons assez pour deux semaines. »

— « Demain c'est dimanche », dit-il, « et on va en avoir besoin. Ramène cent gallons, qu'ils les mettent sur mon compte ».

Ça faisait assez longtemps que je connaissais les idées folles de Duke pour que je cède, plutôt que de discuter avec lui ; d'autant plus que je ne me suis pas du tout aperçu qu'il avait une idée derrière la tête. Aussi je n'étais pas là au moment où le drame s'est passé, mais je l'ai appris de Lura après. Voici comment c'est arrivé :

Lura ne faisait pas grande attention à la discussion au sujet de l'huile ; elle continua à laver la vaisselle du dîner, et puis entra dans la chambre à coucher pour s'assurer que tout allait bien avec le bébé. En sortant, elle laissa la porte ouverte pour l'entendre en cas qu'il pleure. La chambre à coucher donnait dans la chambre centrale, parce que les maisons ici en Californie n'ont pas d'étage, et toutes les chambres communiquent. Ensuite elle alluma le feu, il faisait frisquet ; elle était assise à regarder brûler le feu. Duke entra, fit un tour, et sortit par derrière. « Ferme la porte », qu'elle lui a dit. « Je reviens tout de suite », qu'il répond.

Elle est restée là en regardant dans le feu, sans savoir pendant combien de temps, peut-être pendant dix minutes. Mais bientôt elle sentit la maison qui tremblait. Elle pensa que c'était peut-être un tremblement de terre, et regarda les tableaux accrochés au mur ; mais ils étaient toujours droits. Ensuite elle sentit bouger la maison encore une fois. Elle écouta, mais il n'y avait pas de camion sur la route qui en serait la cause ; et ce n'étaient pas des terrassiers qui dynamitaient les rochers pour faire une route, à cette heure de la nuit. Puis elle l'entendit trembler encore, et cette fois, c'était avec un rythme régulier, un, deux, trois, quatre, comme ça. Tout d'un coup, elle sut ce que c'était, pourquoi Duke s'était conduit d'une façon si bizarre toute la journée : pourquoi il m'avait envoyé chercher de l'essence ; pourquoi il avait laissé la porte ouverte, et tout le reste. Il y avait deux cents kilogs de viande de tigre qui se promenaient dans la maison. Elle comprit que Duke l'avait lâché pour qu'il la bouffe.

Elle se retourna, et voilà Radjah qui la regardait, à cinq pieds d'elle. Elle ne fit rien pendant quelques minutes ; juste resta là en pensant que Duke était tellement idiot de compter sur le tigre pour son sale boulot, quand tout le temps elle le traitait comme un petit chat, seulement que Duke ne le savait pas. Puis elle parla. Elle s'attendait à ce que Radjah vienne poser sa tête sur ses genoux, mais il ne le fit pas. Il resta sans bouger et grogna, et ses oreilles s'aplatirent. Ceci lui fit peur, et elle pensa au bébé. Je vous ai déjà parlé du fameux réflexe pour couper la retraite : l'idée du bébé

venait juste de lui passer par la tête ; Radjah savait qu'elle voulait atteindre cette porte-là, et il se plaça devant, avant qu'elle ait eu le temps de quitter sa chaise.

Il grognait de plus en plus fort maintenant, mais il n'avait pas encore senti le bébé et il faisait toujours face à Lura. Elle pouvait voir qu'il était, cette fois-là, vraiment dangereux. Elle mit le bras dans la cheminée, prit un tison brûlant, et avança vers le tigre en le menaçant du feu. Un tigre a peur du feu, et elle le lui mit tout près, devant les yeux. Il recula de côté, et elle glissa par la porte de la chambre à coucher. Mais il la suivit, et elle a dû avancer le tison vers lui d'une main, et ramasser le bébé avec l'autre.

Mais elle ne pouvait pas sortir. Il l'avait coincée, et il grondait tellement qu'elle savait que le tison ne l'arrêterait pas pour longtemps. Aussi elle le laissa tomber, ramassa les couvertures du berceau, et les jeta à la tête du tigre. Elle manqua son but, mais ça l'a sauvée tout de même. Un tigre, si on lui jette quelque chose qui sent l'homme, bondira dessus et le mordra, en général, avant de faire rien d'autre. C'est ce qu'il fit à ce moment-là. Il bondit si fort, qu'en retombant, il fit glisser le tapis sous ses pattes ; le temps de se redresser, et Lura, avec le bébé dans les bras en profita pour franchir la porte et la ferma derrière elle.

Elle courut dans ma chambre, prit une couverture, enveloppa le môme dedans, et courut au frigidaire. C'était la seule chose qui était en acier dans la maison. Aussitôt qu'elle ouvrit la porte elle comprit pourquoi elle ne pouvait rien faire avec Radjah. Sa viande était là ; Duke ne la lui avait pas donnée. Elle sortit la viande, mit le bébé dans le frigidaire, coupa le courant, et boucla la porte. Ensuite elle prit la viande et se dirigea vers la fenêtre de la chambre à coucher. Elle pouvait voir Radjah qui mordait la porte là où il y avait une fente de lumière. Debout, il atteignait le plafond. Elle prit la viande à plein bras, fonça sur la moustiquaire qui céda, lâcha la viande qui tomba dans la chambre. Le tigre était dessus avant qu'elle touchât le plancher.

La première chose à faire, c'était de lui donner le temps de manger. Elle se dit qu'une fois qu'il aurait quelque chose dans le ventre, il se calmerait. Elle est revenue à la pièce commune où elle tombe sur Duke, qui était en train d'examiner la chambre. Il avait son revolver à la ceinture, et rien qu'à regarder sa tête, elle savait qu'elle ne s'était pas trompée sur la raison de l'évasion du tigre.

— « Oh », qu'il dit, l'air tout gêné, et puis il est allé fermer la porte. « J'ai voulu rentrer plus tôt, mais j'ai pas pu me retenir de regarder la nuit. Tu peux pas t'imaginer comme il fait beau. Les étoiles brillent comme tout. »

— « Ouais, j'ai remarqué », dit-elle.

— « Bougrement beau », dit-il, « bougrement beau ».

— « Tu attends la visite d'un voleur ou quelque chose ? » qu'elle dit, en regardant le revolver.

— « Oh, ça ! » dit-il. « Non. Le tigre faisait du bruit tout à l'heure. Je l'ai pris, dans le cas où j'aurais à y aller. C'est toujours bien de l'avoir prêt. »

— « Le tigre », qu'elle dit. « J'ai cru l'entendre tout à l'heure, moi aussi. »

— « Il faisait un bruit !... un bruit terrible... », qu'a dit Duke.

Il attendait. Elle attendait. Elle n'allait pas lui donner la satisfaction de parler la première. Mais juste à ce moment-là, il entendit un grognement venant de la chambre à coucher, et un craquement d'os. Un tigre grogne quand il mange. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » dit Duke.

— « Je me demande », dit Lura. Elle se jurait de lui faire avouer le premier.

Ils se regardaient tous deux, et puis il venait plus de grognements et plus de craquements d'os. « Tu devrais aller voir », dit Duke, tout doucement, sans se presser, mais son front suait et ses yeux brillaient comme des billes. « Peut-être qu'il arrive quelque chose à Ron. »

— « Sais-tu ce que je crois que c'est ? » dit Lura.

— « Quoi que c'est ? » dit Duke. Il respirait en sifflant comme il faisait toujours quand il était hors de lui.

— « Je crois que c'est Radjah que tu a envoyé ici me tuer », dit Lura. « Pour que tu puisses amener cette femme que tu vas voir depuis un an. Cette rousse qui élève des lapins là-bas sur la route de Ventura. Cette chatte que tu es allé chasser ! »

— « Et au lieu de te bouffer, il a eu Ron », dit Duke. « Le petit Ron ! Mon Dieu, n'est-ce pas que c'est affreux ? Entre donc ! T'as donc pas d'amour maternel ? Pourquoi pas appeler son papa, l'envoyer voir ? Est-ce qu'il a la frousse d'un chat, celui-là ? »

Lura a rigolé de lui. « Eh bien », dit-elle. « Maintenant, fiche-moi le camp. » Cela dit, elle lui mit la main dessus. Il essaya de tirer son revolver, mais elle crispa sa main comme un morceau de papier humide, et le revolver tomba sur le plancher. Elle replia Duke en arrière contre la table et lui cassa la gueule. Ensuite elle le prit sous les bras, le traîna à la porte d'entrée et le jeta dehors. Il courut à quelque distance. Elle rentra et vit le revolver. Elle le ramassa, se dirigea de nouveau à la porte, et le jeta à la figure de Duke. « Hé ! Emmène ce pétard avec toi », qu'elle dit.

C'est là qu'elle a commis une grosse erreur. Quand elle se retourna pour rentrer, il a tiré ; et c'est la dernière chose qu'elle sut de l'histoire.

Maintenant, quant à la suite, il n'y avait personne là, sauf Duke et

le tigre. Mais après, quand les flics ont fini de reconstituer le drame, examinant les ruines et tout, ç'a pas été difficile de dire comment ça c'était passé, en tout cas la plus grande partie, et voici ce qu'ils ont pigé :

Aussitôt que Duke a vu tomber Lura, tout près devant la maison, il savait qu'il était dans une sale situation. Aussi la première chose qu'il a fait, était de courir mettre le revolver dans sa main, pour qu'il semble qu'elle s'est tiré dessus, elle-même. C'est là qu'il a commis *sa* grande erreur, parce que s'il avait gardé le revolver, il aurait peut-être eu une chance. Ensuite il est rentré pour téléphoner. Une fois qu'il a eu la police : « Oh, Bon Dieu ! Venez vite... Ma femme est devenue folle elle a jeté le bébé au tigre, et s'est suicidée, et je suis tout seul dans la maison avec lui... *Au secours, le v'là !...* »

Ce dernier mot, c'était pas ce qu'il comptait dire. D'après ce qu'il savait, le tigre était dans la chambre, en train de faire un grand gueuleton de son fils, et tout allait bien. Mais ce qu'il ne savait pas, c'était que ce tison brûlant que Lura avait laissé tomber avait mis le feu à la chambre ; et à cause de cela, le tigre a pu en sortir. Comment qu'il est sorti ? Nous ne l'avons jamais compris. Mais voici comment, moi, je me le figure, et un avis en vaut un autre :

L'incendie a commencé près de la fenêtre, ça nous le savons. C'était là que Lura a laissé tomber le bout de bois, tout près du berceau, et c'était là qu'un gars arrivant en voiture par la route a vu les flammes. Et ce que je pense c'est qu'aussitôt que le tigre a levé les yeux de la viande et a vu le feu, il se mit à ficher le camp, complètement terrorisé. Vous pensez bien qu'un tigre affolé qui rencontre une cloison en carton compressé, il saute à travers. Ça fait pas un pli. Pendant que Duke téléphonait, Radjah est passé au travers du mur comme un clown à travers un cerceau en papier, et la première chose qu'il voit c'est Duke au téléphone, et Duke n'était pas un copain, surtout pour Radjah.

En tout cas, c'était là où on en était quand je suis arrivé avec l'huile. Les flics étaient arrivés un peu avant moi ; et l'ambulance qui m'avait croisé sur la route à soixante-dix milles à l'heure, même que je pensais qu'il y avait eu un accident sur la route, emportait Lura là dedans. Et quand je suis arrivé avec ma bagnole, il y avait de quoi regarder, vous pouvez être sûr. La maison était en flammes, et les flics essayaient d'y entrer, mais ne pouvaient pas l'approcher, à cause de la chaleur ; et à peu près cent bagnoles étaient stationnées aux alentours, avec des gens qui regardaient ; et une voiture à pompiers qui allait et venait sur la route en cherchant une prise d'eau quelque part où ils pouvaient brancher leur tuyau.

Mais dans la maison c'était ce qui

était affreux. On pouvait entendre crier Duke, et entre les cris de Duke, c'était le tigre. Et tous les deux c'étaient des cris de terreur, mais je crois que ceux du tigre étaient pires. C'est une chose affolante d'entendre un animal pousser des hurlements comme ça. Ça a continué environ cinq minutes après que je suis arrivé, et puis tout d'un coup on n'a plus entendu que le tigre. Et puis ça s'est arrêté.

Il n'y avait rien à faire contre l'incendie. En une demi-heure la maison entière s'était écroulée ; ils fouillaient dans les ruines pour trouver Duke. Eh bien, ils l'ont trouvé. Dans son crâne il y avait quatre trous, deux de chaque côté, profonds. Nous avons mesuré les crocs du tigre. C'était exactement pareil.

Aussitôt que j'ai pu, je m'amenais à l'hôpital. Maintenant ils avaient retiré la balle, et Lura était au lit toute bandée à la tête, mais il y avait un gars qui était là pour la surveiller, à cause de ce que Duke a dit au téléphone. C'était un flic. Je me suis assis avec lui. L'affaire ne lui plaisait pas. A moi non plus. Je savais qu'il y avait quelque chose de travers dans les faits que nous connaissions jusque là ; mais ce qui vous brisait le cœur c'était Lura, qui revenait à elle après l'éther. Elle gémissait et essayait de dire quelque chose tellement que ça vous faisait mal. Après quelque temps, je me suis levé et suis sorti dans le corridor. Mais à ce moment-là, j'ai vu le flic se précipiter par la porte et foncer dehors en quatrième vitesse. Enfin elle avait parlé. Le bébé était dans le frigidaire. Ils l'ont trouvé là, toujours endormi, et presque prêt pour son lait. Le feu avait noirci l'extérieur, mais dedans il faisait frais et bon comme dans une baignoire neuve.

Bon, c'est à peu près tout. Ils ont relâché Lura, une fois qu'elle a raconté son histoire, et le bébé dans le frigidaire était la preuve. Aussitôt sortie de l'hôpital, elle a reçu une offre du cinéma, mais au lieu de l'accepter, elle est revenue au poste d'essence et nous avons fait le boulot ensemble quelque temps. On a été obligés d'habiter dans un des bungalows qui restait, et ça allait bien. Mais un soir j'ai entendu le bruit d'un différentiel qui ne marchait pas bien, et je ne me suis pas donné la peine de me présenter pour le petit déjeuner le lendemain matin.

Des fois, je me dis que j'aurais dû y aller. Peut-être qu'elle m'avait laissé un petit mot.



QUESTIONS DE CHIFFRES

par MIRIAM ALLEN deFORD



Nous sommes particulièrement heureux de constater que les histoires que nous avons publiées dans nos trois premiers numéros ont, dans leur ensemble, beaucoup plu à nos lecteurs et nous tenons à remercier tous ceux (et ils sont nombreux) qui ont pris la peine de nous écrire pour nous en faire part. Vous ne sauriez croire combien nous avons été sensibles à vos félicitations et à vos encouragements et ceci est une raison de plus s'il en était besoin pour nous inciter à persévérer. La composition de ce numéro n'en est-elle pas la preuve?

Un fait pourtant nous a frappé. Beaucoup de récits sont mentionnés par nos correspondants comme ayant été particulièrement appréciés par eux, mais il y a un titre et un nom qui reviennent sans cesse : « Bien de Mainmorte » *de Miriam Allen deFord. Peu de lecteurs oublieront, semble-t-il, la fin extraordinaire de cette courte nouvelle si poignante et dont tout l'inattendu et le tragique sont ramassés* dans les six dernières lignes !

Inutile donc de vous présenter ce nouveau récit. Vous savez ce qui vous attend. Et pourtant... nous croyons que vous serez encore surpris... à condition bien entendu de « jouer le jeu », et de ne pas gâcher votre plaisir en allant jeter tout de suite un coup d'œil à la fin! Lisez cette histoire d'abord, et nous en reparlerons... après.



Le beau soleil de la Californie brillait au dehors ; mais il ne pénétrait pas jusqu'à la petite pièce intérieure où Wedderburn assis réfléchissait comme il ne l'avait jamais fait depuis qu'il était au monde.

Trente années de sa vie s'étaient écoulées au milieu des chiffres et des formules arithmétiques. Il avait d'abord été comptable pendant dix-sept ans, puis chef comptable pendant treize ans chez un grossiste d'articles de nouveautés. Jamais il ne s'était marié. C'était un petit homme grisonnant, portant des

lunettes et cela paraissait inconcevable qu'il pût être mêlé à une affaire criminelle. Et pourtant depuis plus d'un an, la plupart de ses heures de veille étaient consacrées à la solution du problème terriblement compliqué dont Eric Scholl, Lorina Brackett et son frère Willard avaient fourni les données.

Le hasard ou un décret de la Providence l'avaient placé dans des circonstances telles qu'il était le seul être au monde possédant *la certitude* que Lorina Brackett avait été assassinée, non point par son frère qui avait été inculpé, puis condamné, mais par le jeune Eric Scholl, son voisin de chambre, au Wyndham Hôtel. Wedderburn lui-même avait également vécu au Wyndham pendant des années. Il connaissait toutes les personnes mises en cause. Moralement, il était sûr du mobile qui avait poussé Scholl à commettre son crime. Il en connaissait l'heure et il avait deviné la méthode et l'arme qu'avait employées l'assassin. Mais il lui fallait fournir des preuves irréfutables à la police pour disculper Willard des charges accablantes qui pesaient sur lui, et l'arracher à la salle d'éxécution pour y mettre Scholl à sa place. Tel était le problème que Wedderburn s'acharnait en vain à résoudre.

— « C'est une question de chiffres. Je reviens toujours à çà », murmurait-il entre ses dents pour la millième fois. Il était probablement normal qu'un homme dont l'esprit avait été obsédé par des chiffres pendant toute sa vie raisonnât de la sorte. D'une part, on se sert de chiffres pour dire l'heure, or l'heure était d'une importance capitale dans l'affaire Brackett. Le jour du crime, Lorina Brackett était rentrée vers trois heures dans sa chambre nº 611. Sur la gauche se trouvait le nº 610, c'est-à-dire la chambre de son frère, séparée de la sienne par une salle de bain commune. A droite, dernière chambre au fond du couloir, c'était la chambre de Scholl, le 612. Primitivement, toutes les pièces avaient été réunies en un seul appartement, de sorte que le 611 et le 612 communiquaient encore par une porte cadenassée qui donnait sur la salle de bain de Scholl.

Ce dernier était, comme à l'accoutumée, resté chez lui tout l'après-midi. Bien qu'apparemment très sain et vigoureux, il avait été réformé et participait à sa manière au « casse-pipe » général en travaillant sur un chantier de construction. Willard était rentré chez lui à 5 h. 18 précises, car son bureau ne se trouvait séparé de son domicile que par quatre pâtés d'immeubles. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il avait pendant si longtemps, vécu dans cet hôtel citadin.

Dès le début de son veuvage, Lorina s'était décidée à liquider sa maison pour venir habiter la chambre attenant à celle de son

frère, et depuis lors, elle y était toujours restée. Bien que cet arrangement n'eût pas été du goût de Willard, il avait dû l'accepter, ne pouvant y faire aucune objection valable. Leurs rapports n'avaient jamais été très amicaux. Les locataires à demeure du sixième étage avaient dû subir leurs sempiternelles disputes, sous forme d'objurgations hurlées d'une pièce à l'autre à travers les deux portes ouvertes de leur salle de bain. A vrai dire, Willard n'était pas un personnage tellement sympathique. C'était un homme méticuleux, maniaque, aux idées bien arrêtées, à l'esprit mesquin ; toutefois, Wedderburn pensait que malgré ces travers, il n'y avait aucune raison qu'il fût condamné à mort pour un crime qu'il n'avait pas commis. Malheureusement, Wedderburn semblait être la seule personne, sauf Eric Scholl probablement, qui crût réellement à l'innocence de Willard. Même son avocat n'arrivait pas à en être complètement convaincu tout en ayant essayé de tirer le meilleur parti d'un mauvais cas.

« C'est lui qui a fait le coup, mais ce n'est pas un bien grand malheur », telle semblait être l'opinion courante des gens qui fréquentaient le Wyndham. S'il est vrai que le frère de Mrs. Brackett passait pour un excentrique et un grincheux, elle avait été, elle, cordialement détestée par tout le monde. A quarante ans, elle se présentait sous l'aspect d'une grosse dame blonde ; mais sa blondeur était visiblement artificielle, son obésité grotesque — elle pesait près de cent kilogs — et elle collectionnait, en plus de sa mollesse, de son égoïsme et de sa curiosité, plus de mauvaises manières que la plupart des gens ne réussissent à en prendre au cours de quatre-vingts ans d'existence. Le sentiment général était que feu M. Brackett avait eu bien de la chance de lui échapper, en passant de vie à trépas ; mais ce dont il fallait vraiment s'étonner, c'est même qu'elle eût réussi à « dénicher » un mari.

Eric Scholl ne comptait pas parmi les nombreuses personnes qui se plaignaient de temps à autre à la direction du tapage qu'on faisait aux numéros 610 et 611, car pendant son sommeil, qu'il devait prendre dans la journée, les chambres étaient vides. Le soir, il n'en souffrait pas davantage, car il sortait de l'hôtel bien avant minuit, heure à laquelle il devait se rendre à son chantier. Cependant, il avait grommelé plus d'une fois contre l'habitude que Mrs. Brackett avait, d'entrebâiller sa porte dès qu'elle était chez elle — « pour épier les allées et venues des uns ou des autres », comme disait Scholl — Chaque fois qu'il se trouvait dans sa salle de bain, il ne pouvait qu'entendre, à travers la porte verrouillée, le bruit que faisait Mrs. Brackett en se déplaçant avec lourdeur. Aucune des paroles qu'elle échangeait avec son frère ou toute

autre personne ne lui échappait. L'après-midi du jour où elle avait été assassinée, il s'était éveillé plus tôt que d'habitude. Vers quatre heures, il était descendu dans le vestibule, et pour tuer le temps, il s'était mis à flâner, lisant un journal, échangeant à l'occasion quelques propos avec l'employé de la réception, la vendeuse de cigarettes, ou des clients de passage, désœuvrés comme lui. L'ambiance de l'Hôtel Wyndham se prêtait à ce genre de conversations.

Comme Willard rentrait, il était exactement 5 h. 18. Il échangea un salut bref avec Scholl. Ce dernier, ostensiblement, le laissa prendre l'ascenseur. A peine Harry qui le manœuvrait l'eut-il fait redescendre que Scholl y pénétra pour regagner sa chambre. Il était visible qu'il avait voulu fuir la compagnie de Willard, même pendant le temps limité qu'il leur eût fallu pour monter six étages.

Environ cinq minutes plus tard, l'employé du bureau répondit à un appel téléphonique provenant de la chambre de Scholl. La voix de ce dernier trahissait une eertaine agitation.

— « Écoutez », dit-il, « vous feriez bien d'envoyer quelqu'un là-haut, il y a quelque chose qui gaze pas au nº 611. La vieille dame hurle ..., de quoi vous casser les oreilles ».

— « Oh ! elle se chamaille avec son frère comme d'habitude », répondit l'employé.

— « Non, ma parole. Lui, je l'ai pas entendu moufter, tandis qu'elle, par contre, elle criait comme si on l'avait assassinée. Vous feriez bien de voir ce qui se passe, Johnson ! »

— « Harry, courez jusqu'au nº 611 pour voir ce qui arrive à Mrs. Brackett », commanda l'employé de la réception au garçon d'ascenseur qui faisait également office de messager. « Si jamais une chauve-souris, ou quelque chose d'autre vole dans sa chambre, elle va nous faire sauter le toit ! »

Lorsque Harry s'arrêta devant la porte du 611, elle n'était pas entrebâillée comme d'habitude, mais fermée. Il y frappa et n'obtint aucune réponse. Il frappa également au nº 610, la chambre de Willard, mais sans plus de succès. La porte du 612 s'ouvrit et Scholl parut.

— « Eh bien, Harry », dit-il d'un ton anxieux. « Je crois vraiment qu'il vient de se passer quelque chose de bizarre... Mrs. Brackett s'est mise à g.... comme un âne, et puis tout d'un coup, plus rien. Pendant ce temps-là, le frère Willard... motus !... Vous feriez mieux d'ouvrir avec votre passe. »

Harry parut hésitant, mais après avoir appelé, puis frappé de nouveau, il chercha sa clef. Scholl était sur ses talons lorsqu'il pénétra dans la chambre.

Lorina Brackett, vêtue du pull-over et de la jupe qu'elle portait d'habitude, était étendue au milieu

de la pièce. Son gros corps, tel une masse informe, saillait d'une façon grotesque. Elle gisait la face tournée vers le parquet. Tout autour d'elle, de son menton à sa vaste poitrine s'étalait une mare de sang sombre et visqueux.

Debout, tout près d'elle, et livide se tenait son frère qui semblait médusé, paralysé. Sa main droite maculée de sang était crispée sur le couteau pointu, court et massif, dont il se servait pour satisfaire sa marotte : la sculpture sur bois.

Voilà comment les choses s'étaient présentées.

La police n'eut aucune peine à reconstituer le crime. Willard était allé dans sa chambre, avait retiré son chapeau et son manteau, peut-être s'était-il installé pour finir la corbeille à papier à laquelle il travaillait, en attendant l'heure du dîner. Sa sœur l'avait entendu rentrer — les deux portes de leur salle de bain étaient ouvertes — et sans aucun doute, elle avait immédiatement renoué leur âpre querelle (motivée par la répartition des biens de leur père) qui s'était poursuivie avec tant de violence la veille au soir quelle avait suscité plusieurs réclamations téléphoniques des locataires du sixième étage auprès du bureau de l'hôtel. Eric n'avait pas pu fournir de témoignage à cet égard, car au même moment, il mettait ses vêtements de travail dans sa chambre et non dans sa salle de bain. Toutefois, il avait insisté sur le fait qu'il avait fort bien entendu leurs cris, malgré les portes fermées.

Lorsque Willard parvint à se remettre un peu de son choc, il était en prison. Les choses s'étaient déroulées avec la précision d'un mouvement d'horlogerie. Quel plaisir pour la police de se trouver en présence d'un cas dont la solution s'imposait au moment même où il se présentait. Lorsqu'il prit contact avec son avocat, Willard ne trouva pas d'autres paroles pour sa défense que celles qu'il avait déjà prononcées du ton hargneux qu'ont ceux qui détestent la contradiction : « Je vous répète que ce n'est pas moi qui ai fait ça. » J'étais rentré à la maison — et je m'étais assis pour mettre un peu la main à ma sculpture sur bois, avant de ressortir. Je n'ai pas entendu Lorina s'agiter. Cela m'a même semblé bizarre, car elle est presque toujours à la maison quand je rentre. Nous devions dîner ensemble, à condition, bien entendu, qu'elle soit calmée de sa fureur de la veille. Je ne l'avais pas vue depuis, et je présume qu'elle devait dormir encore le matin quand j'étais parti à mon travail...

« Au bout d'un petit moment, j'ai décidé de me rendre compte si elle était là. Il ne s'était certainement pas écoulé plus d'une minute ou deux, car je venais juste de me mettre à sculpter. Je me suis levé de mon siège, tenant toujours mon couteau, et j'ai traversé la salle de bain — non, les portes étaient fermées... j'ai dû les ouvrir — et

je me rappelle que je me suis mis à crier : « Es-tu là Lorina ? »

« A peine étais-je dans sa chambre que je l'ai vue. Pendant une seconde, il m'a été impossible de bouger. J'avais la nausée. J'ai quelques petits ennuis avec mon cœur ; toujours est-il que j'ai dû m'agripper au chambranle de la porte. Puis je me suis approché pour me pencher sur elle.

« Elle présentait exactement l'aspect qu'elle avait quand les autres l'ont trouvée. Alors, je me suis mis à la secouer ; le couteau m'est tombé des mains, juste dans... juste dans le sang.

« Je me demande encore pourquoi je me suis penché pour le ramasser... ça été un geste automatique sans doute. En tout cas, je l'ai fait, et c'est juste à ce moment-là qu'on a commencé à frapper à la porte. Je ne pouvais ni parler, ni même penser. Tout ce que je pouvais faire quand Harry a ouvert la porte, c'était de rester là ! Mais, je jure devant Dieu, Mr. Ellsworth... » et chaque fois que Willard se tournait vers son avocat sceptique, sa voix tremblait d'ardeur... «... que lorsque je l'ai trouvée, il n'y avait pas la moindre trace du couteau ou de la chose dont on s'était servi pour lui couper la gorge. Je sais bien qu'il n'y avait pas d'autres empreintes digitales que les miennes sur mon couteau. Jamais personne d'autre que moi ne l'avait touché. Mais ce couteau ne l'a pas tuée. Je ne sais pas avec quoi on l'a tuée... que ça soit avec ce que l'on voudra, mais ce n'est pas moi qui m'en suis servi. Elle était morte quand je l'ai trouvée. »

L'arme meurtrière, que ce fût un couteau à sculpter ou non, avait tranché la veine jugulaire de Lorina Brackett. C'était une flaque de sang veineux qui s'était coagulé autour d'elle.

Au cours des longs entretiens qu'il avait eus avec son avocat Ellsworth, dans le parloir de la prison municipale, Willard refaisait sans cesse le même récit, répétant : « Elle n'a pas crié — pas tant que j'ai été là. C'est une des raisons pour lesquelles tous mes soupçons se portent sur Scholl. Il a tout arrangé pour faire monter les gens juste au moment où ils me découvriraient derrière les deux portes closes avec le corps de Lorina. Quelle chance pour lui qu'on m'ait trouvé avec un couteau à la main, et que par une chance encore plus grande, je l'aie fait tomber dans... enfin qu'il soit tombé, puis que je l'aie ramassé. Je suis sûr qu'il m'avait délibérément attendu dans le vestibule jusqu'à ce que je rentre. Puis avant de me suivre pour remonter à sa chambre, il m'a laissé juste le temps matériel qui aurait été nécessaire pour faire le coup.

« C'est une question de bon sens, Mr. Ellsworth. Y a-t-il un jury au monde qui trouvera une certaine logique dans le fait qu'un homme pourrait rentrer de son bureau, monter à sa chambre, et

sur-le-champ, trancher la gorge de sa sœur ? Est-ce que les gens font de pareilles choses — du moins, les gens qui ne sont pas fous ? Et je ne suis pas fou, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr que non — mais il faut, comment dirai-je, voir les choses objectivement. Un jury est composé d'hommes et de femmes pris parmi des gens moyens. Naturellement, jamais ils ne croiront qu'un crime non prémédité puisse être commis de cette manière-là. Mais ce qu'ils pourraient très bien admettre — surtout si un procureur astucieux les y incite — c'est qu'en raison de votre dispute et de tout un ensemble de circonstances, vous ayez très bien pu préméditer de faire votre coup de cette façon-là. »

— « Alors, pourquoi n'ai-je pas filé ? Je pouvais sortir avant qu'on le découvre, pourquoi, ne me suis-je pas sauvé ? S'il y avait eu préméditation, n'aurais-je point préparé toutes mes affaires pour m'en aller tout de suite après avoir fait ma sale besogne ? »

— « On leur dirait — je pourrais tout aussi bien dire, hélas ! on leur *dira* — que sous le coup de l'excitation, en raison de votre cœur fragile et des circonstances, vous avez été dépassé, puis découvert avant d'avoir pu exécuter votre plan jusqu'au bout. »

— « Mais voyons, Mr. Ellsworth, quelle que soit la façon dont il s'y est pris, je suis sûr que c'est Scholl qui a commis ce crime. Je ne sais pas comment, bien que je puisse l'imaginer. Mais je sais pourquoi. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Lorina elle-même me l'avait dit. Voyez-vous cela me dégoûte un peu de raconter de pareilles choses d'un mort, surtout qu'il s'agit de ma propre sœur. — Si je n'étais pas dans un tel pétrin, j'aurais toujours gardé ça pour moi. Lorina et moi, nous n'avions jamais eu beaucoup d'affection l'un pour l'autre, même quand nous étions gosses. Nous nous disputions au sujet des idées ridicules qu'elle avait sur la façon dont j'avais disposé de l'héritage de notre père ; mais j'ai honte de raconter quelques-unes des choses qu'elle n'avait pas eu peur de m'avouer sur elle-même.

« Bien sûr, nous nous disputions beaucoup, mais pas tout le temps. Par moment, lorsque je ne la contrecarrais point, ou que je ne lui répondais pas, nous étions d'assez bons amis. Pas plus d'une semaine avant que tout cela arrive, elle m'avait fait ses confidences. Elle était très fière d'elle, disant qu'elle agissait en bonne patriote. Moi, je trouvais qu'elle agissait plutôt en moucharde et en chapardeuse.

« Vous savez que la porte entre sa chambre et celle de Scholl était censée être continuellement verrouillée. Lorina avait découvert qu'elle pouvait l'ouvrir et la refermer à l'insu de son voisin. Elle ne savait à quoi passer le temps et elle était curieuse ; voilà comment je m'explique sa conduite. Toujours

est-il que suivant ses dires, lorsque j'étais absent et dès qu'elle savait Scholl hors de chez lui — vous savez qu'elle laissait sa porte entrebâillée pour guetter les allées et venues des gens — elle se faufilait dans sa chambre pour fouiller dans ses affaires.

« Je ne veux pas dire qu'elle lui ait jamais pris de l'argent ou la moindre chose de valeur. Elle n'était tout de même pas tombée si bas. Ce qui la taraudait, c'était sa curiosité. Par exemple, elle lisait les lettres personnelles de cet homme et je présume qu'elle devait se sentir très forte de savoir qu'il avait une liaison sensuelle avec une femme, alors qu'il serait tombé des nues s'il avait appris qu'elle le savait.

« Donc un soir qu'elle était en train de farfouiller dans les tiroirs de son bureau, elle tomba sur ce flacon de pilules et cette lettre. Vous savez qu'il est réformé. Il prétend qu'il a des troubles internes assez graves pour le dispenser de se battre, mais qui lui permettent cependant de faire le métier de soudeur.

« Vous avez peut-être vu dans les journaux l'histoire de ce type qui s'est fait prendre parce qu'il vendait aux recrues passant le conseil de révision une drogue devant, paraît-il, leur donner des palpitations, des troubles de la vue, et je ne sais quoi encore, de sorte qu'ils sont jugés inaptes au service militaire. Eh bien ! la trouvaille de Lorina, c'était sûrement ce produit accompagné d'une lettre — non signée — indiquant la manière de s'en servir et les résultats qu'on pouvait en attendre. Je ne sais pas pourquoi il avait gardé cette lettre ; sans doute, avait-il peur ne de pas se souvenir de la dose à prendre, au cas où il aurait pu être rappelé !

« En tout cas, Lorina ne s'était pas gênée pour barboter sous les chaussettes, ou tout autre chose, non seulement la lettre, mais le flacon, qu'elle avait emportés. Je savais, car elle m'avait tout raconté, que ces objets devaient lui servir de preuves, et qu'elle voulait dénoncer Scholl.

« Je ne l'aurais pas désapprouvée. Tout comme un autre, je trouve que nous n'avons pas besoin de simulateurs, mais comment pouvait-elle fournir ses preuves, sans avouer la façon dont elle se les était procurées ? Et puis, je n'étais pas tellement sûr qu'on ne l'aurait pas arrêtée pour vol. Cela ne me disait rien de voir ma sœur mêlée à un tel scandale. Pour commencer, j'y aurais probablement perdu ma place.

« Donc, en lui parlant, et en lui rappelant que sur ce chapitre elle devait craindre la colère de Dieu, je lui avais fait renoncer à son projet. Ensuite, il lui est venu l'idée d'envoyer le médicament, accompagné d'une lettre anonyme, aux autorités compétentes. Puisqu'elle en avait déjà tant fait, cela me paraissait la meilleure solution. Tout d'abord, l'idée lui

avait plu. Elle pouvait créer des ennuis à Scholl, savoir dans son for intérieur qu'elle en était la cause, et personne ne pourrait l'en accuser.

« Mais, quelques jours plus tard, comme je lui demandais si elle avait exécuté son plan, elle me répondit : non. Une idée nouvelle lui était venue. C'est à ce moment-là qu'elle avait repris sa ritournelle sur l'héritage de notre père, si bien qu'il n'avait plus été question de son autre projet. »

— « Que pensez-vous donc qu'il s'est passé alors ? » demanda Ellsworth.

— « Voilà ce que je suppose. Lorina était très près de ses sous. Elle a dû imaginer un plan pour faire chanter Scholl. »

— « Il n'y a aucune preuve de cela ».

— « Non, parce que je crois que son affaire n'était pas encore au point. Elle devait garder tout cela pour elle, jusqu'à ce qu'elle en ait réglé tous les détails. Moi, Mr. Ellsworth, je n'y étais pas, mais je suis moralement sûr que les choses se sont passées de la façon suivante : je suppose que Scholl avait dû se réveiller de bonne heure dans l'après-midi. Pour une raison quelconque, la pensée de la lettre et de la bouteille lui était venue à l'esprit. Il s'était mis à les chercher, mais elles n'étaient plus dans leur cachette.

« Il est également possible que les choses se soient passées d'une autre façon. Peut-être Lorina n'avait-elle pas bien refermé sa porte la dernière fois qu'elle était allée dans sa chambre, et se trouvant dans sa salle de bain, il s'en était aperçu. De toutes façons, vous le savez, il détestait Lorina. S'il a vu qu'on avait tripoté la serrure, il a immédiatement deviné qui l'avait fait, et pourquoi. Alors, naturellement, il s'est mis à vérifier ses affaires pour voir si rien ne manquait ou si rien n'avait été déplacé. Bien entendu, il a pensé tout de suite aux choses qu'il aurait dû avoir le bon sens de détruire. Quand il a constaté qu'elles n'étaient plus là, il est devenu à la fois fou de rage et de peur. Son premier mouvement a sûrement été de chercher à voir Lorina. Si la porte qui sépare leurs deux chambres n'était pas verrouillée, c'est par là qu'il est allé chez elle, où il savait la trouver puisqu'elle ne sortait pratiquement jamais l'après-midi. A supposer que la porte de la salle de bain ait été fermée à clef, celle de la chambre de Lorina était toujours entr'ouverte. Son coup fait, il dut la fermer, puis rentrer chez lui en ouvrant la porte de la salle de bain, comme elle le faisait d'habitude.

« Supposez qu'il ait été en train de se raser, ou de se préparer à sortir quand il a vu qu'on avait touché à la serrure. Quoi de plus naturel qu'il se soit précipité dans sa chambre pour se rendre compte s'il n'y avait rien d'anormal, tout en gardant son rasoir à la main, Voyez ce que j'ai fait moi-même.

avant d'entrer, je n'avais pas lâché le couteau avec lequel je travaillais.

« Puis, comme je connais bien Lorina, elle a dû être effrayée une seconde ; mais ensuite elle lui a certainement tenu tête. Elle lui a dit qu'elle avait effectivement pris ses affaires, que son intention était de le dénoncer, et comment elle allait s'y prendre. Il est même possible qu'elle ait jugé le moment opportun pour essayer de les lui revendre.

« Ensuite, le reste est facile à deviner. Elle a refusé de lui rendre ses choses, ou elle lui a suggéré de les racheter au prix fort, puisqu'il y tenait tant. A ce moment-là, Scholl a perdu la tête. Il s'est reculé pour la frapper, puis il s'est rendu compte qu'il avait un rasoir à la main. Lorina devait rejeter la tête en arrière pour crier. C'est de ce geste-là que lui est probablement venue l'idée de parler de ses cris. Il suffit de donner un bon coup de rasoir bien tranchant au bon endroit, et le tour est joué.

« Mr. Ellsworth voilà comment les choses ont dû se passer. Eric Scholl devrait être ici à ma place. Dites-leur tout ce que je vous ai dit, et sortez-moi de là. »

Ellsworth avait bien essayé naturellement mais il n'était pas convaincu. Dans son for intérieur, il était persuadé que Willard était l'assassin de sa sœur, et que celui-ci n'ayant pas d'autre moyen de sauver sa peau, avait inventé son histoire de toutes pièces. *A supposer que* Scholl ait découvert le larcin, qu'il l'ait fait au moment où il tenait un rasoir, les choses auraient très bien pu se passer ainsi : seulement, pensait Ellsworth, il n'en est pas moins vrai que le frère de Lorina Brackett *était entré le premier* sur le lieu du crime, avec un couteau à la main.

Pourtant Scholl avait été l'objet d'une enquête minutieuse et il avait été soumis à un long interrogatoire. Il y avait des points qui concordaient avec la version du frère. La serrure de la porte de communication des deux chambres avait bien été faussée. Le flacon et la lettre manquaient. Si Willard avait raison, il se pouvait que Scholl, une fois son crime commis, eût refermé la porte et cherché les objets qui lui avaient été volés pour les détruire. Ensuite, il avait très bien pu retourner dans sa chambre se laver les mains, nettoyer le rasoir, s'habiller, puis descendre dans le hall pour attendre Willard qui rentrait toujours entre 5 h. 15 et 5 h. 20. Scholl avait naturellement tout nié. Le fichier du Bureau de Recrutement révéla qu'en effet il avait bien été réformé pour des troubles visuels ; mais le médecin de la police qui l'examina de nouveau déclara que sa vue était toujours mauvaise. Il est possible qu'il ait réussi à se procurer ce médicament d'une façon ou d'une autre, mais il n'y avait pas moyen de le prouver.

L'ennui, dans toute cette affaire, c'est qu'il était impossible de prou-

ver quoi que ce fût, et sans preuve, Willard ne pouvait pas se défendre. Scholl ne fut pas incarcéré. L'affaire vint en jugement et malgré ses efforts consciencieux, Ellsworth n'eut rien d'autre à offrir, dans sa plaidoirie, que la simple dénégation de Willard. Il avait bien essayé de faire jouer le facteur temps dans la plus large mesure possible, mais cela ne l'avait mené à rien. Le corps était encore chaud lorsque Scholl et Harry avaient fait irruption dans la chambre, mais Lorina Brackett était une grosse femme, et les cadavres des personnes fortes se refroidissent moins vite que ceux des gens maigres. Certes, le sang était coagulé ; mais le sang commence à se coaguler dès qu'il est répandu. De plus, le sang veineux qui coule au lieu de jaillir comme le sang artériel, se coagule probablement d'autant plus vite. Or, Mrs. Brackett avait eu la veine jugulaire sectionnée..

Si bien que la mort de Lorina Brackett pouvait tout aussi bien remonter à deux minutes qu'à deux heures, lorsqu'elle avait été découverte. Ellsworth avait eu l'espoir, qu'en présence de tant de facteurs incertains, et que du fait même de l'absence de preuves directes contre son client, il pourrait au moins lui obtenir un verdict d'homicide non-prémédité. Mais on ne discute pas avec un jury. Willard avait été inculpé d'homicide volontaire, il fut reconnu coupable, sans même avoir le droit de signer son recours en grâce. Il ne restait pas d'autre alternative au juge que de le condamner à mort. Quand son pourvoi en appel eut été rejeté, on fixa la date de son exécution. Par deux fois, il bénéficia d'un sursis accordé par le Gouverneur, sur la déclaration d'Ellsworth que de nouvelles preuves allaient bientôt être données ; mais comme ces dernières tardaient à être établies, tout autre délai lui fut refusé.

Quand les choses eurent atteint ce stade là, Wedderburn commença d'être hanté par la pensée que si seulement quelque facteur jusqu'alors négligé, ou pas suffisamment étudié, pouvait être mis en lumière, Willard serait sauvé. Or, ce facteur qui disculperait le condamné et *ipso facto* accablerait Eric Scholl existait ; quelque part dans son subconscient, cheminait cette idée que « c'était une question de chiffres ».

Et soudain, comme il restait assis, absorbé par les complications de l'affaire, un ressort se détendit. Une chose qu'il avait lue ou entendue dire jadis lui revint en mémoire. Cela lui donna la clef de l'énigme, la solution qu'il avait cherchée si longtemps.

Le « chiffre » dont il était obsédé n'était ni un nombre, ni une fraction de temps et ne ressortissait pas à l'arithmétique, devenue pour lui une seconde nature. Mentalement, il eut tout à coup la vision nette du corps de Lorina gisant sur le parquet de sa chambre d'hôtel

tout comme les nombreux locataires apeurés et horrifiés du sixième étage du Wyndham l'avaient vu à la dérobée, par la porte ouverte, avant l'arrivée de la police. Il vit les grotesques rondeurs, l'obésité débordante, en un mot le corps de la morte, étendu les bras en croix, ses lourdes jambes abandonnées, sa chevelure poisseuse de la mare de sang qui avait coulé de sa gorge et inondé son pull-over.

Et ce qu'il se rappelait parfaitement n'avoir *pas vu* et ce à quoi, il n'avait pas prêté attention sur le moment, bien que cette chose frappât son regard chaque fois qu'il voyait Lorina — c'était son *chiffre*, ses initiales « L.B. » brodées et entrelacées de façon si apparente sur ce pull-over. Et pourquoi ce chiffre n'avait-il pas cette fois accroché son regard comme d'habitude ? Tout simplement parce que le cadavre de sa sœur était étendu *la face contre le plancher*.

Et maintenant, il se souvenait de cette particularité curieuse, peu connue. Si un homme meurt d'une hémorragie violente et soudaine, on le trouve couché sur le dos ; mais s'il saigne lentement jusqu'à ce que mort s'ensuive, le cadavre est toujours découvert, la face tournée vers le sol.

Lorina Brackett gisait, le visage contre le parquet, donc elle avait saigné longtemps avant de mourir. Si son frère qui était remonté chez lui, *seulement quelques minutes auparavant* l'avait tuée, il y aurait eu 999.999 chances sur un million qu'elle eût été découverte étendue sur le dos. Si Eric Scholl l'avait assassinée entre trois et quatre heures, il eût été normal de la trouver dans la position qu'elle occupait, c'est-à-dire, le visage tourné vers le parquet.

Ce détail seul, auquel personne n'avait attaché d'importance jusqu'à ce que Wedderburn en fût frappé apportait l'unique chance qu'il y eût de surseoir à l'exécution de Willard et de confondre Scholl.

Mais il était trop tard. Comme Wedderburn tressaillait à cette soudaine révélation, les comprimés de cyanure étaient jetés dans le seau d'eau. Presque instantanément, le gaz toxique s'était répandu dans la pièce où les exécutions avaient lieu et l'homme qui s'y trouvait tentait de s'arracher aux courroies qui le maintenaient sur sa chaise.

Quatorze minutes plus tard, le docteur de la prison déclara que Willard Wedderburn était mort.

(Voir au verso : Commentaires complémentaires sur « Question de chiffres. »)

COMMENTAIRES COMPLÉMENTAIRES SUR " QUESTION DE CHIFFRES "

Si vous vous attendiez à la fin surprenante que Miss deFord vous avait ménagée, nous tirons alors notre chapeau ! Quant à nous, nous confessons humblement que nous avons été complètement pris au dépourvu par la révélation que contenait la dernière phrase : le nom entier *qui précède les deux derniers mots. Si Miss deFord a réussi à vous « avoir » aussi complètement qu'elle nous « a eus », ne l'accusez surtout pas de ne pas avoir étalé son jeu devant vous. A aucun moment, au cours de son récit, l'auteur n'a transgressé les règles du « fair play ». Dès le début, dans la première phrase du troisième paragraphe, Miss deFord vous révèle, noir sur blanc, tout le mécanisme de l'histoire. Reportez-vous en arrière et relisez cette phrase maintenant, à la lumière de ce que vous avez appris. Il est exact que Miss deFord a délibérément et non sans préméditation, essayé de vous égarer. Mais elle l'a fait avec beaucoup d'honnêteté et si vous relisez son histoire vous constaterez que pas un instant elle ne s'est écartée de la vérité, toute la vérité, rien que la vérité !*

Bravo Miss deFord pour ce joli tour de passe-passe littéraire !



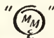
NOTRE lecteur de LIMOUX (Aude), qui signe A. L., et qui nous a écrit le 30 mars, en nous faisant des suggestions intéressantes dont nous le remercions, serait tout à fait aimable de nous communiquer son nom et son adresse, afin que nous puissions lui répondre.

L'ŒIL

par BAYNARD KENDRICK

Il n'est pas étonnant que les histoires de Baynard Kendrick aient tenté les cinéastes américains, car il faut avouer que les aventures de ses héros — et de Cliff Chandler en particulier — ne manquent jamais de mouvement ni même de... « bagarres ».

Vous avez déjà vogué avec Chandler sur le Moriander (1) *puisque ses fonctions de « détective de bord » l'attachent à une ligne transatlantique. Nous vous offrons aujourd'hui une nouvelle traversée en sa compagnie. Et tout comme la précédente, elle ne va pas manquer d'imprévu...*



PARTI depuis trois jours de Southampton pour New-York, le paquebot *Moriander* donnait légèrement de la bande sous l'effet d'une brise nord-est. On entendait, amplifiés par la nuit, les bruits du navire qui roulait de façon continue — craquement des boiseries sur le métal, et grincement cadencé, quelque part dans le couloir, d'une porte battante mal huilée.



Dans la cabine 114, Cliff Chandler ferma le livre qu'il lisait, éteignit l'éclairage de tête de sa couchette, et s'allongea. Les bruits et les craquements forçaient sournoisement le refuge de sa cabine, et pendant quelque temps, il se demanda si l'on n'avait pas frappé à la porte.

Il se retourna, cherchant une position propice au sommeil, et ferma les yeux. On frappait encore, avec une insistance désagréable. Cliff jeta les jambes hors de la couchette et s'assit dans l'obscurité.

— « Qui est là ? » dit-il.

Le grincement de la coque fut la seule réponse. Cliff, d'ordinaire, appréciait la grande voix du navire. Mais cette nuit-là, elle était troublante, agressive — ironique en quelque sorte pour lui qui attendait une réponse humaine. Il se leva, passa une robe de chambre, et ouvrit la porte.

Une femme était là, élégante et mince dans les plis satinés d'une robe de haute couture. Sa silhouette légère attendait, surprise, comme étonnée qu'on eût ouvert la porte. Sous l'éclairage du couloir, ses lèvres rouges contrastaient étrangement

(1) Voir *Mystère-Magazine* n° 2 : *Mort au hublot.*

avec son visage livide. Cliff la dévisageait ; il eut un instant l'impression de quelque étrange masque exotique, car de grosses lunettes de plage à monture blanche trouaient de noir l'emplacement de ses yeux.

— « Vous êtes bien Mr. Chandler ? » demanda-t-elle d'une voix basse et mal assurée.

Cliff acquiesça. « Que puis-je faire pour vous ? » dit-il.

— « Vous êtes le détective de la compagnie ? »

Il acquiesça de nouveau. Il y eut un bruit de pas au fond du long couloir. Sans mot dire, elle le repoussa dans sa cabine et s'immobilisa à l'intérieur contre la porte.

— « Vous devez me croire folle », dit-elle quand le bruit se fut éloigné. « D'ailleurs je le suis à moitié ! Je me trouve dans l'appartement K. Venez vite, s'il vous plaît ! » Elle sortit dans le couloir sans attendre de réponse, et ajouta en retournant la tête : « Faites attention — il ne faut pas qu'on nous voie ! » Elle s'en alla.

Cliff la regardait partir et la vit hésiter. La ligne de ses épaules suggérait la lassitude. Elle s'appuya quelques secondes à la paroi. Puis elle se redressa, comme poussée par quelque mobile intérieur plus puissant qu'elle-même, et disparut au coin de la coursive.

Cliff ferma la porte. Il songeait encore à la fière allure de ces fines épaules en décrochant le téléphone pour composer le numéro du commissaire de bord. L'employé du service de nuit lui répondit.

— « Ici Chandler », dit-il. « Trouvez-moi en vitesse qui occupe l'appartement K, et rappelez-moi au 114 ! »

Il raccrocha et se mit à s'habiller. Il n'avait pas fini que la sonnerie retentissait.

— « L'appartement K est pris au nom de George Harte et des personnes qui l'accompagnent », dit l'employé du commissariat en étouffant un bâillement. « Six pièces et un bureau. Ils ont aussi une autre cabine à bord — le 28 au pont en dessous. Ça a l'air de toute une équipe. »

— « Combien sont-ils ? » demanda Cliff.

— « Trois femmes, deux hommes et un jeune garçon. »

— « Les noms ? »

— « Cela, je n'en sais rien », dit l'employé. « C'est une liste incognito, et il faudra que vous le demandiez au capitaine Jordan. »

— « Merci », dit Cliff, et il raccrocha.

Il prit son calibre 9,65 mm. dans son sac de voyage sous la couchette et le sangla sous son bras avant d'éteindre la lumière. Dans l'obscurité, les aiguilles luminescentes de son bracelet-montre brillèrent d'un éclat intense, indiquant deux heures et demie.

Hors de la cabine, on aurait dit que le navire était plus calme. Tunnel de portes blanches baignées de lumière jaune, le long couloir vers l'arrière était vide. A peu de distance, Cliff trouva la porte

ouverte qui grinçait en battant. Elle desservait une salle de bain. Il la ferma et poursuivit sa route.

L'appartement K se trouvait deux étages plus haut. Cliff grimpa les escaliers, sortit sur le pont-promenade, et s'arrêta pour observer. Les chaises de pont étaient soigneusement empilées dans un angle. Plus loin, deux hommes lavaient le pont à l'aide d'une lance d'arrosage. Des lampes veilleuses encastrées à intervalles réguliers dans le plafond du pont couvert donnaient à celui-ci l'aspect d'un grand hall désert. Tout près de lui, un rectangle lumineux : c'était une des fenêtres des somptueux appartements K. Il tenta d'y jeter un coup d'œil, mais le store intérieur était baissé, masquant la pièce. Il se détourna de la fenêtre ; alors, sans dire un mot ni faire un pas, il leva les mains.

Une paire d'yeux pâles, enfoncés, inexpressifs, plongeaient leur regard dans le sien ; ils étaient encastrés dans une bouche évoquant le caoutchouc. Devant Cliff se trouvait un homme, les deux mains plongées au fond des poches d'un habit noir ; la poche de droite, soulevée, était braquée tout droit sur l'estomac de Cliff.

— « Qu'est-ce qui vous prend ? » demanda Cliff. Il sentait que l'homme avait une arme, qu'il tirerait au premier mouvement de sa part sans hésiter ni rater.

— « C'est vous qui me demandez cela ! » dit l'homme. Son ton satisfait surprenait par sa douceur ; il donnait l'impression d'avoir guetté longtemps et d'être finalement tombé sur une proie maniable.

— « Je me rends à l'appartement K. » Cliff retrouvait de la voix.

— « Par cette fenêtre ? » L'homme jouait de ses lèvres mobiles, qui zébraient par instants son visage de rides sombres. « Vous n'avez pas besoin de lever les mains. Tout ce que je vous demande, c'est de vous expliquer ! »

— « Très bien ! » dit Cliff. « Otez-moi ce revolver de l'estomac, et écoutez-moi ! »

— « Je commencerai par vous écouter — avant d'ôter le revolver ! » L'habit noir restait soulevé dans la même direction.

— « Je suis officier sur cette ligne. »

— « Et vous avez oublié votre uniforme à la maison ! »

— « Je suis Cliff Chandler, le détective du *Moriander.* »

Les yeux ternes, dangereux, se rapprochèrent de ceux de Cliff. « Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt, au lieu d'essayer de regarder aux fenêtres ! Demi-tour, et marchez devant moi. »

— « Où allons-nous ? »

— « Où croyez-vous aller ? A l'appartement K, bien sûr ! » dit l'homme.

La femme aux lunettes noires devait attendre derrière la porte ; car cette porte s'ouvrit devant Cliff, projetant sur le pont un

faisceau de lumière rose que tamisaient les abat-jour.

— « Il essayait de regarder par la fenêtre », dit l'homme, derrière Cliff. « J'ai failli le descendre. »

— « C'est bon, Knox, vous pouvez nous laisser. » La femme aux lunettes noires s'effaça de la porte et ajouta. « Vite, s'il vous plaît, entrez ! »

Cliff sentait que derrière ses verres noirs, elle l'observait s'asseoir, étudiait chacun de ses gestes, cherchait à se convaincre qu'elle pouvait se fier à lui pour résoudre quelque problème urgent.

Derrière elle, le rideau de la fenêtre se mit à battre sous l'effet du roulis. La jeune femme sursauta comme sous la menace d'une chose vivante. Quand elle se retourna vers Cliff, son visage avait encore pâli. Elle ôta ses lunettes en le regardant, et les posa sur la table.

— « Me reconnaissez-vous, maintenant ? »

— « Je vous avais déjà reconnue », dit Cliff. « Vous êtes Moira Nelson, l'actrice de cinéma. Des verres noirs ne représentent pas un déguisement très efficace. »

D'un air las, elle rejeta en arrière la sombre masse de sa chevelure. « La perte de toute intimité est une lourde rançon, Mr. Chandler », dit-elle. « C'est la rançon de la fortune et de la célébrité, et je l'ai supportée jusqu'ici. Mais à bord de ce navire, je dois faire face à quelque chose d'infiniment plus horrible et plus insupportable — je crains pour la sécurité de mon petit garçon. »

— « Continuez, s'il vous plaît, Miss Nelson. » Les doigts de Cliff tapotaient lentement le tissu soyeux de son siège. « Puisque vous m'avez demandé de venir jusqu'ici, le plus simple est la franchise. Je ne puis vous aider sans cela. »

— « Je compte vous faire confiance. » Elle lui fit signe de venir, et lorsqu'il fut près d'elle, elle ouvrit doucement la porte d'une chambre. A la lumière du salon, Cliff vit un lit d'une personne où dormait un jeune garçon. Il devait avoir douze ans. La lumière le gêna, et il se protégea les yeux d'un bras bruni par le soleil.

— « C'est maman, Tip », dit Moira doucement. L'enfant se retourna et murmura quelques mots en dormant.

De retour au salon, elle expliqua : « C'est pour lui que Knox, l'homme qui vous a menacé d'un revolver est ici. Depuis dix ans, à cause de Tip, je vis dans la terreur ; je le fais garder jour et nuit ; et voilà qu'au milieu de l'Atlantique, quand je le croyais plus en sûreté que n'importe où au monde, je découvre qu'il est à tel point en danger que je ne sais plus que faire, ni à quel saint me vouer ! »

— « Quelle sorte de danger ? » demanda Cliff.

Moira Nelson s'assit sur le bras d'un fauteuil et alluma une cigarette pour se donner une contenance. « Quelle sorte de danger ? » répéta-t-elle amèrement. » Mr. Chandler,

c'est ce que je voudrais bien savoir ! J'ai été menacée par téléphone. »

— « Quand cela ? »

Elle aspira sa cigarette et répondit avec plus de calme. « Il y a deux heures, quelqu'un a appelé Mr. Harte, mon manager. On disait que New-York appelait, et on donnait le nom d'un agent de Hollywood. Mr. Harte, sans méfiance, me passa l'appareil. La voix semblait lointaine et disait : « Ne répondez pas ! Si vous préférez la vie de votre fils aux perles que vous avez achetées à Londres il y a un mois, il faudra les porter demain soir au concert du bord, et vous taire. N'essayez pas de tricher ! Nous savons qu'il y a soixante-douze perles au collier. »

Elle se leva, vacilla un peu, puis se laissa retomber faiblement dans le fauteuil.

— « Combien valent-elles ? »

— « Cinquante mille dollars. »

Baissant son regard sur elle, Cliff comprit qu'il avait devant lui une Moira Nelson inconnue du public — une mère fatiguée, affolée pour son enfant. Il fut soudain saisi d'une colère froide contre les criminels qui jouaient ainsi du plus fort des sentiments humains. Cela se voyait à la contraction de ses doigts et au pincement de ses narines lorsqu'il demanda :

— « Combien de personnes vous savent à bord, Miss Nelson ? »

— « Pas beaucoup, j'en suis sûre. Le capitaine Jordan, le commissaire, et les personnes qui voyagent avec moi. »

— « Et combien à l'embarquement ? »

— « C'est la même chose, quelques personnes seulement. J'ai pu éviter les journalistes. Quelques amis de longue date m'ont accompagnée au départ d'Angleterre — ce sont pratiquement les seuls que j'aie là-bas. »

— « Et l'agent dont on a utilisé le nom au téléphone ? »

— « Il pouvait me savoir ici », dit-elle, songeuse. « Il avait un moyen de le savoir. C'est pourquoi j'ai répondu au téléphone. »

Cliff alla s'asseoir sur le divan et se prit le genou à deux mains. « Quels sont les membres de votre suite ? »

— « George Harte, mon homme d'affaires et mon manager ; Miss Hastings, ma secrétaire ; une masseuse, et Knox, qui a sa cabine au pont en dessous. »

— « Vous avez confiance en Knox ? » Cliff se reprit aussitôt, « naturellement oui, sinon il ne serait pas le protecteur de votre fils ! Qu'a dit Mr. Harte à l'idée de me consulter ? »

Moira se mordit les lèvres : « Je ne lui en ai rien dit. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'il me pressait de voir le capitaine tout de suite après le coup de téléphone ; j'ai refusé. J'avais peur à ce moment-là, et j'avais l'intention de faire ce que disait le message — garder le silence,

ne rien dire à personne. » Sa voix se brisa, pitoyable. « Que faire, maintenant, Mr. Chandler ? Ces perles ne sont rien au monde pour moi. Tout ce que je veux, c'est protéger mon enfant. »

— « Bien sûr, je comprends, » dit Cliff avec sympathie. Il quitta le divan pour revenir devant elle ; son visage brun et expressif était pénétré de réflexion. « Avez-vous été frappée dans cette affaire par quelque point bizarre ? »

Elle secoua la tête en signe de dénégation. « Le souci enlève toute faculté d'observation, Mr. Chandler. Je ne suis plus capable de raisonner quand Tip est en cause. Je ne sais qu'une chose : c'est qu'on l'a menacé. »

— « C'est entendu, Miss Nelson ! Mais pourquoi ? Cet appel téléphonique ne venait pas de la terre. Les communications de continent à navire en mer ne donnent pas l'impression de venir de loin. Elles vous cassent presque les oreilles. C'est du *Moriander* qu'on vous a menacée — apparemment dans le but de vous forcer à porter vos perles. »

— « Je compte les porter ! » interrompit violemment Moira. « Je me moque qu'on les vole. Je me moque de ce qui leur arrivera. »

— « Un instant, s'il vous plaît ! » Cliff levait la main. « Voilà le point bizarre dont je viens de parler. Les voleurs de bijoux volent rarement à bord d'un navire. Ils peuvent repérer leur victime pendant la traversée, mais ils font généralement leur coup à terre. C'est difficile de sortir des pierres d'un paquebot, Miss Nelson. Surtout si tout le personnel est alerté. »

— « Alors, pourquoi veut-on voler mes perles ? » Elle se redressait sur son siège.

— « Pour s'en défaire. » claqua doucement des doigts. « Pour les jeter à la mer. » Il se tourna vivement vers elle. « Miss Nelson, cette menace contre votre fils vient de votre entourage ! Celui qui l'a faite, quel qu'il soit, connaît le nombre exact de perles du collier. Il sait presque le jour exact de l'achat, et l'endroit. Il n'y a pas un voleur professionnel de bijoux pour donner une indication aussi grossière. Je crains que vos perles ne se soient déjà envolées ! »

— « Mais... »

— « Ne saisissez-vous pas ? Quelqu'un de votre groupe a substitué une copie de fausses perles aux vraies. Vous avez acheté les vraies il y a un mois. Il faudra les déclarer au débarquement. Si elles sont fausses, on le découvrira à coup sûr. »

Moira Nelson se leva devant Chandler, et lui toucha le bras. Son expression était plus lasse, mais moins inquiète ; on retrouvait chez elle ces traits de caractère et de décision qui l'avaient menée au faîte du cinéma mondial.

— « Cela peut vous paraître drôle », dit-elle, « mais mon manager, Mr. Harte, a eu la même idée. Il

voulait que j'aille voir sur-le-champ ces perles, qui sont dans le coffre-fort du commissaire. J'ai d'abord refusé, mais je change d'avis. Je désire les voir tout de suite ! »

— « Je vais arranger cela », affirma vivement Cliff. « Attendez ici. J'appelle le capitaine Jordan, et je vois le commissaire moi-même. Le capitaine Jordan viendra vous prendre ici et vous accompagnera personnellement en bas. »

***

Sur le bureau du commissaire de bord, une lampe portative projetait un cône de lumière jaune. Non loin du bureau, ce cône finissait brusquement ; au delà, les ténèbres semblaient baigner le commissariat d'une substance matérielle et épaisse.

L'abat-jour de la lampe était vert, et envoyait sur la figure du capitaine Jordan des lueurs d'émeraudes qui s'alliaient étrangement avec les reflets bronzés de son masque énergique. Le capitaine avait laissé son cigare s'éteindre ; tout en le roulant nerveusement entre ses lèvres, il se pencha derrière le commissaire ; il observait par-dessus les épaules de ce dernier ses doigts agiles manipuler la serrure de sûreté du coffre-fort. L'odeur déplaisante du havane commençait à se répandre.

Cliff alluma une cigarette, s'assit sur le bureau du commissaire et se mit à balancer les pieds. Il regardait Moira Nelson, qui paraissait mince et fragile auprès du capitaine.

La porte massive s'ouvrit lentement sous la manœuvre du commissaire. La lumière de la lampe s'évada des limites de son cône, et brilla en reflets d'acier sur les rangées successives de nombreux tiroirs métalliques.

— « Le numéro de Miss Nelson est huit cent quarante-deux, Commandant », dit Mr. Dobbs, le commissaire, du ton déférent qu'il réservait aux officiers supérieurs de la compagnie. Il glissa une clef dans une des deux serrures du tiroir en question et ajouta. « Je dois vous demander d'utiliser votre clef en même temps que moi, Miss Nelson. »

La vedette s'exécuta, serrant sa clef entre le pouce et l'index. Sa main tremblait en l'introduisant dans le tiroir à côté de celle du commissaire, et en la tournant d'un demi-tour. Le capitaine Jordan recula, et de nouveau la lumière verte éclaira son visage attentif sous la visière de sa casquette.

Il y avait dans le tiroir cinq fortes enveloppes de grand format. Mr. Dobbs les mit sur le bureau, avec tout le respect dû à une fortune confiée à ses soins. Cliff se leva du bureau sur lequel il était assis.

Moira Nelson retourna les enveloppes une par une et les examina ; sur chacune d'elles, sa signature penchée et caractéristique faisait office de cachet en travers de la fermeture gommée. Elle choisit la plus lourde des cinq.

— « Ceci n'a pas été falsifié » dit-elle très bas.

— « Certainement pas, Miss Nelson ! » La politesse même du commissaire trahissait son indignation. « Ce sont là des dépôts dans un coffre de sûreté. Vous trouverez tout exactement comme vous l'y avez mis, je puis vous l'affirmer ! »

Sans répondre, Moira glissa un doigt sous l'enveloppe bien collée, et l'ouvrit. Elle en tira un écrin en maroquin de forme allongée, poussa le petit fermoir de devant, et réprima un léger cri quand le couvercle s'ouvrit tout seul sous l'effet du ressort.

Le collier de perles était là sur son lit de velours rouge. Machinalement, Cliff lut le nom d'un joailler de Bond Street, discrètement imprimé en lettres d'or sur le satin du couvercle. Puis il regarda de nouveau les perles.

Derrière lui le capitaine Jordan affirmait : « Elles m'ont l'air tout à fait vraies ! »

Mr. Dobbs dit : « Permettez... » et les sortit de la boîte, les élevant à la hauteur de ses yeux. Il les fit rouler doucement entre ses doigts, caressant leurs formes délicates ; les perles semblaient couler sous l'effet d'une force magique.

— « Je suis un peu expert », déclara Mr. Dobbs en les remettant dans l'écrin. « Sans aucun doute, elles sont vraies ! »

Cliff se sentait étrangement fasciné par l'éclat de ces perles — de ces cinquante-mille dollars de rose et de nacre en provenance du fond de la mer. Son cœur bondit soudain sous le choc d'une émotion grandissante. Puisque les perles étaient vraies, puisqu'il n'y avait pas eu de substitution, la notion lui venait soudain d'avoir commis une bévue — une gaffe incommensurable. Ce qui n'était d'abord qu'une escroquerie classique prenait les proportions d'une rafle à mettre en faillite la compagnie tout entière.

Cliff regarda son bracelet-montre — il était près de quatre heures — et dit : « Il se fait tard, Capitaine. Je pense que Miss Nelson admettra comme nous que les perles sont vraies, et autorisera Mr. Dobbs à les remettre en place. »

Moira approuva, claqua le couvercle de l'écrin, le remit sous enveloppe et dit : « Si vous aviez un peu de ruban gommé, Mr. Dobbs, que je puisse refaire le cachet. »

Cliff se sentait légèrement étourdi. C'était vexant d'avoir vécu tant de voyages dans le bruit d'un navire en marche, et de s'apercevoir seulement maintenant que ce bruit ne cessait jamais. Des craquements, des grincements, suivis d'accalmie relative, puis de puissants grattements, il y avait toujours quelque chose. Et cette rumeur continuelle étouffait d'autres bruits que Cliff s'efforçait de surprendre — les frôlements furtifs de gens derrière la porte du bureau du commissaire.

— « Ce n'est pas la peine de cacheter maintenant, Miss Nelson », dit Cliff d'un ton négligent. « Vous

n'avez qu'à les remettre en place. Vous pourrez mettre le cachet dans la matinée. »

— « Je regrette », objecta Mr. Dobbs avec un sourire guindé : « Miss Nelson a tout à fait raison. Je ne puis accepter de dépôts ouverts — c'est contre le règlement de la compagnie. »

— « Très bien. » Cliff se sentait impuissant, pessimiste, et se dirigea lentement vers la porte du bureau.

Le capitaine Jordan, que ses années de mer avaient rendu capable de flairer les menaces imminentes, lui glissa à voix basse : « Cliff, bon sang, qu'est-ce qui vous prend ? »

La réponse n'arriva jamais, car avant qu'il eût fini de parler, l'homme qui avait arrêté Cliff au seuil de l'appartement K pénétra dans le bureau.

Moira Nelson se retourna, l'enveloppe ouverte à la main. « Knox ! » dit-elle avec inquiétude. « Pourquoi avez-vous laissé Tip tout seul ? Que faites-vous ici ? »

La poche droite de l'homme à l'habit noir se soulevait en un geste de mort. « Mon arme a un silencieux, et je tirerai à travers l'étoffe », dit-il tranquillement. « En combinant l'étoffe et le silencieux, on fait très peu de bruit. Posez cette enveloppe ! »

Son attitude exprimait la détermination glaciale. Au lieu d'explorer dans toutes les directions, son regard se fixait dans le vague ; sans s'arrêter sur personne, il embrassait toute la pièce. Ce comportement rappelait à Cliff un criminel qu'il avait vu en France marcher de la sorte à la guillotine, des années auparavant.

— « Il vaut mieux faire ce qu'il dit », dit Cliff à Moira. Il était affolé à l'idée que Moira, ne prenant pas Knox au sérieux, pût refuser d'obéir.

— « Vous connaissez cet individu, Miss Nelson ? » demanda sèchement le capitaine.

— « Taisez-vous ! » L'ordre de Knox était une menace. Un rictus plissait son nez. Il s'arrangea pour désigner Cliff sans bouger les pieds ni la tête. « Retournez près du bureau, vous ! »

Cliff obéit prudemment. Quand il fut près du bureau, Moira stupéfaite posa l'enveloppe qui contenait les perles.

— « Très bien », dit Knox du même ton, « vous pouvez entrer maintenant. Je ne peux pas me retourner, vous voudrez bien fermer la porte ».

Cliff entendit Moira s'exclamer : un second homme entrait dans le bureau et fermait la porte derrière lui. Le reste du grand navire fut soudain très lointain. Le monde parut se réduire à la partie qui se jouait dans cette pièce encombrée ; le sol oscillait toujours d'un côté à l'autre, soumis à des forces qui échappaient au contrôle de l'homme.

— « George ! » Moira avait pris, en prononçant ce nom, un ton qui était digne des pires tragédies de l'écran.

— « Les affaires, ma chère Moira ! » Son manager souriait en se

postant, à côté de Knox, à la seule issue de la pièce. « Vous avez vraiment réussi à injecter de l'horreur dans ce cri. Il y a longtemps que vous n'aviez fait mieux. D'ailleurs votre carrière touche à sa fin. J'ai décidé de prendre mes intérêts en main avant que les circonstances ne vous conduisent à vous séparer de moi ! »

— « Dois-je comprendre, Messieurs, que tout ceci représente une tentative désespérée de votre part pour vous approprier les perles de Miss Nelson ? » demanda le capitaine Jordan.

George Harte abaissa ses lourdes paupières blanches et s'adossa confortablement contre la porte. Il était grand et blond. Cliff recherchait chez l'homme des stigmates de faiblesse, et n'en trouvait pas, mis à part un certain retrait du menton. Athlétique et décidé, il dominait la scène.

— « Je crains, Commandant », dit-il « que vous ne sous-estimiez mes intentions ».

— « J'ai été folle, complètement folle. » Moira parlait pour elle-même plus que pour les autres. « J'ai eu confiance en vous... »

— « Jusqu'au bout », concéda Harte. « Même pour embaucher le garde de corps de votre précieux garçon. Je déteste les scènes, ma chère. Nous n'avons pas de temps à perdre. Laissez-moi vous dire que j'ai pris quelques libertés avec votre trésorerie personnelle. Vous m'avez assez ennuyé durant ces six derniers mois au sujet de ma gestion, comme vous devez vous le rappeler. »

— « Je me le rappelle. » Les lèvres rouges de Moira s'entr'ouvraient. « Vous êtes un misérable, un méprisable escroc ! »

— « Méprisable, peut-être », protesta Harte. « Mais misérable, pas pour longtemps, ma chère. Peut-être irai-je à la postérité comme le seul individu qui ait jamais conçu un plan viable pour rafler au complet le contenu du coffre-fort d'un navire en mer ! »

— « Vous divaguez », dit Mr. Dobbs « Vous divaguez complètement, Monsieur. »

— « Je crains », dit Harte, « de n'être pas de votre avis. Je crois savoir que le capitaine a un passe qui sert, ajouté au vôtre, à ouvrir tous les tiroirs du coffre. Dans un quart d'heure, deux autres hommes seront là pour nous aider à emporter le contenu. Ils font le guet dehors, en ce moment, nous sommes donc préservés de toute interruption. En tant que membres de l'équipage, ils ont des facilités pour débarquer cette appréciable fortune. C'est leur affaire et leurs dispositions sont déjà prises. C'est étonnant ce que l'on peut faire avec l'alléchante perspective d'un coup d'un demi-million de dollars ! »

Le visage du capitaine Jordan était blême et hagard sous le hâle. « Vous négligez un point, Monsieur. La difficulté est d'obtenir ma clef. Ceci cesserait alors d'être un vol, et deviendrait un meurtre. »

— « Oui », dit tranquillement Harte. « C'est le côté malheureux de l'histoire. Quatre meurtres, pour être exact ! Trois hommes et une femme. Au taux de cent mille dollars chaque ou à peu près, c'est une mort honorable ! »

Cliff s'avisa que la porte ouverte du coffre sur sa gauche n'était pas à plus d'un mètre. Comme George Harte s'avançait, la main tendue, vers le capitaine Jordan, Cliff bondit dans l'espace abrité situé entre la lourde porte blindée et la paroi, et attrapa son 9,65 mm. fixé sous son bras. L'automatique silencieux de Knox se fit entendre à travers la pièce sans plus de bruit qu'un bouchon de champagne.

Une balle de fort calibre laboura les muscles de la cuisse de Cliff. Il ne sentit pas de douleur, mais simplement une vague de faiblesse qui progressait rapidement depuis ses nerfs meurtris jusqu'au cerveau, et l'envoya à terre. Son 9,65 mm. lui échappa de la main et glissa hors de vue sous la porte.

Luttant pour garder conscience, il vit qu'il avait une seconde ou deux de sécurité. Il s'accrocha désespérément à une poignée de la porte ouverte du coffre, pesant de toutes ses forces sur le poli glacé du métal.

L'énorme porte s'ébranla pesamment. Il s'agrippa à elle, s'efforçant d'avoir une meilleure prise, sentant ses pieds déraper sur le socle glissant. La lumière lui sembla plus intense. Il comprit alors que la porte se fermait en s'éloignant de lui, en sachant pertinemment qu'une fois qu'elle serait fermée, il n'aurait plus d'abri. Ses doigts lâchèrent prise, il s'effondra sur le sol, mais la porte lancée se ferma au-dessus de sa tête, avec un bruit d'enclenchement.

Des chaussures bien cirées se déplacèrent au ras de son visage, et Cliff tourna douloureusement la tête. A travers son vertige, il perçut la manche bleue de l'uniforme du capitaine qui abaissait le levier de verrouillage et brouillait d'un tour la combinaison chiffrée. L'automatique retentit de nouveau.

— « Il faudra de la dynamite maintenant pour y arriver, Messieurs. » La voix du capitaine, habituellement sonore, était faible et mal assurée. « Je doute que nous valions encore cent mille dollars la tête ! »

Il fallut quelque temps à Cliff pour se rendre compte que le capitaine gisait à ses côtés.

— « Je ne crois pas que ce doive être si compliqué. » La voix suave de George Harte semblait venir de très loin. « Je crois que nous saurons persuader Mr. Dobbs de rouvrir cette porte. Il doit comprendre que nous sommes allés trop loin pour reculer. »

Cliff se sentait glisser sur l'épais tapis, tantôt vers le bureau, tantôt en sens inverse, au gré du balancement. Résister au balancement lui faisait très mal à sa jambe blessée. Il se mit à échafauder un plan pour arrêter le *Moriander*. Sa tension d'esprit s'accrut et devint insoute-

nable. Il ferma les yeux et trouva qu'en les fermant, il ressentait des poussées lancinantes de douleur.

La souffrance balaya les brumes de son cerveau. Il ouvrit lentement les yeux par un effort conscient. Au-dessus de lui, l'ampoule de la lampe de table brillait de l'éclat du soleil. Il la fixa sans cligner des yeux jusqu'à la voir en double ; les deux ampoules se mirent à flotter à travers la pièce. Épuisé de suivre leur promenade de cauchemar, il détourna les yeux vers le sol et vit que la jambe du capitaine Jordan était en travers de la sienne.

Au-dessus de lui, dans les sphères étranges du monde des vivants, des voix murmuraient sans cesse, emplissant l'air d'un langage insolite. Une seule voix semblait réelle. Les autres étaient comme désincarnées, et tenaient des discours inhumains.

— « Maintenez-lui la main contre le coffre, Knox ! Sa langue va se délier si on lui brise les doigts un par un. »

Puis c'était la voix réelle, bien réelle de Mr. Dobbs le commissaire, qui parlait en fidèle employé de la compagnie. « Vous me forcerez simplement à crier, et vous devrez me tuer. Je suis résolu à ne pas ouvrir cette porte ! »

— « Je n'ai qu'à le descendre, Harte ! Contentons-nous de ce que nous avons. Vous disiez vous-même que ces perles à elles seules valent cinquante mille dollars ! »

— « C'est moi qui ai monté l'affaire, Knox. J'ai moi-même un revolver. J'entends poursuivre mon programme. Il parlera avant de mourir. Fourrez-lui ce mouchoir dans la bouche pour le calmer. Quand il aura quelques doigts cassés, nous verrons bien s'il n'a rien à dire ! »

Mots étranges, difficiles à saisir, qui troublaient le pacifique balancement de la pièce. Cliff bougea la tête pour les éviter, pour échapper au bruit sourd d'une crosse de revolver martelant les doigts de Mr. Dobbs.

Il vit alors un Œil. C'était un Œil de l'autre monde, sans aucune expression. Il le détestait furieusement, car cela encombrait son esprit déjà plein de souffrance. C'était décidément un œil inhumain ; il devait avoir quelque lien diabolique avec ces voix irréelles. Cliff tentait vainement de dominer son cerveau bourdonnant, qui prétendaient que l'Œil était fixé au mur.

Ce devait être un œil, ou un monocle autour d'un œil, car les monocles sont ronds et cerclés d'or. Il était bien trop gros pour être humain, mais après tout les voix au-dessus étaient bien quant à elles trop lointaines. Cet œil stupide et brillant soutenait glacialement le regard, quoi qu'on fît pour le subjuguer.

Cliff pouvait fort bien briser cet éclat, en le frappant ; cela, il le savait. L'œil éclaterait en morceaux, et son charme puissant serait rompu. Pour lutter contre lui, face à l'Œil, il ferma ses propres yeux, sachant

que l'autre ne s'en irait pas. Péniblement, il recommença à édifier un plan — le plus grand plan selon lui qu'un homme ait jamais conçu, un plan plus grandiose que celui qui visait à l'arrêt du navire ; un plan pour débarrasser la cabine du commissaire de cet Œil.

C'était cette lampe électrique éblouissante, au-dessus de lui, qui lui faisait obstacle. Sans lumière, l'Œil ne pourrait plus voir.

Il débuta dans la réalisation de son plan en se laissant glisser suivant la pente du plancher, après s'être dégagé de la jambe du capitaine. Il rit silencieusement de sa violente souffrance, car c'était là une partie du programme qui le débarrasserait de l'Œil. Il était arrivé dans l'ombre du bureau quand on entendit de nouveau le bruit d'un bouchon de champagne. La flamme du revolver jaillit trop tard dans l'obscurité : Cliff avait déjà arraché de la prise le cordon électrique de la lampe.

Un des éléments stratégiques du plan était le fauteuil, non loin du bureau et de l'Œil. Une des jambes de Cliff était hors d'usage, mais ses bras avaient retrouvé la force et l'énergie qu'il fallait pour venir à bout de l'Œil. Il tâta les barreaux, et senti qu'il avait gagné la partie quand il eut saisi le dossier du fauteuil.

Il y eut derrière lui des jurons et un second coup de feu. Cliff prit le bras du fauteuil à deux mains, et frappa dans la direction de l'Œil, à coups redoublés, jusqu'à ce que le verre pulvérisé jonchât le tapis. Puis il s'affaissa doucement à côté du fauteuil, en souriant — les sirènes du *Moriander* trouaient la nuit de leurs hurlements. Dans tous les endroits du navire, des sonneries retentissaient, et les voyants de tableaux lumineux affichaient le signal d'alarme : 43 — le feu dans le bureau du commissaire de bord — poste 43 !

***

Le lit de l'infirmerie était doux et tiède. Cliff tourna la tête sur l'oreiller, et vit à un mètre de là les yeux bleus du capitaine Jordan qui émergeaient d'un lit semblable au sien.

— « Une balle m'a éraflé le crâne », grimaça le capitaine. « Et vous, que vous ont-ils fait ? »

— « Ils m'ont rendu à moitié fou de douleur », expliqua Cliff d'un ton lamentable, « mais pas tout à fait au même endroit ! Est-il arrivé quelque chose à Moira ? »

Le capitaine essaya de faire signe que non, et tressaillit de douleur. « Le choc nerveux », dit-il, « c'est tout. L'infirmière est près d'elle dans sa cabine — elle doit aller tout à fait bien ce matin ».

Cliff s'assombrit et détourna la tête.

— « De quoi vous plaignez-vous ? » demanda le capitaine. « Vous avez sauvé à la compagnie une fortune de bijoux et d'argent.

L'alerte déclenchée, le premier lieutenant s'est précipité avec l'équipage. Il a vu Harte et Knox sortir du bureau du commissaire de bord et rejoindre deux autres hommes. Il leur cria de s'arrêter, et Knox a ouvert le feu comme un forcené. L'ingénieur en chef se trouvait justement derrière lui, armé comme l'exigent les consignes d'incendie. Il a abattu Knox. »

— « Il est mort ? » demanda Cliff.

— « Malheureusement non. »

— « Et Harte ? »

— « Il nous a échappé en sautant par-dessus bord », dit le capitaine Jordan. « Il faut que je vous remercie, Cliff. C'est un coup de maître, que d'avoir brisé ce détecteur d'incendie. »

— « C'est surtout Dobbs que vous devriez remercier », dit Cliff. « A-t-il été blessé ? »

— « A un doigt seulement. Il y en aurait eu d'autres, sans vous. Je ne comprends pas encore comment vous vous y êtes pris, avec le revolver de ce bandit de Knox sous le nez ! »

— « Non », répondit Cliff au bout d'un instant, « et vous ne le saurez sans doute jamais. Voyez-vous, je n'y suis moi-même pour rien — c'est mon mauvais caractère qui a agi. Quand j'étais là sur mon plancher, je me suis mis à considérer quelle dupe j'étais du camarade Harte. Plus j'y pensais, plus j'étais furieux ! »

— « Vous avez l'air d'oublier, Cliff, qu'il a aussi dupé Miss Nelson, Dobbs et moi-même. »

— « C'est surtout moi qui l'ai aidé », insista Cliff d'un ton dégoûté. « Il avait manigancé un plan impeccable pour conduire Moira à inspecter le coffre-fort au milieu de la nuit, et elle avait refusé. Il n'aurait pas réussi sans le secours de mes brillantes déductions ! »

— « Il n'a pas réussi », dit le capitaine. « Je le répète, je dois vous dire merci. »

— « Pas à moi — à mon mauvais caractère ! » insista Cliff. « Vous ne comprendrez jamais ceci : à savoir que je n'essayais pas de sauver quelqu'un ni quelque chose en déclenchant cette alarme. Il y avait simplement un gentleman dénommé George Harte qui me jetait le mauvais œil ; et je tenais à lui pocher cet œil ! »



SOMBRE RANDONNÉE

par

FRANCIS ILES



Francis Iles, de son vrai nom « Cox », écrit aussi sous le pseudonyme d'Anthony Berkeley. Il est de nationalité anglaise et est né en 1893. *Tous ses romans (dont un assez grand nombre ont été traduits en français) et ses nouvelles sont écrits avec un soin et une habileté littéraire qui justifient le grand renom dont il jouit dans les pays anglo-saxons.*

Il a été un des premiers écrivains d'histoires policières à orienter le genre vers une nouvelle voie. Dès 1930, *il écrivait dans la préface de son roman* The Second Shot *(traduit en français sous le titre « Jouons au meurtre ! »)* :

« Je suis personnellement convaincu que les jours du vieux « roman à énigme criminelle pure et simple, et qui se fonde « uniquement sur une intrigue, sans y ajouter les attraits des « caractères, du style et même de l'humour, je suis convaincu « que les jours de ce roman sont comptés, ou pour le moins qu'il « est entre les mains du syndic de faillite; je suis convaincu que « le roman policier est en voie de se développer en un roman à « intérêt policier ou criminel, retenant le lecteur moins par des « liens mathématiques que par des liens psychologiques. « L'élément énigme demeurera sans aucun doute, mais il « deviendra une énigme du caractère plutôt qu'une énigme du « temps, du lieu, du motif ou de l'opportunité... Il existe un « complexe d'émotion, de drame, de psychologie et d'aventure « derrière le meurtre le plus commun de la vie réelle, dont le « roman policier courant néglige entièrement les possibilités « romanesques. »

Les romans d'Anthony Berkeley sont l'illustration même de cette profession de foi.

Un critique a dit de son roman « Before the Fact » (traduit en français sous le titre « Préméditation ») que c'était « le portrait terrifiant d'un criminel vu de l'intérieur ». Ce qualificatif peut s'appliquer aussi bien à la nouvelle que vous allez lire et qui est une remarquable étude psychologique d'un crime et de son châtiment.



Cayley était sur le point de commettre un meurtre. Il l'avait préparé dans ses moindres détails. Depuis des semaines il en élaborait le plan. Il l'avait pesé, examiné, jaugé à la lumière de chaque éventualité ; il le trouvait satisfaisant, inattaquable. Il allait maintenant le mettre à exécution.

Au fond, Cayley ne désirait pas tellement tuer Rose Fenton.

Cette perspective, au contraire, le faisait frémir, même lorsqu'il avait bu. Mais que faire d'autre ? Il était à bout ; Rose ne voulait pas lâcher prise. Elle croyait maintenant avoir des droits sur lui, et elle était bien décidée à en user. Or Cayley n'avait vraiment aucune envie d'épouser Rose Fenton.

Il n'avait jamais songé à l'épouser. Un clerc d'avoué, ayant son chemin à faire dans le monde — un clerc d'avoué avec toutes les chances de se voir un jour l'associé de son étude — ne pouvait se permettre d'épouser une femme comme Rose Fenton. La base d'une carrière d'avoué, c'est l'honorabilité. Et puis, à présent, il y avait Miriam. Miriam Seale, la fille unique du vieux Seale en personne, l'associé principal de l'étude où travaillait Cayley...

Cayley voyait maintenant tout son avenir compromis par sa liaison avec Rose. Il n'aurait pas cru cela, au début. Les autres hommes ont bien des aventures, pourquoi pas lui ? Mais les aventures ne valent jamais rien aux avoués, et Rose n'était même plus une aventure, mais devenait un fardeau. Rose était une personne résolue, Cayley ne le savait que trop. Rose ignorait encore tout de Miriam.

Cayley se rappelait avec étonnement le temps de son engouement pour Rose. Maintenant, bien sûr, il la détestait. Il restait assis des heures dans sa maison, avec une bouteille de whisky, à songer comme il détestait Rose. Avant que Rose ne devînt impossible, il n'avait jamais bu de whisky étant seul. Maintenant il devenait de plus en plus l'esclave du whisky, et cela ne pouvait plus continuer. Il fallait en finir d'une façon ou de l'autre.

Après tout, Rose l'avait bien cherché. Elle ne voulait pas lâcher prise. Elle ne voulait pas comprendre qu'une aventure pût finir. Cayley

n'avait aucune envie de tuer Rose, mais il exultait à l'idée de sa disparition. Et il ne retrouverait sa liberté qu'une fois Rose morte. Il le savait. Non, Cayley n'avait aucune envie de tuer Rose, mais que pouvait-il faire d'autre ?

Et en ce moment, il attendait l'arrivée de Rose ; il attendait au bord de la route, dans la nuit, saturé de whisky, un revolver en poche.

Durant l'attente, Cayley se sentait de plomb. La nuit était tiède, mais il n'avait ni chaud ni froid ; il ne ressentait pas plus de courage que de peur, de fièvre que d'abattement. Il ne ressentait rien du tout. Son corps et son esprit étaient inertes, si bien qu'il attendait, tout simplement, se rendant à peine compte du temps qui passait.

Le bruit de l'autobus le tira de sa torpeur. Cayley écoutait son approche le long de la grande route : bruyante lorsque aucun obstacle n'interceptait le son, la machine avait d'étranges résonances et de subites extinctions lorsque s'interposaient des haies ou des replis de terrain. Rose était dans l'autobus, mais Cayley restait calme à cette idée. Tout devenait étrangement inéluctable.

Cayley attendait en contre-bas à deux cents mètres d'un tournant. Il y avait là un petit chemin commode que Cayley avait remarqué bien des semaines auparavant, la première fois qu'il songea à tuer Rose. Lui et Rose étaient venus là faire un pique-nique un dimanche. Rose avait son après-midi libre. Ils s'étaient assis sur la large bande d'herbe qui bordait un côté, et Cayley avait pensé qu'il serait facile de garer là sa motocyclette et d'éteindre le phare en attendant Rose. Dans un coin aussi désert, la nuit, tous feux éteints, il était impossible que leur rencontre fut remarquée.

Rose n'avait pas pu comprendre tout d'abord pourquoi Cayley voulait la retrouver à un endroit aussi écarté, et aussi éloigné à la fois du pavillon et de Merchester ; mais Cayley avait réussi à la convaincre.

A la fois ce qu'il comptait faire et ce qu'il comptait dire exigeaient le secret de sa rencontre avec Rose. Cela expliquait pourquoi Rose venait le retrouver par le dernier autobus de Stanford à Merchester, et non dans celui de Merchester à Stanford, quoique ce fut à Merchester que Rose était placée et que Cayley travaillait.

Stanford et Merchester étaient deux localités d'une certaine importance, à trente kilomètres l'une de l'autre, et s'il était peu probable que Rose, qui n'était pas du pays, fût reconnue à son départ de Merchester, il était presque impossible qu'elle le fût en partant de Stanford. Cayley n'avait rien laissé au hasard.

L'autobus s'était arrêté bruyamment juste après le tournant, et ronflait de nouveau. Cayley entendit dans l'obscurité venir des pas et crisser les cailloux du chemin. Il attendit sans bouger que les pas

soient tout près, sans tenir compte des appels de Rose, qui, dans la nuit, en avançant vers lui, lançait son nom à intervalles rapprochés, plus fort qu'il ne l'aurait souhaité.

— « Rose », dit-il doucement.

Rose poussa un gloussement : « Oh là là ! Tu m'as fait rudement peur. Tu ne pouvais pas répondre quand je t'appelais ? »

— « As-tu mis ta malle et tes affaires à la consigne ? » Il était indispensable au plan de Cayley que Rose eût laissé l'après-midi ses bagages à la gare de Liverpool-Street, à Londres.

— « Bien sûr que oui... Eh bien », minauda, Rose, « on ne s'embrasse pas ? »

— « Pourquoi crois-tu que j'attende là ? » Le cœur de Cayley battait un peu plus vite en embrassant Rose pour la dernière fois. Il pensait à Judas. Il se sentit troublé mais n'écourta pas trop le baiser afin qu'elle ne soupçonnât rien.

— « Tu as bu, n'est-ce pas ? », dit Rose. « Cela se sent ».

— « Pas grand'chose, tu sais », répliqua tranquillement Cayley en cherchant sa moto à tâtons. « Juste une goutte. »

— « Cela fait trop de gouttes depuis quelque temps, mon ami. Et je vais y mettre bon ordre. Aucune envie d'avoir un mari ivrogne ; très peu pour moi. »

Cayley se durcit. La voix de Rose exprimait la domination, la certitude béate de ne permettre plus tard à Cayley que l'existence qu'elle voudrait bien. Lui serait-il resté un scrupule que le ton de Rose l'aurait dissipé.

— « Allez », dit-il brusquement. « Partons de là. »

— « C'est bon, c'est bon. Tu as l'air bien pressé. Où est la moto ? Oh là là, je ne l'avais pas vue. Ce qu'il fait noir ! »

Cayley avait poussé la moto dans le chemin et allumé le phare. Il aida Rose à monter dans le side-car et se mit en selle.

— « Charmant. Alors nous voilà partis pour notre lune de miel », ricana Rose. « Songe que c'est notre lune de miel, Norm. »

— « Oui », dit Cayley. C'était curieux, bien que ce fût leur dernière rencontre, cette abréviation de son prénom chez Rose l'irritait plus que jamais.

Il descendit lentement le chemin. « Tu as rencontré des connaissances à Stanford ? » demanda-t-il aussi négligemment que possible.

— « C'est si vraisemblable, n'est-ce pas ? Je connais tant de gens. »

— « Mais en as-tu vu ? »

— « Non, Monsieur le curieux, je n'ai vu personne. Tu as d'autres questions ? »

Ils tournèrent sur la grande route et Cayley augmenta la vitesse.

Le whisky qu'il avait bu ne le gênait pas pour conduire. Il tenait son guidon fermement, tout en poussant maintenant sa machine à fond, impatient d'arriver et d'en finir avec cette affaire. Il ne jetait pas un regard à Rose à côté de lui

dans le side-car. C'était la dernière fois que Rose voyageait vivante dans ce side-car, et pourtant sa présence y exaspérait Cayley plus que jamais ainsi que sa façon de ramener ses pieds sous elle et de pointer ses genoux en l'air. Cayley constatait cela et s'en étonnait confusément. Il s'était attendu à être indulgent pour les manières de Rose. Il voyait avec soulagement qu'en réalité il ne s'était pas attendri.

Et sa décision n'avait pas faibli.

Maintenant qu'il était à pied d'œuvre, Cayley était parfaitement calme.

Il savait n'être pas toujours calme d'habitude, et avait craint de perdre la tête et de gâcher les choses : d'avoir l'air bizarre, de trembler, de laisser voir à Rose qu'il se tramait quelque chose de terrible. Mais il n'y avait plus de danger. Rose ne pouvait soupçonner ce qui allait lui arriver ; quant à Cayley lui-même, il se sentait presque indifférent, comme si toute l'affaire lui était pour ainsi dire ôtée des mains. Tout était préparé ; les événements allaient se dérouler d'eux-mêmes ; ni lui, ni Rose, ni personne ne pouvait plus rien y changer.

Cayley conduisait avec fatalisme. Il entendait vaguement Rose protester contre la vitesse, mais n'en tenait pas compte. Rose perdait désormais son temps à protester contre quoi que ce fût.

Le petit pavillon isolé de Cayley n'était pas sur la grande route. Il était situé lui aussi en contre-bas d'un tournant, à un kilomètre du village. Le village lui-même, avec ses deux douzaines de maisons et ses deux boutiques, était assez petit, mais Cayley appréciait d'en être à un kilomètre ; il aimait la solitude. Depuis qu'il était décidé à tuer Rose, il voyait combien son penchant pour la solitude jouait en sa faveur. Ce simple détail allait l'aider à supprimer Rose.

En quittant la grande route, il se sentit pénétré passionnément par cet amour de la solitude. Rose avait-elle vraiment cru qu'il allait l'amener dans ce petit coin d'univers qu'il s'était construit pour lui-même. Rose, avec son incurable vulgarité d'esprit et de langage !

Un spasme de haine le secoua : il imaginait sa silhouette robuste s'affairant pesamment autour de cette maison qui n'était qu'une ruine calcinée quand il l'avait achetée sur ses petites économies pour la reconstruire de ses propres mains. Rose, marchant comme un grenadier dans le jardin qu'il avait créé ! Rose, si sûre de ses droits sur tout cela qu'il se sentirait un intrus dans son propre petit domaine ! Miriam ne serait jamais comme cela. Et puis Miriam était...

Cayley songea avidement comme tout serait à nouveau paisible une fois Rose morte : tellement paisible et tellement prometteur.

A cent mètres du pavillon, il coupa le moteur. Bien qu'il fût tard,

la vieille Mrs. Wace qui tenait son ménage pouvait ne pas être encore partie. Elle aimait bricoler et flâner dans la soirée, et Cayley n'avait pas eu la sottise d'essayer de la faire partir plus tôt. Et quoiqu'elle fût un peu sourde, elle pouvait entendre la motocyclette arrivant au petit hangar où il la garait, au fond du jardin. Cayley avait pris soin d'en faire déjà l'expérience.

Rose, naturellement, protesta quand la machine s'arrêta, mais Cayley avait sa riposte prête.

— « Plus d'essence », expliqua-t-il tranquillement. « C'est de la chance, nous sommes presque arrivés. Donne-moi un coup de main pour la pousser, Rose. »

— « Eh bien, on peut dire que c'est charmant. Demander ça à une jeune fille », protesta Rose pour le principe.

Ils poussèrent tous deux la moto au delà du pavillon.

Avant d'arriver au garage, Rose trouva que sa dignité exigeait une autre protestation

— « Ça, c'est un travail un peu trop dur pour moi. Tâche de ne pas me faire faire des choses comme ça, Norm, je t'assure. »

— « C'est bon », dit Cayley doucement. « Je peux m'arranger tout seul maintenant. » Il ne restait que quelques mètres à parcourir.

— « C'est bien ta faute, après tout... »

Cayley ne répondit pas. La motocyclette était lourde, et il avait besoin de tout son souffle. Rose marchait derrière lui.

— « Eh, attends un peu. Je vais sortir ma valise pendant que la moto est là, si cela ne te fait rien. »

— « Ce n'est pas la peine », jeta Cayley par-dessus son épaule. « Je te la sortirai dans une minute. »

Il laissa la motocyclette près du hangar et ouvrit la porte.

Rose, sombre silhouette dans la nuit d'août, contemplait les étoiles.

— « Alors, c'est assez sombre pour toi, cette nuit, je suppose. Il n'a jamais fait si noir, jamais. »

— « La lune ne se lève qu'après minuit », répondit Cayley d'un air absent ; il s'appliquait à retourner la motocyclette dans le chemin. Il valait mieux la retourner maintenant, ainsi elle serait prête.

— « Une vraie nuit à enlèvement, il n'y a pas d'erreur. » La voix de Rose s'élevait, railleuse. « C'est pour cela que tu l'as choisie, pas vrai ? Avec l'âge tu deviendras tout à fait galant, n'est-ce pas Norm ? Et bien cela fera une sérieuse différence, je crois. »

Cayley se redressa et essuya son front. « Pourquoi ? »

— « Oh, pour rien. Je pensais seulement que tu as été un peu distant ces temps-ci ». Il y avait une note sentimentale, presque tendre, dans la voix de Rose.

— « C'est absurde, chérie. Bien sûr que non. »

— « Tiens, je peux te le dire, j'ai eu à un moment donné l'impres-

sion que tu me préparais un mauvais tour. »

— « C'est un bon tour que je te prépare, Rose », dit Cayley.

— « On s'aime encore, Norm ? »

— « Bien sûr que oui. »

— « Alors, où es-tu donc ? »

Les doigts de Cayley se refermèrent sur le petit revolver qui était dans sa poche. « Ici. »

— « Tu ne peux donc pas venir un peu plus près ? » dit Rose en ricanant.

Cayley la prit par le bras. « Viens une minute dans le hangar, Rose. »

— « Mais pour quoi faire ? »

— « Je le désire. »

Rose ricana à nouveau. « Dis-donc, Norm, tu es un numéro toi, tu sais ? »

La bouche et la gorge sèches, Cayley fit entrer Rose et ferma la porte. Mais il n'avait pas peur. De nouveau il croyait rêver. Tout était irréel. Ils revivaient des scènes passées. Rose était déjà morte. Comme des fantômes, ils recommençaient un acte déjà joué dans un lointain passé, dans une autre vie ; chaque geste et chaque mot leur étaient dictés, ils ne pouvaient rien modifier ni même en avoir le désir.

Rose eut encore son stupide petit rire de la gorge.

— « Pourquoi fermes-tu la porte ? J'ai l'impression qu'il fait déjà assez sombre. »

De nombreuses expériences avaient montré à Cayley que, de la maison, Mrs. Wace ne pouvait entendre un coup de revolver tiré du garage fermé ; mais, naturellement, il ne pouvait expliquer cela à Rose.

Il tira le revolver de sa poche, toujours parfaitement calme.

Dans l'obscurité, des mains chaudes s'agrippaient à lui et il lui fallut maintenir le revolver hors de leur portée.

— « Je t'aime toujours autant, Norm », chuchota Rose.

— « Moi aussi, Rose. Où es-tu ? »

— « Quelle question ! Où imagines-tu que je sois ? Est-ce que tu ne me sens pas ? »

— « Si », Cayley trouva son épaule et la prit doucement tout en se plaçant derrière elle. Méthodiquement il tâta sa nuque et y plaça le canon de son revolver

— « Eh là, fais attention à mon chapeau s'il te plaît. Eh là... qu'est-ce que tu fais, Norm ? »

Cayley fit feu.

Le bruit de la détonation fut si assourdissant que Cayley s'imagina que chacun, du pavillon au village, l'avait entendu. Un spasme de terreur le secoua. Qui, dans toute l'Angleterre, ne l'avait pas entendu ? Il restait immobile, attendant l'alerte qui allait être donnée inévitablement.

Rien ne bougeait.

Cayley reprit courage. Évidemment le coup n'avait pas été plus bruyant que les autres fois, quand il faisait jour. Ce n'était pas le moment de donner libre cours à de telles frayeurs. Il s'aperçut qu'il tenait encore le corps de Rose dans ses bras. Il était si près d'elle quand

il avait tiré, qu'elle s'était affaissée contre lui, et qu'il l'avait machinalement rattrapée. Il l'étendit sur le sol du hangar. Puis il alluma une bougie qu'il avait apportée dans ce but quelques jours avant. Le hangar n'avait pas de fenêtre et la porte était toujours fermée.

Cayley ne pouvait croire à la mort de Rose.

Tout avait été trop facile ; trop rapide. Elle ne pouvait avoir succombé si rapidement. Pas Rose. Elle était trop vigoureuse, trop pleine de vitalité pour que la vie lui soit retirée en une si petite fraction de seconde. Il la regarda étendue là, avec sa plus jolie robe de soie bleue, son chapeau de paille noire, ses souliers bruns et ses bas de soie claire. Les gens saignent, n'est-ce pas, quand ils ont reçu une balle ? Pourtant il n'y avait pas de sang. Rose ne saignait pas du tout. Le front de Cayley se couvrit de sueur froide. Voilà que Rose n'était pas morte ! Il l'avait manquée d'une façon ou de l'autre dans le noir. Le revolver n'était pas du tout contre elle, mais contre quelque chose d'autre. Rose n'était qu'évanouie. Et même ? Peut-être feignait-elle seulement de l'être : c'était une comédie.

Cayley tomba à genoux à côté d'elle et tâta frénétiquement son cœur. Il constata que Rose était morte, mais cela lui semblait impossible. Son cœur ne battait plus.

— « Rose ! », dit-il d'une voix tremblante, « Rose, peux-tu me parler ? Rose ! » Il ne pouvait croire à sa mort.

Rose était sur le dos, face au toit du petit hangar, les paupières à demi abaissées sur les yeux. Cayley ne savait pas pourquoi il lui parlait à haute voix. Rose ne pouvait évidemment pas répondre. Elle était morte.

Les larmes vinrent aux yeux de Cayley. Il comprenait maintenant que c'était trop tard, et que le meurtre de Rose aurait pu être évité. S'il avait été ferme, tout se serait arrangé. Rose aurait compris. Rose avait toujours eu du bon sens. Et maintenant, faute d'un peu de fermeté, Rose était morte, et lui était un criminel.

— « Mon Dieu », gémit-il, « comme je voudrais ne rien avoir fait. Mon Dieu, comme je voudrais ne rien avoir fait. »

Mais il l'avait fait, et Rose était morte. Cayley se releva lentement. C'était terrible de voir Rose étendue là, la tête sur le sol. Il y avait un vieux coussin sur une étagère. Cayley le descendit et le mit sous la tête de Rose. Elle était mieux ainsi.

D'ailleurs, Rose pouvait ne pas être morte. Si elle revenait à elle, un coussin sous la tête lui serait agréable.

Cayley se figea. Avait-on fait du bruit dehors ? Il resta coi, osant à peine respirer. Quelqu'un rôdait-il par là ? Il écoutait intensément. Il avait du mal à écouter car le sang bourdonnait à ses oreilles. C'était comme le roulement étouffé des

vagues sur une lointaine plage de galets. A l'exception de ce bourdonnement il n'entendait aucun son.

Très lentement, il souleva le loquet de la porte. Celui-ci était dur, et malgré bien des précautions finit par céder brusquement. Cayley sursauta violemment. Le loquet n'avait eu qu'un tout petit déclic, mais à ses oreilles, c'était un craquement de jugement dernier.

Il poussa la porte, sortit et il ferma derrière lui. Puis il resta immobile, écoutant encore. On n'entendait rien. Il se mit à marcher doucement vers le pavillon, situé à cinquante mètres de là.

Il marchait de plus en plus lentement. Il avait soudain une impression affreuse : quelqu'un suivait ses traces, les pas dans ses pas. Sa tête tintait, et ses cheveux se dressaient ; car il s'imaginait que l'on avait ouvert la porte du hangar, et que Rose était sortie sans bruit. Elle était en train de le suivre.

Il sentait sa présence sur ses talons. Des gouttes de sueur froide coulaient tout le long de son dos. Il aurait voulu pouvoir se retourner, voir que Rose n'était pas vraiment là, mais il en fut incapable. Regarder derrière lui cette porte de hangar était pour Cayley une impossibilité physique. Il parvint pourtant à s'arrêter, à écouter, malgré les battements de ses tympans. Son dos frissonnait et il avait la chair de poule. Il attendait chaque seconde que Rose vienne le toucher. Il croyait déjà sentir son contact. C'est à peine s'il put s'empêcher de crier.

Enfin, dans un léger sanglot, il s'imposa la volte-face.

Il n'y avait derrière lui que la nuit la plus noire.

Mais c'était plus fort que lui : quelque part dans l'obscurité, entre l'endroit où il se trouvait et le hangar, il devait se tenir quelqu'un ou quelque chose. Il ressortit le revolver de sa poche et le pointa vers le hangar. A chaque instant, une forme pouvait surgir de l'ombre, il fallait être prêt. Il attendait, raidi, la langue râpeuse et le gosier sec. Enfin, d'un brusque effort, il se hâta vers le hangar.

La porte était toujours fermée.

Cayley remit le revolver dans sa poche et retourna vivement au pavillon.

Il resta au dehors quelque temps, remuant ses mâchoires pour humecter sa langue et sa gorge d'un peu de salive. La cuisine était derrière la maison. De l'angle du mur, Cayley aperçut de la lumière filtrer à la fenêtre. Mrs. Wace était encore là.

Les genoux de Cayley s'entrechoquèrent. Mrs. Wace était encore là, et elle devait avoir entendu le coup de feu. Impossible que non, si sourde fût-elle. Il s'était trompé dans ses essais. C'étaient des essais de jour, et le son porte mieux dans le silence de la nuit. Il n'avait pas tenu compte de cela. Mrs. Wace avait entendu le coup, et elle attendait maintenant pour savoir ce dont il

s'agissait. Pendant une minute, Cayley fut saisi d'une telle panique que ses membres se choquèrent et ses dents claquèrent ; il n'avait plus son contrôle. Il finit par pouvoir franchir le coin de la maison et se traîner, observateur invisible, jusqu'aux fenêtres sans rideaux de la cuisine.

Mrs. Wace s'affairait à la porte du garde-manger. Elle avait mis son chapeau. Cayley la vit prendre trois oignons, les examiner, en mettre un dans son sac à provisions, et remettre les deux autres dans le garde-manger. Il scruta son visage. Elle ne semblait préoccupée que de son manège. Peut-être, après tout, n'avait-elle rien entendu?

Il passa rapidement devant la maison et entra dans son bureau.

Il sortit d'une étagère une bouteille de whisky et un verre. Puis, repoussant le verre, il ôta le bouchon et but avidement l'alcool pur à même le goulot. La bouteille avait diminué de moitié lorsqu'il la remit en place.

Le bien-être fut presque immédiat. Il attendit un peu que la bienfaisante chaleur atteignît ses jambes. Puis il pénétra résolument dans la cuisine.

Mrs. Wace allait sortir par la porte de derrière. Elle s'arrêta en le voyant, et il sembla à Cayley qu'elle le regardait drôlement.

Les doigts de Cayley se serraient sur le revolver ; à travers la poche, il visait la tête.

« Ah ! vous voilà revenu ? », dit Mrs. Wace avec bonne humeur.

Cayley soupira de soulagement. Ses doigts lâchèrent le revolver. L'instant suivant, ils le reprenaient.

« Revenu ? Je ne suis pas parti. Je m'étais assis dans le jardin pour fumer ! »

« Ah ! bon, chacun ses goûts », observa paisiblement Mrs. Wace. « Bonsoir, Mr. Cayley. »

— « Bonsoir, Mrs. Wace. »

Cayley rentra dans son bureau, les genoux faibles de soulagement. Si Mrs. Wace avait entendu quelque chose ou émis quelque soupçon, il l'aurait abattue. Il en était sûr. Ç'aurait été de la démence, mais il l'aurait fait. Il prit la bouteille de whisky et un verre à cocktail sur le rayon, et se versa une bonne dose. Il constatait maintenant qu'il tremblait.

Soudain, il eut la même impression que dans le hangar. Rose n'était nullement morte. Elle n'était qu'étourdie. S'il lui donnait un peu de whisky, elle se ranimerait. Bouteille en main, il se pressa vers le hangar à travers le jardin obscur.

Devant la porte, il s'arrêta. Impossible d'entrer, de pénétrer là dedans. Si jamais...

« Rose ! » dit-il, « Rose ! » Il chevrotait.

Il lui fallut une minute entière et une nouvelle gorgée pour se ressaisir un peu.

Rose gisait toujours dans la même position. Elle était bien morte.

Cayley prit une nouvelle gorgée de whisky, plus petite cette fois, et

posa la bouteille sur une planche, d'une main qui ne tremblait plus désormais. Comme il avait été bête ! Tout s'était magnifiquement passé. Il n'y avait plus qu'à continuer le plan.

C'était un bon plan.

A sa patronne de Merchester et à sa seule parente actuelle, une vieille tante habitant Streatham, Rose avait écrit sur les indications de Cayley qu'elle partait se marier au Canada. Le Canada avait quelque chose de plus vraisemblable que les États-Unis. Rose avait réellement cru que Cayley allait ouvrir au Canada une filiale de son étude.

Au sujet des bagages, Cayley avait été également habile. Rose devait avoir quitté Merchester pour Londres cet après-midi, et avoir enregistré sa malle à la gare de Liverpool-Street. Dans un endroit aussi animé que la gare de Liverpool-Street, Rose n'aurait pas été remarquée et personne ne s'en serait souvenu. Tout aussi discrètement, Cayley pourrait retirer la malle plus tard, avec le bulletin qui devait se trouver dans le sac de Rose, et la faire disparaître à loisir. Rien, dans tout cela, ne pouvait le lier à la disparition de Rose.

Naturellement, Rose avait fait des objections. Alors qu'à Merchester elle n'était qu'à dix kilomètres du pavillon de Cayley, pourquoi faire tout ce voyage à Londres et revenir à Stanford ? Mais Cayley avait réussi à la persuader : il ne devait partir pour le Canada qu'un jour plus tard. Il était essentiel qu'on ne voie pas Rose venir au pavillon. Cela nuirait à sa bonne réputation, même s'ils se mariaient à Londres le lendemain avant d'embarquer. L'argument avait porté, car Rose était très attentive au « qu'en dira-t-on ».

Bien qu'elle eût objecté la dépense, car elle était plustôt regardante, Rose avait fini par accepter. Si elle n'avait pas accepté, Cayley n'aurait jamais osé la tuer. Rose avait signé son propre arrêt de mort en consentant à porter sa malle à la gare de Liverpool-Street.

Et maintenant, debout, Cayley la regardait à ses pieds.

Le cadavre de Rose ne l'effraya pas longtemps. Le whisky absorbé le rendait sentimental. Deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent grotesquement sur ses joues. Pauvre vieille Rose. Elle n'était pas si mauvaise, au fond. C'était une honte qu'il ait dû la tuer. Une véritable honte. Cayley aurait tant voulu n'avoir pas à tuer Rose.

Soudain, le sentiment fit place à une poussée de terreur.

Si jamais, après tout, Rose n'avait pas apporté le bulletin de consigne de sa malle ! Si jamais elle l'avait laissé quelque part, ou chargé quelqu'un d'autre de lui retirer sa malle ! Cayley le voyait maintenant, c'était le défaut de la cuirasse dans son plan si bien combiné.

Il n'avait pas pris de dispositions pour vérifier que Rose avait le bulletin sur elle ; il avait simplement

admis qu'elle l'aurait. Si elle ne l'avait pas, s'il ne pouvait retirer la malle, tout s'écroulait. Tôt ou tard, dans ce cas, la malle serait ouverte, donc on découvrirait la disparition de Rose, et alors...

Cayley frissonna de peur.

Il essayait vainement de se démontrer que la disparition de Rose supposée connue, cela n'avait encore aucun rapport avec lui-même. A Merchester, il s'était toujours montré très discret dans ses relations avec Rose. Mais il était incapable, dans sa terreur, d'admettre l'argument. Pour lui, tout dépendait de cette question vitale : Rose avait-elle apporté le bulletin avec elle ?

Le sac à main de Rose était par terre, à demi engagé sous le corps. Cayley repoussa brutalement le cadavre pour l'arracher. Ses doigts tremblaient tant, qu'il pouvait à peine l'ouvrir.

Un instant plus tard, il poussait un sanglot de soulagement. Le bulletin était là. « Une malle... ». Les mots dansaient devant ses yeux. Il était sauvé.

Il fit un nouveau prélèvement à la bouteille de whisky.

Il était sauvé : et maintenant, il s'agissait de finir le plan dans le calme.

Cayley n'aurait jamais cru Rose si lourde.

Cela paraissait simple, d'avance, de la mettre dans le side-car, de la disposer de façon naturelle, et de la conduire à une carrière abandonnée où sa fosse était déjà prête, avec une bêche pour la combler. Mais ce fut terrible, à pied d'œuvre, d'avoir à la saisir dans ses bras comme un sac de pommes de terre, et à trébucher avec elle dans l'obscurité. Cayley était à bout de souffle en arrivant au side-car.

Mais l'effort physique lui fit du bien. Il cessa d'être nerveux. Il exultait. Il fallait du courage et de l'intelligence pour réussir un crime. Après avoir douté jusque là, Cayley comprenait qu'il avait les deux. Et il y avait des gens qui le traitaient — Cayley ne l'ignorait pas — de faible, de roquet. Il pouvait en rire maintenant. Les roquets peuvent mordre.

Avant de partir pour la carrière, Cayley retourna au hangar. Il fallait ôter la bougie et bien vérifier tout, être sûr de ne laisser aucune trace. Le risque était infime, mais Cayley ne prenait pas de risques, même infimes ; et il pouvait y avoir des vagabonds.

Il n'y avait pas de traces. Juste quelques taches de sang sur le cuir du coussin, qui furent essuyées avec du coton, brûlé ensuite à la flamme de la bougie. Personne n'aurait pu voir que ce hangar avait recélé un cadavre fraîchement tué.

Avant d'éteindre la bougie, Cayley sortit le précieux bulletin de sa poche de pantalon, où il l'avait enfoui, pour le mettre en sûreté dans son portefeuille. C'était drôle d'avoir perdu la tête pour un petit détail comme ce papier. Il le couva

des yeux avant de le ranger. L'écriture, qui dansait tout à l'heure devant ses yeux affolés, était maintenant bien lisible.

Au même instant, il crut que son cœur s'arrêtait. Puis il se mit à battre plus vite que le moteur de sa propre moto. Car le bulletin ne provenait nullement de la gare de Liverpool-Street : et même pas de celle de Stanford. Il venait de la gare toute proche du pavillon de Cayley. Rose n'était pas allée à Londres. Elle avait gardé l'argent que lui avait donné Cayley, et s'était simplement rendue à la station locale. Cayley avait commis une erreur fatale en sous-estimant l'avarice de Rose. Et par suite de cette avarice, un rapprochement pourrait être établi entre sa dernière apparition vivante et son amant.

Dans un sursaut d'horreur, Cayley s'assit en travers de la porte et se prit la tête à deux mains. Il gémit à haute voix. Que faire maintenant ? Au nom du ciel, que pouvait-il bien faire ?

Cayley ne sut jamais le temps qu'il resta ainsi, prostré dans l'engourdissement du désespoir et de sa propre commisération ; ni le temps qu'il mit à recouvrer des idées cohérentes. Le premier choc qui remit son esprit en marche fut l'idée de Rose qui l'attendait — qui l'attendait dans le side-car. Cayley retint dans sa gorge un rire hystérique. Rose n'avait jamais aimé attendre.

Il se leva d'un bond.

Subitement, comme s'il n'attendait que le jeu de ses muscles pour stimuler son cerveau, il vit que la situation n'était pas, après tout, si désespérée. La malle resterait à la consigne des jours, des semaines peut-être, avant qu'on ne s'en préoccupât. D'ici là, si les choses se gâtaient, Cayley se trouverait en Amérique du Sud.

Mais peut-être que le mieux serait de la retirer tranquillement, dans un jour ou deux. Il était bien peu probable que l'employé se rappelle qui l'avait déposée. Rose n'était pas connue par ici. Ce n'était pas comme si le soupçon devait être éveillé. Le soupçon ne s'éveille que lorsqu'une personne est portée disparue. Rose ne le serait jamais. Non, la situation n'était pas désespérée du tout. Cayley commençait à retrouver ses esprits. La situation n'était même pas mauvaise. Sauf sur un ou deux points de détail, le plan tenait encore parfaitement debout.

Il se mit à siffler en enveloppant soigneusement Rose d'une couverture, et démarra. La carrière n'était qu'à trois kilomètres. Tout serait fini d'ici un quart d'heure.

Oui, le plus simple est souvent le meilleur. Il retirerait la malle lui-même. Et il pouvait prévoir un léger déguisement, à tout hasard. Un déguisement, mais oui. Et puis...

Le raisonnement de Cayley s'arrêta net. Il jura. Son moteur s'était arrêté.

Il se rangea au point mort sur le bas côté de la route. La panne était

simple : il n'y avait plus d'essence. Cayley se sentit envahi d'angoisse. Il avait fait le plein du réservoir avant de partir à la rencontre de Rose ; comment s'était-il vidé si vite ? On aurait dit la Fatalité...

Ce n'était pas la Fatalité, mais une fuite de tuyauterie. Cayley revissa fiévreusement le raccord desserré, et poussant Rose de côté sans ménagement, il fourragea dans le side-car pour y prendre le bidon de secours. Il bénit sa prévoyance d'avoir mis là ce bidon d'essence. Réellement, tous les cas avaient été prévus.

Comme il s'était remis en selle, un bruit le figea tout entier dans l'immobilité. Quelqu'un approchait le long de la route déserte. Quelqu'un à la démarche lourde. Quelqu'un avec une lampe de poche. Il y avait une chance sur mille pour qu'une telle chose advînt, et elle était advenue.

Cayley pesait désespérément du pied sur le levier de lancement, mais le carburateur s'était vidé. Il pesa et pesa, sans même arracher un raté au moteur. Enfin, comme les pas arrivaient auprès de lui, il cessa d'actionner le kick, et attendit, pétrifié.

— « Alors », dit le gendarme, « en panne ? »

Cayley passa une langue sèche sur des lèvres plus sèches encore. « Non », voulut-il murmurer. « Juste un peu... d'essence... je remplis... »

— « Tiens, c'est vous, Mr. Cayley ! Belle nuit, n'est-ce pas ? »

— « Oui. Eh bien, il faut que je m'en aille. » Cayley priait pour que sa voix n'aie pas l'air aussi rauque qu'il le craignait. La lumière de la lampe du gendarme vacillait sur lui, et il eut un mouvement de recul. Avant qu'il pût s'en empêcher, les mots jaillirent de sa bouche. « Éteignez donc votre sacrée lampe. »

— « Pardon, Mr. Cayley, je vous assure. » Le gendarme avait l'air vexé.

— « Ça m'aveuglait », murmura Cayley.

— « Oui, c'est une pile neuve. Eh bien, bonne nuit, Mr. Cayley. Je ne peux rien faire ? »

— « Rien, merci. » Cayley appuya sur le kick. Pas de résultat.

Le gendarme s'attarda. « C'est une veine de rencontrer quelqu'un sur une route déserte comme celle-ci. »

— « Oui, en effet. » Cayley essayait toujours de démarrer. Il aurait voulu crier à l'homme de s'en aller. Il crierait dans une minute. Non, il ne devait pas crier. Il devait contenir ses nerfs comme on maintient les lèvres d'une blessure, pour empêcher sa panique intérieure de jaillir. « Bonne nuit », articula-t-il nettement.

— « Eh bien, bonne nuit, Mr. Cayley. Tiens, je vois que vous avez un colis ? »

— « Oui ». Cayley baissait la tête. Il parlait à travers ses dents presque jointes. « Quelques pommes de terre que... »

— « Des pommes de terre ? »

— « Oui, un sac. Dites-donc

je vous ai déjà dit d'éteindre votre lumière ».

— « Eh bien, eh bien, Mr. Cayley, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous. Je sais ce que j'ai à faire, et j'ai dans l'idée... »

— « Laissez cette couverture ! » rugit Cayley.

Le gendarme s'arrêta, stupéfait. Puis il parla posément, le coin de la couverture dans sa grosse main.

— « Mr. Cayley, il faut que je vous demande de me montrer ce que vous avez là dans votre side-car. Ça ne m'a pas l'air de pommes de terre, c'est sûr. En plus... »

— « Très bien alors, le diable vous emporte ! » La voix de Cayley montait hystériquement. « Très bien ! »

Le bruit du coup de feu se confondit avec le ronflement soudain du moteur, car en se penchant pour tirer, Cayley avait appuyé le pied sur le levier de lancement... Et cette fois, ça marchait. La moto s'élança d'un seul coup.

Cayley conduisait droit devant lui, aussi vite que le permettait sa machine. Son visage était crispé de terreur. Il savait qu'il n'avait pas tué l'homme de la police, car il l'avait vu sauter de côté au moment où la moto s'ébranlait.

Que lui avait-il pris de tirer ainsi ? Et de tirer sans tuer, ce qui était dix fois pire ? A présent, c'en était fait de lui. Cayley sentait que sa seule chance était de retourner, de trouver le gendarme, et de l'abattre sur place. C'était sa seule chance, désormais — et il ne pouvait s'y résoudre. Non, il ne le pouvait pas. Trop tard, Cayley réalisa qu'il n'était pas fait pour le meurtre.

Qu'allait-il faire ?

Déjà, le gendarme devait donner l'alerte. Il y aurait bientôt des agents partout pour le rechercher. Il ne fallait pas s'arrêter. Son seul espoir était l'éloignement maximum dans le moindre temps.

Il fonça sauvagement, ignorant où il allait, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, au hasard des croisements, cherchant seulement à brouiller sa piste et à s'éloigner du gendarme.

Il conduisit jusqu'à ce que ses yeux fussent presque aveugles, ses bras engourdis de douleur ; et Rose allait avec lui.

Rose !

Il ne voulait pas s'en défaire, il n'osait pas la laisser quelque part. Il n'osait même pas s'arrêter. S'il s'arrêtait, ils pouvaient fondre sur lui. Et alors ils la trouveraient. Et s'il ne s'arrêtait pas — rien qu'un arrêt pour l'enterrer n'importe où — alors ils le trouveraient quand même à la fin. Mais il n'osait pas s'arrêter. Son seul désir était de continuer à rouler. Tant qu'il marcherait, il serait en sûreté.

Il conduisait : follement, n'importe où, tant qu'il le pourrait. Ses yeux ne quittaient pas la route devant lui ; mais au bout de quelque temps, ses lèvres se mirent à remuer. Il parlait à Rose, dans le side-car.

« J'ai travaillé pour toi, Rose.

Tu voulais m'avoir, au lieu de rester à ta place. Eh bien, tu m'as eu. C'est notre dernière randonnée ensemble, Rose, j'espère qu'elle te plaît. »

Ce qui arriverait quand l'essence manquerait, il n'osait y songer. Il ne voulait pas y penser. Son cerveau était engourdi. Il ne voyait qu'une chose : conduire, fuir, fuir ce gendarme et l'alerte qu'il avait donnée. Du lieu où il se trouvait, il n'avait pas la moindre idée, ni du nom des villages et des localités qu'il traversait en trombe.

Cela n'avait pas d'importance, tant qu'il continuerait. Un seul mot s'ancrait maintenant dans son esprit défaillant : l'Écosse. Il s'imaginait qu'une fois en Écosse, il aurait encore une chance.

A tombeau ouvert, il fonçait : vers l'Écosse, avec Rose.

Mais Cayley ne devait pas atteindre l'Écosse. Soit que l'animal humain tourne en cercle quand il est affolé, soit qu'il brillât encore une lueur du grand plan au subconscient de son cerveau paralysé, le fait est que Cayley se croyait en direction de l'Écosse, mais qu'il prit d'instinct un chemin défoncé qui s'offrait sur la droite, et que ce chemin débouchait en surplomb de cette même carrière où Rose devait être enterrée.

Mais cela, Cayley ne le sut jamais, pas plus qu'il ne reconnut la palissade qui en protégeait le bord, lorsqu'elle bondit à sa rencontre dans le faisceau du phare. Puis il fut trop tard pour rien reconnaître dans ce monde.

Il y avait encore d'autres choses que Cayley ne sut jamais. Il ne sut jamais que le gendarme, motocycliste lui aussi, avait observé son coup de pied involontaire sur le levier de lancement. Il ne sut pas que le gendarme, très amusé, s'était bien rendu compte que le démarrage de la moto avait surpris son conducteur. Bien mieux — et cela Cayley ne le sut pas non plus — le gendarme n'avait jamais soupçonné qu'un coup de revolver avait été tiré sur lui.

COMMENTAIRE COMPLÉMENTAIRE DE « SOMBRE RANDONNÉE »

En vous présentant cette nouvelle nous vous avons donné un extrait d'une préface d'Anthony Berkeley exposant son point de vue personnel sur les possibilités du roman policier. A ce propos, qu'il nous soit permis de vous signaler au passage un ouvrage en tous points remarquable de M. Thomas Narcejac, intitulé Esthétique du Roman Policier, *paru au début de l'année dernière.*

A tous ceux de nos lecteurs que le roman policier intéresse en tant que genre littéraire, nous ne saurions trop conseiller la

lecture de cet ouvrage. En deux cents pages, M. Narcejac a condensé une véritable philosophie du roman policier, et en a dégagé les lois, les unités, le pathétique propre.

Contrairement à ce que certains esprits chagrins pensent, le roman policier n'est nullement un genre littéraire qui doit être tenu pour « inférieur » et Thomas Narcejac en fait une éclatante démonstration.

L'auteur a dédié son livre « à tous ceux qui ne rougissent pas « d'aimer les romans d'aventures, à tous ceux qui sont demeurés « fidèles à leur enfance et qui savent qu'un roman policier bien « fait, est un sombre poème, plus chargé de volupté et de mystère « que maints ouvrages ambitieux ». Vous êtes de ceux-là, amis lecteurs, nous aussi. Et c'est pourquoi Mystère-Magazine *continuera de s'efforcer pour votre plaisir — comme pour le sien — à vous présenter chaque mois des récits sélectionnés parmi les meilleurs auteurs du genre et qui ne peuvent que contribuer à rehausser le niveau d'un genre littéraire qui ne mérite nullement le discrédit dans lequel il est encore trop souvent tenu.*



L'ENQUÊTE DU CORONER

par MARC CONNELLY



Dans chaque numéro de Mystère-Magazine, *la rédaction s'efforce de vous présenter l'œuvre d'un auteur coté qui ne soit pas nécessairement un écrivain spécialisé dans les romans policiers. C'est ainsi qu'au sommaire de notre numéro 1 vous avez pu voir le nom de James Hilton (l'auteur de* Good-bye, Mr. Chips !) *dans le numéro 2 celui de Christopher Morley (que certains critiques appellent le Giraudoux américain), dans le numéro 3, les signatures de Ben Hecht et H.-F. Heard.*

Notre « invité-vedette » de ce mois (— si l'on peut dire ! car ce numéro en compte au moins deux si nous ajoutons le nom de James Cain) est le lauréat du Prix littéraire Pulitzer aux Etats-Unis, l'auteur de l'inoubliable Green Pastures *(Les Verts Pâturages) dont fut tiré un film devenu un « classique » de l'écran.*

Marc Connelly, né en 1890, a surtout écrit des pièces de théâtre et aussi d'assez nombreuses nouvelles publiées dans des magazines. Ses histoires se déroulent presque toujours dans le monde du théâtre ou du music-hall qu'il connaît particulièrement bien.

L'enquête du Coroner *est une histoire étrange, mettant en scène des personnages étranges eux-mêmes — deux nains — utilisant une constatation physiologique étrange et révélant un des plus étranges motifs qui soit pour concevoir un meurtre.*

L'enquête du Coroner *a remporté aux Etats-Unis le prix des histoires courtes (O. Henry Short-short Story Award) distinction qui, comme vous allez en juger, est tout à fait justifiée.*



COMMENT vous appelez-vous ? »

— « Frank Wineguard. »

— « Où habitez-vous ? »

— « Cent quatre-vingt-cinq, Ouest, Cinquante-cinquième Rue. »

— « Quelle est votre profession ? »

— « Je suis régisseur du spectacle : « Hello America ! »

— « Vous étiez le patron de James Dawle ? »

— « Dans un sens. Nous travaillions tous deux pour Mr. Bender, le producteur, mais je suis chef de plateau. »

— « Connaissez-vous Théodore Robel ? »

— « Oui, Monsieur le Coroner. »

— « Faisait-il aussi partie de la troupe ? »

— « Non, Monsieur. J'ai fait sa connaissance au moment où nous avons commencé les répétitions. C'était il y a à peu près trois mois, en juin. Nous avons fait passer une annonce demandant des nains, et Jimmy et lui se sont présentés ensemble parmi des tas d'autres. Robel était trop grand pour nous. Je ne l'ai pas revu jusqu'à ce que nous ayons forcé la porte de leur chambre mardi. »

— « Vous ? c'est vous qui avez découvert les corps ? »

— « Oui, Monsieur. Mrs. Pike était avec moi, là-bas. »

— « Vous les avez trouvés tous les deux morts ? »

— « Oui, Monsieur le Coroner. »

— « Comment se fait-il que vous vous trouviez à Jersey City ? »

— « Eh bien, j'avais téléphoné chez lui au lever du rideau, lundi soir quand je m'étais rendu compte que Jimmy ne se trouvait pas à la représentation. Mrs. Pike m'a dit qu'ils étaient sortis tous les deux et je lui ai demandé de me faire rappeler par Jimmy ou Robel dès qu'ils rentreraient. Et puis, Mrs. Pike m'a appelé mardi matin et m'a dit qu'elle avait essayé d'entrer dans la chambre, mais qu'elle avait trouvé la porte fermée au verrou. Elle a ajouté que tous les autres locataires étaient sortis, et qu'elle avait peur.

« J'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose qui allait de travers. Aussi je lui ai dit d'attendre, que j'allais venir. Puis j'ai pris le « tube » jusqu'à Jersey City et je suis arrivé là-bas vers midi. Nous sommes montés ensuite et j'ai enfoncé la porte. »

— « Vous avez trouvé ce couteau dans la chambre ? »

— « Oui, Monsieur. Il était par terre, à environ trente centimètres de Jimmy. »

— « Vous dites que vous avez soupçonné que quelque chose allait de travers. Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

— « Je veux dire que j'ai senti que peut-être il était arrivé quelque chose à Jimmy. Pas quelque chose comme ça, bien sûr. Mais je savais qu'il avait un drôle de cafard depuis quelque temps, et je savais que c'était pas Robel qui allait lui remonter le moral. »

— « Vous voulez dire qu'ils s'étaient disputés ? »

— « Non, Monsieur le Coroner. C'était simplement qu'ils avaient le cafard. Robel l'avait depuis longtemps. — Robel était le beau-frère de Jimmy ; il avait épousé sa sœur... Elle était naine aussi... Mais elle est morte un an ou deux ans après. Jimmy habitait chez eux, puis après la mort de la sœur, Robel et lui ont

pris une chambre ensemble dans la maison meublée de Mrs. Pike. »

— « Comment savez-vous tout cela ? »

— « Jimmy et moi, étions plutôt copains, au théâtre. C'était un chic petit gars et il semblait reconnaissant de ce que je lui avais donné ce boulot dans la pièce. Il ne fallait qu'un seul nain pour une scène orientale, au second acte, et les agences nous en avaient envoyé au moins une quinzaine. Mr. Gerhing, le metteur en scène m'avait chargé d'en choisir un, et j'ai pris Jimmy parce qu'il était le plus petit. Au début de notre amitié, il m'a dit qu'il était tellement content que je lui aie donné ce rôle. Ça faisait presque un an qu'il ne travaillait plus. Il n'était pas assez petit pour jouer dans un cirque ; ou faire attraction dans une foire, et ça l'obligeait à prendre n'importe quoi. Par la suite, nous sommes devenus de bons copains, et il m'a raconté toute son histoire, et celle de son beau-frère. »

— « Ne vous a-t-il jamais parlé d'un malentendu entre lui et son beau-frère ? »

— « Non, Monsieur ; ça m'étonnerait qu'il se soit jamais disputé avec Robel. Au contraire, d'après ce que j'ai pu deviner, Jimmy avait beaucoup d'affection pour lui, il a tout fait pour aider Robel, Robel était dans une situation pire que celle de Jimmy. Il ne travaillait plus depuis plusieurs années, et pratiquement, c'est Jimmy qui le faisait vivre. Il me disait que Robel était fichu, depuis sa seconde croissance. »

— « Depuis quoi ? »

— « Depuis sa seconde croissance. J'ai entendu dire que ça arrive souvent aux nains. C'est Jimmy qui m'en a parlé le premier. Généralement, un nain reste toute sa vie de la taille qu'il a à quinze ans. Mais il arrive de temps en temps qu'ils se mettent tout d'un coup à grandir vers les trente ans et dans l'espace d'un an ou deux, ils peuvent s'allonger de trente centimètres ou même de plus ! Mais, voilà, ils n'ont plus tellement l'air de nains.

« C'est ce qui était arrivé à Robel, il y a à peu près trois ans. Bien entendu, il avait de la difficulté à trouver du travail, ça l'a frappé dur.

« D'après ce que me racontait Jimmy, et d'après ce que dit Mrs. Pike, j'ai l'impression que Robel en parlait tout le temps. Il s'amenait à New-York deux fois par semaine pour voir son agent, mais il n'y avait jamais rien pour lui. Aussi il retournait à Jersey City. La plus grande partie de la semaine, il vivait seul, parce qu'après que la pièce commença à marcher, Jimmy couchait souvent à New-York chez un cousin, ou quelqu'un, qui habitait au haut de la ville.

« Ces derniers temps Robel perdait l'habitude de venir à New-York. Mais tous les samedis soirs, Jimmy s'en allait à Jersey City et restait avec lui jusqu'au lundi, pour lui remonter le moral. Chaque dimanche ils faisaient un tour, et allaient au cinéma ensemble. Je

suppose que, quand Robel se promenait à côté de Jimmy dans la rue, la différence entre leurs taille le frappait plus que jamais. Et je me dis que c'est pourquoi ils sont tous les deux morts maintenant. »

— « Qu'entendez-vous par cela ? »

— « Ben, comme je vous ai dit, Jimmy faisait l'impossible pour encourager Robel, et le remettre dans son assiette. Robel se rendait compte que c'était Jimmy qui bossait pour gagner leur vie, et que ce serait toujours Jimmy qui trouverait le boulot, comme il se devait, pendant que lui serait toujours trop grand. Ça le rongeait. C'est simplement ça !

« Et puis, il y a trois semaines, Jimmy a cru voir le mauvais sort tomber sur lui.

« Je me trouvais près de l'entrée des artistes — il était environ 7 h. 1/2 — et Jimmy est arrivé par le passage. Il faisait une sale gueule, ce qui m'a semblé curieux, parceque, d'habitude, il arrivait en balançant sa petite canne d'un air emballé et gai. « Comment ça va, Jimmy ? » que je lui dis ; il me répond : « Ça va pas fort, Mr. Wineguard. » Aussi je dis : « Qu'est-ce qui t'arrive, Jimmy ? » Cette fois je voyais qu'il y avait vraiment quelque chose qui n'allait pas.

« J'ai la frousse », dit-il.

« Pourquoi ? » que je dis.

« Je commence à grandir de nouveau ! » Il m'a dit ça comme s'il avait une terrible maladie, et que le toubib avait dit qu'il mourrait dans une huitaine. Il avait l'air tout frissonnant.

« Voyons, Jimmy, t'es fou ! T'as pas grandi ! »

« Si. J'ai 31 ans ; c'est cette croissance tardive, comme chez mon beau-frère. Mon père l'a eu, mais sa famille avait de l'argent, de sorte que ça lui était égal. Pour moi, c'est différent. Il faut que je continue à travailler. »

« Il a continué à parler dans ce genre pendant quelques minutes ; enfin, j'ai essayé de le distraire en rigolant.

« Je ne vois rien de changé. Quelle taille que tu avais jusqu'ici ? »

« Quatre-vingt-dix centimètres », dit-il.

« Ben, entre donc, je te mesurerai. »

« Il s'est reculé.

« Non », dit-il, « je ne veux pas savoir combien j'ai. » Ensuite il s'est précipité en direction des loges avant que j'aie eu le temps de le persuader.

« Toute la semaine il avait l'air abattu. Quand il est arrivé le lundi soir suivant, il a semblé tout égaré.

« Je l'ai accroché quand il allait monter pour se maquiller.

« Allons, débarrasse-toi de ce cafard », je lui dis. J'ai pensé qu'il allait s'arracher de mes mains et essayer de m'échapper, mais il ne l'a pas fait. Il ne faisait que sourire, comme si je n'étais pas capable de comprendre la situation. Après quelque temps, il dit : « Ce n'est pas la peine, Mr. Wineguard. »

« Écoute », je lui dis, « tu as été là-bas avec ton espèce de frère, n'est-ce pas ? »

« Oui », qu'il me répondit.

« Eh bien, c'est ça que tu as. D'après ce que tu m'as dit de lui, il a tellement rebattu tes oreilles avec sa propre malchance, qu'il t'a donné la frousse aussi. Ne va pas chez lui à la fin de cette semaine. »

« Il est resté quelque temps sans rien dire. Puis il m'a répondu : « Ça ne servirait à rien. Il est tout seul là-bas, et il a besoin de compagnie. De toute façon, tout est fini pour moi, je suppose. J'ai grandi de presque cinq centimètres déjà. »

« Je l'ai bien regardé. Il était plutôt pitoyable, mais à part ça, il n'avait pas changé d'après ce que j'ai pu voir.

« Tu t'es mesuré ? » que je lui ai demandé. Il a dit que non.

« Alors comment le sais-tu ? Ton costume te va très bien, sauf le pantalon, qui semble, par contre, un peu plus long, que j'ai repris. »

« J'ai arrangé mes bretelles pour l'allonger beaucoup. D'ailleurs, il a toujours été un peu trop grand pour moi. »

« Faut en être sûr. Je vais chercher un mètre en bois et nous verrons ça de près. »

« Mais, je suppose, il avait trop la frousse pour regarder la vérité en face. Il ne voulait pas le faire.

« Il s'est arrangé pour m'éviter toute la semaine. Puis, samedi soir passé, je l'ai rencontré en sortant du théâtre. Je lui ai demandé s'il allait mieux.

« Ça va », dit-il. Il semblait vraiment avoir la frousse à en mourir.

« C'est la dernière fois que je l'ai vu, jusqu'au moment où je me suis rendu à Jersey City mardi à cause du coup de téléphone de Mrs. Pike. »

— « Le Policeman Gorlitz a certifié que les corps se trouvaient aux deux extrémités de la chambre. Ils étaient dans cette position quand vous avez forcé la porte ? »

— « Oui, Monsieur le Coroner. »

— « Le médecin légiste a déposé qu'ils étaient tous deux morts des suites de blessures faites par coups de couteau, en apparence par le même couteau. Concluez-vous que le couteau s'est échappé de la main de Dawle quand celui-ci est tombé ? »

— « Oui, Monsieur. »

— « Vous nous suggérez donc que les deux hommes, poussés au désespoir à l'idée que Dawle ne trouverait plus de travail, se seraient suicidés ? »

— « Non, Monsieur. Je n'ai rien dit de pareil. »

— « Alors, que voulez-vous dire ? »

— « Eh bien, voilà, quand Mrs. Pike et moi sommes entrés dans la chambre et j'ai pu regarder le couteau, j'ai dit à Mrs. Pike que c'était un drôle de couteau à garder chez soi. Voyez-vous, c'est une espèce de couteau de boucher. Mrs. Pike m'a répondu que c'était un

couteau de sa cuisine, même qu'elle avait remarqué sa disparition, il y a de ça quelques semaines. Elle n'avait jamais pensé que Robel ou Jimmy l'ait pris. Moi aussi, j'ai trouvé curieux que l'un ou l'autre l'ait volé. Et puis, j'ai pu deviner aussi simplement que deux et deux font quatre comment ça c'était passé vraiment. Avez-vous cette petite canne brisée qui se trouvait sur le lit ? »

— « Est-ce celle-ci ? »

— « Oui, Monsieur. Eh bien, je n'avais jamais cru que Jimmy grandissait. Alors, quand Mrs. Pike m'a raconté l'histoire du couteau, ça m'a donné à réfléchir. Je me suis dit qu'environ cinq minutes avant que ce couteau soit entré en jeu, il avait dû être découvert par Jimmy, probablement par hasard. »

— « Pourquoi par hasard ? »

— « Parce que Robel était devenu un peu cinglé, je suppose. Il l'avait volé, et il l'avait caché. Quand Jimmy a trouvé le couteau, il s'est demandé qu'est-ce que Robel pouvait faire avec. Il l'a questionné, et Robel n'a pas voulu répondre, ou bien, il a trouvé tout seul ; peut-être même que Robel a avoué. De toute façon, Jimmy a examiné la canne, c'était celle qu'il avait toujours. Eh bien il s'est aperçu que, quand il ne faisait pas attention, Robel *lui raccourcissait régulièrement le bout de sa canne !* »



A NOS LECTEURS

De nombreux lecteurs se plaignent de n'avoir pu trouver " **Mystère-Magazine** " chez leur marchand de journaux, cela quelques jours après la mise en vente d'un numéro. Nous nous en excusons auprès d'eux, mais un périodique comme le nôtre ne peut être distribué comme un quotidien à grand tirage.

Etant donné les charges très élevées que représentent les invendus, nous cherchons à éviter les retours dans la plus grande mesure possible. Vous nous rendriez donc un réel service en achetant chaque mois votre numéro, toujours chez le même dépositaire.

S'il vous arrive de ne pas trouver " **Mystère-Magazine** " dans certaines localités ou dans certains kiosques, nous vous conseillons vivement de souscrire un abonnement qui vous donnera la certitude d'être servi, bien servi et sans pour cela payer plus cher... au contraire !

Amis lecteurs nous restons à votre entière disposition pour vous envoyer les numéros antérieurement parus qui manqueraient à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez noter un abonnement pour 6 numéros (six) à " **MYSTÈRE-MAGAZINE** " à partir du N°_____ au prix de

215 fr. (abonnement ordinaire)
275 fr. (abonnement envoyé en recommandé) (Rayer la mention inutile)

dont le montant vous est versé par :

C.C.P. Paris 1848-38 - Mandat - Chèque Bancaire

Nom ....

Adresse ....

....

Dépôt légal 2e trimestre 1948. L'Administrateur-Gérant : MAURICE RENAULT.

Complétez votre collection
de
MYSTÈRE-MAGAZINE
facile à conserver sur les rayons de votre bibliothèque





Si vous n'avez pas eu les trois premiers numéros, il vous suffira de les demander aux

« Éditions OPTA »
96, rue de la Victoire, 96
PARIS-9e

en joignant la somme de 40 frs par numéro en timbres, chèque bancaire, ou mandat-poste (C.C.P. 1848-38).

(Ajoutez 10 frs si vous désirez recevoir l'envoi par poste recommandée.)

Vous lirez, entre autres, dans ces numéros :

CRIME SANS PASSION	par BEN HECHT
LE MAILLET	par JAMES HILTON
LA COURSE AU TRÉSOR	par ELLERY QUEEN
LA CURIEUSE AFFAIRE KENELM DIGBY	par CHRISTOPHER MORLEY
BIEN DE MAINMORTE	par MIRIAM ALLEN deFORD
TRAGÉDIE ET PROVERBES	par JOHN DICKSON CARR

... et de nombreuses autres nouvelles captivantes signées des meilleurs auteurs du genre.



Toujours des récits complets dans chaque numéro, **Pas de textes condensés ou abrégés,** mais les œuvres originales ou intégrales des auteurs présentés.

Imprimeries BELLENAND, à Fontenay-aux Roses (Seine). 66.127.


"MME"